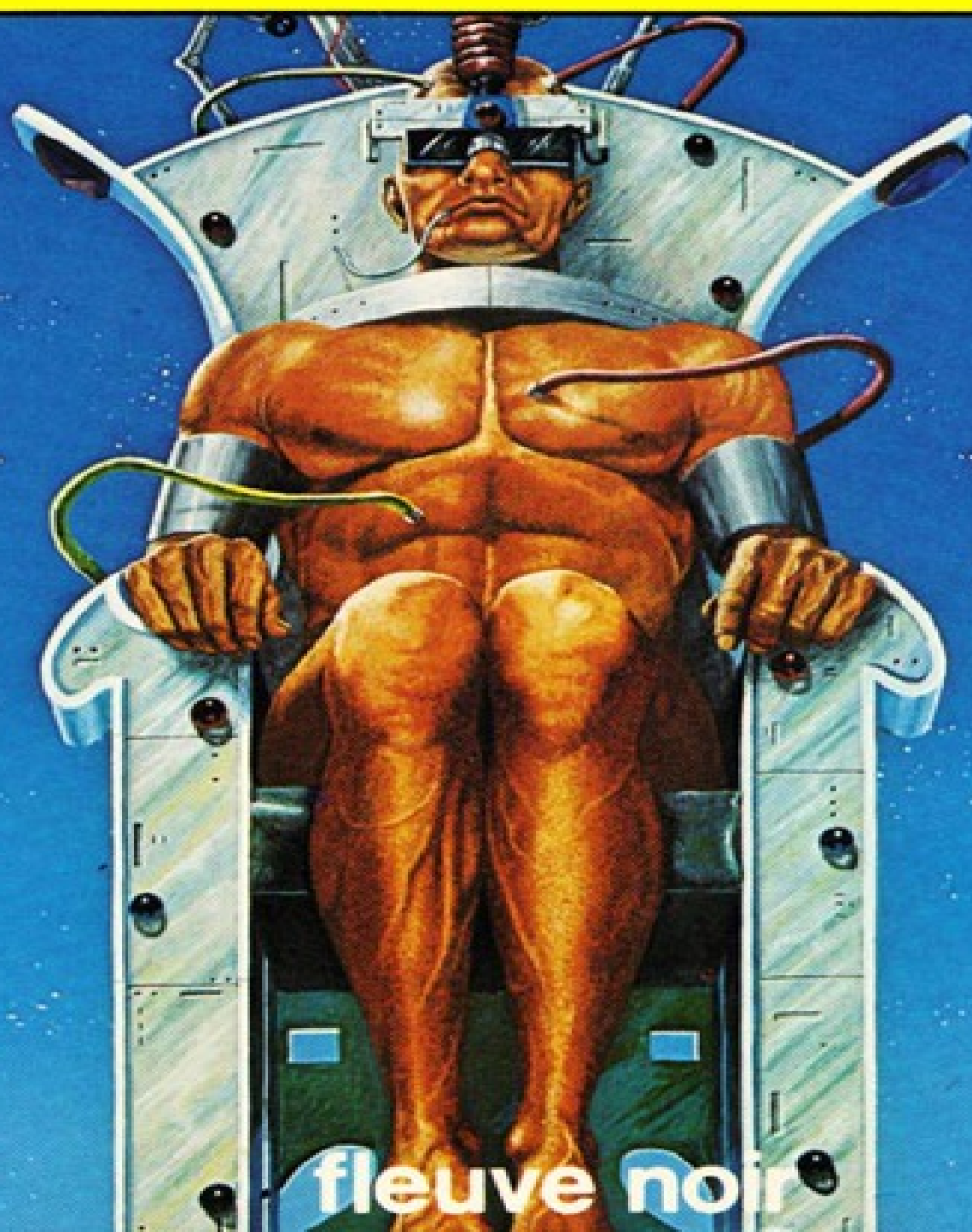


ANTICIPATION

CHRIS BURGER

LE TEMPS DES AUTRES



fleuve noir

LE TEMPS DES AUTRES

OceanofPDF.com

CHRIS BURGER

LE TEMPS
DES AUTRES

COLLECTION « ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR
69, Bd Saint-Marcel - PARIS XIII^e

OceanofPDF.com

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1^{er} de l'Article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal

© 1977, « Éditions Fleuve Noir », Paris.

Reproduction et traduction, même partielles, interdites.

Tous droits réservés pour tous pays, y
compris l'U.R.S.S. et les pays Scandinaves.

ISBN : 2-265-00446-4

OceanofPDF.com

CHAPITRE PREMIER

— Mais moi, mademoiselle, je n'ai pas le temps d'attendre. Appelez-moi votre directeur !

Dans le hall de l'agence de voyages *Transita*, Settenberg s'agitait. Sa main droite, alourdie de bagues ostentatoires, tenait entre le pouce et l'index un cigare Upmann tout à fait confortable. Elle traçait dans l'espace des ronds d'impatience hautaine.

— Le directeur est à l'extérieur, monsieur.

Il haussa les épaules et dit :

— Moi, mademoiselle, je ne vois qu'une chose dans la vie : l'efficacité. Je suis dans les affaires et je peux vous dire que si je les menais de cette façon, il y a longtemps que j'aurais fait faillite !

Il tira fortement sur le Upmann et s'entoura d'un nuage gris et rose en continuant à tonner comme un Jupiter roulant son char un soir d'orage.

A côté de lui, blonde, belle et sachant se taire, une créature féline rajusta légèrement la ceinture de son manteau de sconse et eut un petit mouvement

de menton. Il se tourna vers elle et, dans un sourire entendu, recommença à torturer la jeune hôtesse :

— Ecoutez, mon petit. Soyons simples. Etes-vous capable de nous communiquer rapidement à madem... madame et à moi l'essentiel de votre programme *Invitation au royaume de la reine de Saba* ?

La jeune blonde saisit une des brochures étalées sur le comptoir et ouvrit doucement la bouche en tirant l'homme au cigare par sa manche.

— Chéri. Regardez. C'est écrit là-dedans... L'Ethiopie...

Elle n'eut pas le temps de terminer.

— Je m'en fous ! Ce que je veux ce sont des informations sérieuses et claires de la part de cette demoiselle.

« Cette demoiselle » soupira discrètement, se leva et dit à Settenberg et à sa compagne :

— Si vous voulez bien me suivre.

Elle conduisit l'étrange couple vers un salon de réception.

Lui, Ingmar Settenberg, suédois et autrichien tout à la fois, banquier sexagénaire, gras, puissant, impérial.

Elle, Ursula Sönerlund. Prénom germanique. Parle peu. Lui, plaît par ses silences caressants. Ils se sont rencontrés un jour dans une boîte. Il sortait des princes arabes. Elle, avait suivi une bande de copains photographes et modèles de modes. Elle se faisait quelque argent en posant pour des vêtements, des sous-vêtements, ou pour rien du tout. Vingt ans.

— Si vous voulez attendre quelques instants. Notre forfaitiste vient tout de suite.

Et la jeune fille s'éloignait déjà. Settenberg allait recommencer son show d'homme important qui n'attend pas, quand une jeune femme se présenta au salon d'attente.

Beaucoup d'allure, mince, d'une taille convenable, le visage ouvert. La chevelure châtain aux reflets blonds. Ses yeux verts regardaient alternativement l'homme et la jeune blonde, tandis qu'elle s'approchait rapidement en tendant la main.

— Je suis Catherine. Heureuse de faire votre connaissance. J'ai pris le voyage Ethiopie en charge.

Ursula la regarda. L'espace d'un instant, il lui sembla la connaître. Settenberg n'eut ni le temps de parler ni de réfléchir. Sinon il aurait remarqué que cette jeune femme dynamique ne pouvait apparemment pas

être sûre de son désir d'aller en Ethiopie. Or elle s'adressait à lui et à sa jeune amie comme si elle considérait déjà leur acceptation comme acquise.

— Voulez-vous vous asseoir, je vous prie. Le vol est en first. Tous nos forfaits sont en first. D'ailleurs nous nous adressons à une clientèle sélectionnée.

Franglais d'agence de voyage, ce n'était pas pour déplaire à Settenberg.

Le banquier tira une bouffée d'honneur sur son cigare. Il était enfin pris pour ce qu'il estimait être.

Cat avait bien jaugé son homme.

— Nos groupes sont essentiellement composés de professeurs de facultés, médecins, cadres supérieurs, hommes d'affaires... En ce qui concerne l'Ethiopie...

Ursula fit son petit mouvement de menton et de sa douce voix :

— L'Asie attire beaucoup...

Settenberg fit une grimace comme s'il avait soudain mal au foie. Cat porta la main à sa bouche et toussota. Ursula émit une espèce de petit gémississement qui aurait pu signifier : « Quoi ? Qu'est-ce que j'ai fait ? »

Après cet incident géographique, Settenberg reprit son assurance et d'un léger mouvement de la main gauche fit signe à Ursula.

— Laisse, petit !

Puis, vers Catherine :

— J'espère que c'est culturel ?

— Absolument, cher monsieur. Vous rencontrerez là-bas... sur place des spécialistes qui situeront les lieux visités dans leur véritable contexte historique et ethnographique. Chaque soir nous préparons la visite du lendemain par un exposé de l'un de ces savants sur cet étrange pays chargé de légendes...

Ursula roulait des yeux d'enfant intéressée et fit mine de poser une question. Mais son ami pressa son bras frêle pour éviter le retour d'interventions qu'il jugeait regrettables.

Catherine la gratifia d'un sourire.

« Pauvre petit oiseau prisonnier dans une cage dorée, pensait-elle. En ce siècle de femme libérée, comment cela est-il encore possible ? On se croirait revenu au temps des harems ! Mais le cas m'intéresse diablement. »

Elle resta songeuse. Settenberg la réveilla :

— Et pour la nourriture ?

— Aucun problème. Un cuisinier français suit le groupe au même titre qu'un médecin. Nous ne laissons rien au hasard, ajouta-t-elle toujours songeuse.

— La température ?

Elle eut envie de répondre tellement ce type l'agaçait : « Ambiante ».

Mais quand on est forfaitiste on doit se contrôler.

— Tout à fait supportable. Vous verrez, vous n'aurez aucun problème à ce sujet.

— Est-ce qu'il faut s'habiller ?

Cette question-là au moins la délicieuse Ursula avait réussi à la placer. Elle fut, malheureusement, suivie d'un « je n'ai plus rien à mettre » qui provoqua une double grimace du banquier et une nouvelle pression sur le bras gracile de la belle enfant.

— Urs. Tais-toi !

— Oui, Set.

La conversation devenait intime.

La forfaitiste toussota de nouveau.

Settenberg, entre deux volutes de fumée, demanda :

— Combien de temps dure ce voyage ? Vous comprenez, mes affaires m'attendent.

— La durée est tout à fait appropriée aux impératifs de l'emploi du temps des personnalités importantes qui acceptent de nous faire confiance.

Elle n'en dit pas plus. Sans doute pour l'obliger à feuilleter l'un des opuscules qui traînaient sur la table basse devant lui. Ce qu'il ne fit d'ailleurs pas.

En se redressant un peu sur son fauteuil, et se tournant délibérément vers Set, elle ajouta rapidement dans un sourire :

— Le règlement intervient dès l'inscription.

Tandis qu'il saisissait son carnet de chèques, elle ouvrit un dossier de formulaires. Certains étaient déjà remplis. Elle en retira deux exemplaires vierges, prit son stylo et commença :

— Alors. C'est Monsieur ?... Ingmar Settenberg... Adresse... Profession... Numéro de passeport... Ah ! J'oubliais. La visite médicale est obligatoire. Nous nous assurons de la santé de nos passagers. C'est bien normal... Non ? Madame Ursula Söderlund... Adresse ?... La même... Bien... Numéro de passeport ? Monsieur, madame. Je vais vous conduire au

service médical. Vous n'aurez pas à attendre, ajouta-t-elle à l'adresse du banquier toujours prêt à s'impatiser.

Elle l'introduisit dans un premier bureau où l'attendait un homme en blouse blanche. Ursula fut dirigée sur un deuxième.

Cat leur serra la main pour prendre congé.

— Je vous retrouverai à l'aéroport puisque j'aurai le plaisir de vous accompagner durant tout le voyage. Au revoir !

En s'éloignant dans le couloir, elle croisa un collègue et lui fit un clin d'oeil.

— Exactement ce qu'il faut. Mais il faut attendre l'examen.

Pendant ce temps l'homme en blouse blanche pria Settenberg de se dévêtir entièrement. Il s'en étonna :

— Je croyais qu'il ne s'agissait que de vaccin, pas d'un examen général, dit-il en retirant son pantalon.

Il se trouva bientôt dans cette tenue de conseil de révision, qui se transmet de génération mâle en génération mâle comme un rite initiatique. Il avait gardé son Upmann, ce qui était tout de même du dernier comique.

L'homme lui désigna une table d'auscultation et l'aida à se hisser.

— Vous savez, je ne suis pas malade.

— Sans doute. On dit cela...

Et il commença à lui prendre le pouls tout en parlant :

— Vous ne souffrez de rien ?

— Puisque je vous le dis !

Votre pouls est irrégulier. Posez votre cigare, je vous prie.

Set s'exécuta de mauvaise grâce.

— Reposez-vous un moment. Je vais vous faire une prise de sang.

— Pour quoi faire ? C'est un nouveau règlement ?

L'homme ne répondit pas. Il revint vers lui, posa sa main sur le front du gros banquier et serra un garrot à son bras droit.

Set enrageait. Des interrogations tournaient dans sa tête d'homme peu habitué à être manœuvré. Lui, un personnage puissant se trouvait en quelques secondes à la merci d'un inconnu en blouse blanche qui ne daignait même pas répondre à ses questions. Que signifiaient toutes ces simagrées ?

Au bout de quelques instants, il sentit une seringue pénétrer dans sa veine d'un coup sec.

— Nous devons connaître votre groupe sanguin. Simple formalité. Voilà. C'est fini. Je vous remercie, monsieur, vous pouvez vous rhabiller.

L'homme regagna une table de travail et traça quelques notes dans un dossier. Il vida le contenu de la seringue à travers le bouchon d'un flacon hermétique, colla une étiquette sur la fiole et la porta vers un guichet ouvert sur une pièce contiguë.

Pendant ce temps, Ursula subissait la même opération. Une jeune femme l'examina. Elle posa, d'ailleurs, beaucoup plus de questions que son collègue masculin et fit un travail très complet. Des mensurations, des photographies, celles-là très scientifiques. Tout cela ne gênait guère la patiente qui évoluait dans le plus simple... appareil sans s'inquiéter de quoi que ce soit.

Pour la prise de sang elle eut un léger frisson qui fit sourire l'opératrice.

— Là. Vous voyez. C'est déjà fini ! Comment était votre père ? Taille ? Teint ? Couleur des cheveux ? Votre mère ? Pouvez-vous me parler de vos grands-parents ? A qui ressemblez-vous ? Avez-vous des frères ? Des sœurs ? A qui ressemblent-ils ?

Ursula répondait de bon cœur. Cela l'amusait. Les aiguilles tournaient sur la pendule du cabinet d'auscultation.

Dehors, Settenberg faisait les cent pas. Il avait allumé un deuxième Upmann.

Non loin de là, dans son bureau, Cat consultait hâtivement des fiches. Une assistante se tenait debout, à côté d'elle.

— Il faut faire vite maintenant. Le départ est dans deux jours. Il nous manque encore deux sujets de cette catégorie.

Elle désignait l'une des fiches. Une autre attira son attention.

— Celui-là. Peut-être ? Non, trop vieux !

— Ça. Ah non ! Trop jeune ! Il faudra leur dire qu'il n'y a plus de place.

— Mais ils ont versé leur acompte.

— Pas d'importance. Vous les rembourserez.

A travers la paroi vitrée elle jeta un coup d'œil sur le hall de réception et son attention fut attirée par un jeune couple qui avançait timidement vers le comptoir d'accueil.

— Pardon, mademoiselle !

L'hôtesse eut à peine le temps de relever la tête que le jeune homme ajoutait déjà :

— Nous voudrions aller à Capri.

A voir la douceur de leurs regards quand ils se tournaient l'un vers l'autre, l'hôtesse devina qu'il y avait de la lune de miel là-dessous.

— Bonjour, monsieur, madame. Mon nom est Catherine. Je m'occupe des voyages à forfait. Puis-je vous être utile ?

En une seconde Cat avait bondi sur les jeunes gens comme une lionne sur sa proie. Elle les entraînait déjà vers le salon de réception où elle avait *traité*, un quart d'heure avant, Settenberg et sa biche. Quand ils furent assis, le jeune homme recommença de peur de ne pas avoir été bien compris.

— Nous désirons nous rendre à Capri.

Ils avaient peut-être vingt-cinq ans. Elle, un peu plus âgée que lui, sans doute. Grassouillette, à la peau blanche, brunette qu'on eût dite très douce si le regard très vif au contraire ne trahissait une détermination affirmée. Elle se découvrirait peut-être au fil des années comme une surprise pas forcément agréable pour le conjoint ? Lui, maigre, nerveux, parlant vite, accompagnant ses mots d'un sourire comme s'il avait constamment besoin de s'excuser.

Cat les avait fixés à tour de rôle, bien jaugés.

Mais, tout cela, très vite, avec une capacité d'analyse qui se lisait assez dans les déplacements rapides de ses pupilles.

— Oh oui ! Capri garde toujours son charme. Vous aimez voyager ?

La jeune femme intervint. Sa voix très pondérée confirmait une personnalité certaine.

— Nous aimons surtout rencontrer des pays et des gens différents pour être chaque fois nous-mêmes un peu différents aussi.

Cat la regarda. Elle avait rarement entendu parler avec autant de simplicité et de pertinence du plaisir de voyager. Derrière ces mots-là, d'ailleurs, elle sentit qu'elle ne pourrait répondre que quelque chose de banal. Elle s'y résigna.

— En somme, vous cultivez l'art de vous cultiver ?

Lui, eut un petit rire approbateur. Elle, demeura impassible. Cela ne gêna pas la forfaitiste qui savait où elle allait de toute façon.

— Je suis heureuse de voir que vous savez réellement apprécier les voyages. Ce qui, finalement, est plutôt rare. Aussi me permettez-vous de vous faire une proposition. Voilà. C'est très simple. Nous préparons actuellement un charter sur l'Ethiopie. Savez-vous que ce pays qui paraît si lointain est finalement très accessible sur un plan touristique.

La jeune femme fronça les sourcils.

— Ce doit être coûteux. Notre budget...

— Rassurez-vous. Il se trouve que vous pourriez bénéficier de deux places à des conditions tout à fait exceptionnelles pour des raisons...
Disons... de circonstances...

— Tout de même. Cela doit représenter des frais, des à-côtés...

— Ecoute, Marianne, puisque madame nous le garantit.

Le jeune époux paraissait *ferré*. Cat sentit qu'elle allait gagner.

— Absolument. Tenez ! Je vous le dis, ce voyage ne vous coûtera pas plus cher que d'aller à Capri ! Encore une fois c'est tout à fait exceptionnel ! Un voyage extra-or-di-naire.

Malgré ces assurances catégoriques, Marianne hésitait encore.

— Tu sais, Henri... Je crains que ce ne soit pas très raisonnable. Nous venions pour acheter deux billets pour Capri. Souviens-toi ! Nous en avions tellement rêvé. Et puis, tout d'un coup, nous voilà partis pour l'Ethiopie, comme ça, sans bien comprendre pourquoi.

— Mais, Marianne, au contraire, n'est-ce pas merveilleux ? Si ça ne coûte pas plus cher...

Cat ouvrait doucement son dossier, sortait son stylo, deux fiches vierges.

— Alors, c'est monsieur..., attaqua-t-elle sans attendre davantage.

— Henri Montand, ingénieur informaticien, demeurant à...

Puis, Marianne accepta, elle aussi, de décliner son identité comme dans un rêve.

Passer de Capri à l'Ethiopie...

— Enfin, si tu crois que nous aimerons..., dit-elle en souriant doucement à son mari.

Quand ces formalités administratives furent achevées, Catherine annonça l'examen médical.

Marianne fit remarquer :

— Vous savez, nous avons récemment, mon mari et moi, passé l'examen prénuptial.

— Alors, dit Cat, vous connaissez vos groupes sanguins.

— Oui, mon mari est O Rhésus positif et moi AB.

— Merveilleux !

— Pourquoi merveilleux ? demanda Henri.

La forfaitiste sentit qu'elle avait manqué de contrôle mais se rattrapa du tac au tac :

— Eh bien ! pour avoir des enfants ! Tout simplement pour avoir des enfants. Le médecin prénuptial a dû vous expliquer que lorsque les Rhésus sont de signes contraires il est délicat d’avoir plus d’un enfant.

Marianne éclata de rire.

— De toute façon nous n’en sommes pas encore là ! Allons d’abord en Ethiopie !... Mais dites-nous, pour la nourriture et la toilette ?

Cat la prit par le bras et les deux jeunes femmes se dirigèrent comme deux amies vers les cabinets d’auscultation. Henri les suivit. Il feuilletait l’opuscule Ethiopie, tout en marchant. Dans le couloir, il se heurta à un homme qui venait de se retourner sur Marianne qui semblait l’intéresser.

— Excusez-moi, dit Henri.

— De rien, répondit Settenberg, qui continuait à faire les cent pas en attendant Ursula dont l’examen paraissait décidément très poussé.

Catherine rejoignit le jeune homme :

— Voulez-vous attendre quelques instants ici, monsieur Montand. Votre femme va passer d’abord.

Settenberg, tout en mâchonnant son cigare, lui jeta un regard furieux.

— Mademoiselle ! C’est inadmissible. Ma... femme n’est toujours pas ressortie !

— C’est donc si long ? s’enquit Henri.

La porte du cabinet s’ouvrait. Ursula apparut.

Elle regarda Henri qui la regarda.

Mais le banquier, lui, n’avait d’yeux que pour sa montre. Il prit sa maîtresse par le bras et l’entraîna rapidement. Ils arrivaient déjà à la porte de sortie quand on interpella Ursula.

— Mademoiselle ! Mademoiselle !

Settenberg se retourna prêt à répondre à l’importun.

Il vit Henri brandissant le foulard rouge qu’Ursula avait laissé tomber en sortant du cabinet d’examen. Il lui tendit l’étoffe.

— Excusez-moi, madame.

La belle Suédoise leva sur lui des yeux de star nordique et répondit :

— Oh ! Je suis désolée.

Il y a comme cela des mots qui veulent tellement dire tout ce qu’ils ne disent pas.

CHAPITRE II

« — C'est l'Homme aux mille tours, Muse, qu'il faut me dire. Celui qui tant erra quand, de Troade, il eut pillé la ville sainte. Celui qui visita les cités de tant d'hommes et connut leur esprit. Celui qui, sur les mers, passa par tant d'angoisses, en luttant pour survivre et ramener ses gens. Hélas ! même à ce prix, tout son désir ne put sauver son équipage. Ils ne durent la mort qu'à leur propre sottise, ces fous qui, du soleil, avaient mangé les bœufs ; c'est lui, le fils d'En Haut qui raya de leur vie la journée du retour. Viens, ô fille de Zeus, nous dire, à nous aussi quelque'un de ces exploits ! »

Henri laissa retomber l'*Odyssée* sur ses genoux. On reconnaît parfois le ton d'un voyage aux livres que l'on emporte.

Il avait choisi la chronique ancienne de ce voyage réel, et mythique, comme compagne de celui qui commençait. Prévu et imprévu !

La nacelle d'acier l'emmenait vers l'est à contre-soleil dans ce petit matin d'hiver.

A celui qui veut franchir les mers on demande de se lever tôt.

Check-time-airport 6.55 a.m. En bon français cela signifiait qu'ils avaient dû se lever à cinq heures.

A côté de lui, Marianne, sa femme. Il la regarde. Elle s'est déjà rendormie. Ils ne sont pas seuls et pourtant ils se sentent perdus.

A côté d'eux, devant, derrière, autour, environ quatre-vingts personnes. La troupe d'Ulysse n'en comptait pas autant.

Une hôtesse passait dans la travée. Ils échangèrent un sourire. Cela encouragea Henri, d'un naturel plutôt réservé, à l'arrêter pour lui poser une question :

— Est-ce que ce Boeing part toujours incomplet comme aujourd'hui ?

Elle se pencha vers lui en s'appuyant sur le dossier de son siège. Involontairement, il détailla son visage.

— Assez souvent, dit-elle. Aujourd'hui, nous avons seulement à bord deux groupes qui ne remplissent pas l'avion. L'un, des officiers de réserve. Je crois qu'il s'agit d'un club. L'un d'eux m'a confié que le thème de leur voyage était l'histoire militaire du Proche-Orient. Pour les autres, vous pouvez constater l'abondance du matériel photo et cinéma professionnels qu'ils transportent... Henri la coupa :

— Des journalistes. Ils participent au voyage présidentiel en Afrique du Sud ?

— En effet. Ils arriveront là-bas vingt-quatre heures avant le chef de l'Etat.

L'hôtesse sourit de nouveau et prit congé, laissant Henri retourner à ses pensées :

« La destinée réunit toujours les militaires et les journalistes dans certains lieux. Là où la marmite de la violence se trouve au point de débordement. Dieu sait si, dans ce Moyen-Orient les races, les peuples et les religions se sont rencontrés, brassés ou opposés. Les civilisations ont pris corps. On y côtoie le vingt et unième siècle, le Moyen Age, et la fin du Néolithique. D'une part, le commerce actif sans frontière s'y déploie suivant les règles d'un seul maître : l'argent. D'autre part, le fanatisme qui, en logique absolue, préfère détruire les richesses s'il le faut pour avoir raison à tout prix. Même sur notre propre petit destin à Marianne et à moi, cet Orient aura pesé. Il y a quelques jours encore nous pensions à Capri. Et puis, dans cette agence de voyages, cette fille nous a retournés sur nous-mêmes. Elle a parlé de reine de Saba, d'Egypte, de haut Nil, d'Ethiopie. Nous imaginions les sentiers d'amoureux dans l'île aux chèvres, et nous

nous retrouvons ici dans ce monstre d'acier au milieu de militaires et de journalistes agités et bruyants. »

Il regarda Marianne. Les yeux fermés, bercés par l'imperceptible vibration de l'appareil. A quoi rêvait-elle ?

« Nous aspirions à une solitude secrète, douce, protégée, et nous voici au milieu de ces gens qui ne vont que là où il y aura toujours plaies et bosses ! Hommes d'aventures que le destin appelle comme acteurs ou témoins là où il fait rouler ses dés !

« Y a-t-il à bord quelque Ulysse visible ou invisible pour conduire tous ces gaillards au long du fil des Parques ? Connaîtront-ils la journée du retour ?

Viens, ô fille de Zeus, nous dire à nous aussi quelqu'un de ces exploits. »

Henri repassait cette magnifique apostrophe dans sa tête. Il voyait des silhouettes de femmes vêtues de noir, droites comme des I, figées, proférant ces mots éternels dans l'air bleu d'une colline de Grèce.

« Bleu comme ce ciel qui nous porte et que je vois à travers ce hublot. Je ne le distingue plus de la mer. »

Dans la carlingue, militaires et journalistes, dopés par les premiers cocktails de la matinée, offerts par les hôteses, devenaient de plus en plus enjoués, mais Henri, lui, continuait à caresser les mots de l'*Odyssée*.

« Qu'elle est belle cette phrase ! Cette pensée, dans n'importe quelle langue, donne la même émotion à tous les hommes et toutes les femmes de la Terre ! »

Soudain, il repensa au visage de l'hôtesse. Pourquoi ? Il remarqua que le personnel de bord, assez nombreux et qui circulait sans cesse, portant un drink à l'un, un journal à l'autre, se croisait dans les travées du Boeing sans se parler, juste en échangeant des signes comme des gens qui connaissent à fond leur métier, et qui n'ont qu'un clin d'oeil à se faire pour travailler en équipe.

En les observant Henri pensa que la plupart devaient être des Méditerranéens ou plutôt des Orientaux. Peau basanée. Pas exactement basanée. Quelque chose qui tirerait vers le bleu comme certaines races africaines mais en beaucoup plus clair.

A côté de lui, mais de l'autre côté de la travée, son voisin fit signe à une hôtesse qui s'approcha aussitôt.

Il remarqua qu'elle possédait une sorte de grain de beauté, exactement entre les deux yeux comme l'autre jeune femme à qui il avait parlé.

Elle s'éloigna et revint après un court instant avec ce que Henri jugea être un jus de tomate ou, éventuellement, de fruit de la passion.

Le passager, sans doute charmé par le joli visage qui se penchait sur lui, prit le verre en remerciant, mais heurta le plateau que la jeune hôtesse avait sans doute trop rapidement retiré. Le liquide gicla sur l'accoudoir et dégouлина jusqu'au tapis.

Le passager fit un geste pour rattraper l'irratrapable, mais la jeune femme, elle, contempla l'incident sans intervenir et sans paraître s'en inquiéter. Sans un mot elle attendait, debout, immobile.

A ce moment, Henri remarqua que sur le tapis le *jus de tomate* se coagulait très rapidement en une espèce de tissu plastique que bientôt, l'hôtesse se baissant, saisit par un bord, et qu'elle décolla aisément. Elle se releva en tenant le *chiffon de jus* au bout de la main, de la façon la plus gracieuse, petit doigt en l'air, et s'éloigna en jetant négligemment :

— Ce n'est rien. Je vous en rapporte un autre.

« Un autre *quoi* ? » pensa Henri et sans doute aussi le passager qui regardait s'éloigner la belle enfant avec les yeux d'un têtard qui voit passer une hirondelle.

Un deuxième *jus de tomate* ne tarda pas. L'homme prit le verre. L'hôtesse une fois repartie, il regarda le liquide rouge. Se sentant observé par son voisin, il jugea qu'il ne devait pas faillir et rassemblant toute son énergie, en affectant l'attitude la plus décontractée, il but. Puis il tourna la tête et fit à Henri un clin d'œil de satisfaction. N'y tenant plus, Henri dit à l'hôtesse :

— Puis-je avoir également un jus de... ?

Elle revint aussitôt avec un verre rempli d'un liquide rouge identique à celui du voisin. C'était à croire que le singulier nectar était préparé à l'avance dans l'officine des stewards.

Pendant ce temps, Marianne avait ouvert les yeux. Elle s'étirait.

— Oh ! J'étais véritablement assommée ce matin. C'est dur de se lever si tôt !

Henri tapota joyeusement sur la main de sa femme.

— Allons ! Tu as bien fait de te reposer. Veux-tu boire un jus de tomate maintenant ? Cela te ferait... du bien !

— Non. Cela ne me dit rien !

Elle plissa ses yeux rieurs.

— J'aimerais mieux un verre de Champagne.

— Ah ! Voilà une bonne idée. Une idée de luxe tout de même.

Marianne fit remarquer :

— Mais, chéri, c'est gratuit.

— Très juste. Je reconnais bien ton sens pratique.

Il fit signe à une des hôtesse.

— Mademoiselle, puis-je avoir un Champagne pour madame ?

— Tu sais, chérie, c'est bizarre. Cette fille me rappelle quelqu'un. Et puis, elle ressemble aussi à la première hôtesse que j'ai vue tout à l'heure.

Tout en causant, Marianne et Henri regardaient l'extrémité du couloir.

— Ça y est ! J'ai trouvé, elles ressemblent toutes les deux à la fille qui conduit notre groupe.

— Catherine ?

— Oui. Catherine. Elle et les hôtesse, on dirait une ribambelle de jumelles.

— Quand on parle du loup... La voici qui vient vers nous.

Catherine, toujours très en forme, venait s'enquérir du bien-être de ses clients.

— Etes-vous bien installés ? Avez-vous tout ce qu'il vous faut ?

Marianne avoua :

— Henri m'a commandé un verre de Champagne.

— Excellente idée. Quand on ne veut pas boire de whisky, le champagne c'est ce qui passe le mieux, Je vais m'assurer qu'on vous l'apporte rapidement.

Elle appela une hôtesse qui s'approcha aussitôt dans un réflexe d'obéissance tout à fait militaire.

— Mademoiselle, voulez-vous apporter un verre de champagne à madame.

Au bout d'une minute, Marianne reçut deux verres pétillants et dorés. Celui que Catherine lui tendit et l'autre qu'Henri avait commandé. Tous trois éclatèrent de rire et Catherine garda un verre pour trinquer avec le jeune couple. Henri, avec ostentation, mirait son jus de tomate, espérant une réaction qui ne tarda pas !

Le visage de Cat devint un peu plus sévère.

— Vous aimez le jus de tomate, monsieur Montand ? demanda-t-elle.

— Euh... oui ! Quelquefois il m'arrive d'en prendre quand je ne veux pas boire d'alcool.

En pinçant les lèvres, elle précisa :

— Celui-ci est assez particulier. Je ne sais pas si vous l'aimerez, mais vous verrez comme vous vous sentirez bien après.

— S'agit-il d'un médicament ?

— Non, plutôt un plaisir, mais un plaisir utile. Oh ! Je vous donnerai la recette plus tard, au cours du voyage.

Et elle prit congé.

Marianne s'étira puis déposa un baiser sur la joue de son mari et dit :

— Je n'ai pas dormi longtemps, tu sais. Mais j'ai trouvé le moyen de rêver, de rêver... A n'en plus finir. Je me trouvais loin, très loin. Nous étions déjà arrivés... je crois. Mais notre arrivée se faisait curieusement. Je ne sais comment l'expliquer. Nous nous trouvions sur un navire difficile à décrire. Il n'en existe pas comme ça. Du moins, je n'en connais pas.

Marianne se tut un instant et reprit brusquement :

— Imagine un bateau dans les airs.

Henri lui passa doucement la main sur le front.

— Oh ! Marianne, ma chérie ! Tu es encore fatiguée, je crois. Dors encore un peu.

— Non, je t'assure. D'ailleurs, je me plaisais à le visiter, ce bateau. Ce n'était pas désagréable mais très curieusement, je n'avais pas l'impression d'un voyage. Plus exactement, pas quelque chose qu'on aurait acheté dans une agence de voyages.

Cachés par les dossiers des fauteuils situés devant le jeune couple, une voix s'éleva qu'ils eurent tôt fait de reconnaître à son timbre nordique.

La tête d'Ursula apparut dans un sourire rayonnant de toutes ses dents et dans un français que l'on pardonne à une étrangère :

— Bonjour ! Oh ! Excusez de mêler votre conversation. Mais moi aussi je dors un peu depuis le départ et je rêve quelque chose comme vous, madame. Un navire... Je ne pourrais pas dire où il se trouvait.

Sans qu'ils s'en aperçoivent, Cat était revenue près de ses passagers. Elle les écoutait discrètement. Puis elle salua Ursula et lui demanda :

— Voulez-vous boire un jus de tomate, madame ?

Henri remarqua qu'elle proposait d'emblée la « tomate » et non pas le champagne.

Cat fit un signe, juste un signe à une hôtesse qui apporta très vite et comme par hasard... *un jus de tomate*.

Henri l'avait bien remarqué. Pas une parole échangée entre les deux filles et automatiquement c'est un *jus de tomate* qui arriva avant même qu'Ursula ait eu le temps de répondre.

Il regarda Cat. Le même grain de café entre les yeux. Elle ressemblait aux hôtesse et les hôtesse lui ressemblaient. Mais elle faisait en réalité plus sérieuse, plus impressionnante que ces jolies personnes qui avaient aussi moins de charme qu'elle.

Une très grande assurance qui la rendait fascinante, voilà ce qui faisait de Cat quelque chose de magique. On eût dit d'elle, comme d'une sorcière, qu'elle vous jetait un charme, le sien.

Plus Henri l'observait, plus il le sentait. Il repensa à Ulysse et à Circée.

Marianne demanda à Ursula :

— Où est votre mari ?

La jeune Nordique fit un signe du menton vers le fauteuil voisin et dit avec un petit sourire :

— Il est là. Mais... il dort.

Cat allait ouvrir la bouche pour dire quelque chose. Elle s'abstint. Mais tous avaient sans doute sur les lèvres la même envie de dire : « Il faut au moins ça pour qu'on ne l'entende pas ! »

Dès que Catherine fut repartie, Ursula remarqua :

— Elle est très efficace cette fille. On sent qu'elle connaît bien son job. Aucun désir des passagers ne lui échappe. D'ailleurs, vous voyez comme les hôtesse de vol lui obéissent ? Très curieux. Je ne pensais pas que l'agence de voyages ait une telle autorité sur le staff de bord.

Marianne acquiesçait.

— Oh oui ! Cette agence me paraît tout à fait valable, mais j'ai été vraiment surprise de l'examen médical auquel nous avons été soumis !

— Nous aussi !

— Je me demande vraiment en quoi il leur fallait savoir tous les détails qu'ils m'ont demandés !

Marianne rougissait. Ursula minaudait :

— Jusqu'au groupe sanguin... Je suis O Rhésus positif.

Henri s'exclama :

— Moi aussi ! D'ailleurs, c'est le plus répandu. Quarante pour cent de la population. Ma femme est AB. Plutôt rare.

— Tiens, Set aussi... Euh... Mon mari M. Settenberg.

— Qu'est-ce que ça veut dire, les groupes ? Ursula avait une spontanéité délicieuse.

Elle posa sa question en regardant Henri. C'est de lui qu'elle attendait la réponse et surtout... surtout, elle ne pouvait cacher sur son visage le plaisir qu'elle aurait à l'entendre donner cette réponse.

Comme une communication secrète, intuitive, qui n'aurait duré qu'un centième de seconde, entre son regard et celui d'Henri, un soupçon de connivence se glissa.

Sans que Marianne le remarque.

Sans qu'eux-mêmes en soient vraiment conscients.

Elle continuait :

— Vous savez, moi, je suis très directe. Je ne sais pas grand-chose mais j'aime bien savoir.

Henri reprit la balle au bond.

— C'est un petit peu compliqué. Je n'ai pas fait d'études de médecine. C'est simplement... il me semble... pour savoir si on peut donner du sang à quelqu'un ou bien en recevoir soi-même en cas d'opération...

Ursula se mit à rire.

— Ah ! Mais dites-moi. C'est gai ! Ça veut dire que l'agence prévoit un accident d'avion !

— Non. Mais enfin je suppose qu'il s'agit là d'une bonne précaution. Maintenant on demande le groupe sanguin pour beaucoup de choses. C'est une sorte de deuxième numéro de Sécurité sociale !

Le personnel de bord continuait à se déplacer activement entre les rangs. Par une démarche rapide et souple, il donnait l'impression de marcher sans effort. Ces filles, très adroites, se croisaient sans se toucher, les plateaux voltigeaient avec une aisance peu coutumière.

A aucun moment, elles ne s'adressaient la parole. Elles ne parlaient qu'aux passagers.

Maintenant, Henri en était sûr. Il en fit la remarque à sa femme et à Ursula qui, à leur tour, observèrent le manège :

— Oui, ils sont fabuleux. Quelle équipe soudée !

— Je suppose qu'ils ont une énorme habitude de travailler ensemble, dit le jeune homme. Avez-vous remarqué ? Bien que de taille moyenne, ces filles-là ont des membres qui paraissent relativement plus longs que les

nôtres. Leur dextérité vient sans doute de là. Je pense que la compagnie les a choisies pour cela.

Il ajouta .

— Un physique de profession, en somme ?

Mais une remarque de Marianne les laissa tous trois songeurs :

— Leur accent ne permet pas de les rattacher à un pays déterminé. Leur apparence aussi reste sans comparaison avec aucun peuple particulier. Elles ressemblent à la fois à un tas de races et à aucune.

Pendant ce temps, dans l'avion, l'ambiance devenait très chaleureuse entre militaires et journalistes. Whisky, vodka-tonic, Américano, tout cela allait bon train si l'on peut dire !

Cependant quelques-uns reçurent des *jus de tomate* que, semble-t-il, ils n'avaient pas demandés.

Dans ce cas, l'hôtesse avec un sourire de couverture de *Play-Boy* insistait, et même les vieux officiers de réserve les plus durs à cuire se laissaient convaincre dans la promesse d'un whisky qui suivrait.

Henri guettait à travers le hublot. Il consulta sa montre. Cela faisait bien deux heures de vol depuis le départ.

— Nous devrions survoler les côtes d'Alexandrie. C'est curieux, le ciel se couvre. Je ne m'attendais pas à trouver de la brume ici.

Ursula, assise également près d'un hublot, imita son voisin et bientôt tous deux regardèrent la brume bleue qui enveloppait à la fois le ciel et la terre. Ils partageaient ce plaisir curieux de regarder sans voir et de laisser vagabonder l'esprit.

— Quand j'étais petite fille j'ai été élevée dans une propriété au nord de Stockholm, au bord du lac Malaren. Au printemps, et en automne le brouillard ne nous quittait pas. Je passais des heures, le nez au carreau. Ma tante disait souvent : « Ursula, qu'est-ce que tu fais, ma chérie ? Rien, tante Brigitta, je regarde. » Elle haussait les épaules et se tournait vers son mari : « Oh ! je trouve que cette enfant rêve trop ! » Mon oncle quittait un instant sa lecture, jetait un coup d'oeil pardessus ses lunettes. Il me contemplait en souriant et conseillait avec douceur : « Brigitta, laisse cette petite ! »

Henri reprit :

— Moi, dans mon enfance, j'aimais me promener sous la pluie. Vous savez, en marchant sous la pluie, on ne sait plus où l'on se trouve. C'est comme si on trottait dans les nuages.

Ursula écoutait Henri.

— Chez moi, en Suède, au printemps, quand les dernières plaques de neige fondent au soleil, il fait tout de suite très chaud...

Henri écoutait Ursula. Ses yeux se plissaient en signe de contentement. Il était en Suède, au printemps. Sous la neige il voyait les *Schneeglocken*...

— Vous allez cueillir les *Schneeglocken*...

— Oui. Comment le savez-vous ?

— Facile à deviner. Non ?

Ils se mirent à rire. Marianne les regarda et referma les yeux pour dormir encore un peu. Settenberg grogna, se remua et se mit à ronfler.

Alors Ursula et Henri replongèrent dans le brouillard.

Tout à coup le jeune homme fit un saut.

— Ursula ! Je viens de voir... Ce n'est pas possible ! Comme une maison qui passait très vite sur la côte. Plutôt... Devant laquelle notre avion passait très vite.

— Une maison blanche avec un toit vert. Un petit jardin rectangulaire bordé d'une haie. Des géraniums aux fenêtres ?

— Exactement ! Vous aussi ?

Entre la paroi de la carlingue et le dossier de son fauteuil, elle glissa sa main. Henri la saisit et continua :

— Je vois maintenant plusieurs maisons. Des gens qui vont à leur travail, des écoliers avec des cartables... Une église...

— Un cimetière !

— Une auberge !

— L'avion file maintenant le long d'une rue aux maisons basses, deux ou trois étages. Le soleil éclaire les façades !

— Il y a des géraniums à toutes les fenêtres...

*

* *

Ce fut comme un crissement d'abord, suivi d'un sifflement. Une toute petite secousse. Répétée. Puis une autre.

Chaque fois les passagers regardèrent vers les hublots. Etonnés, muets. Pas un cri. Pas un geste.

L'équipage se tenait debout à l'entrée de la cabine de pilotage. Il semblait indifférent à ce qui se passait. Une à une, les têtes s'inclinèrent sur les épaules. Les bras retombèrent sur les fauteuils, inertes. Les souffles se firent plus courts.

L'équipage impassible ne chercha même pas à saisir les masques à oxygène. Les jeunes femmes paraissaient respirer normalement. Respiraient-elles ?

Cela dura combien de temps ? De ces quatre-vingts têtes, aucune ne se souviendra de rien.

Sur les genoux d'Henri, le livre glissa, s'ouvrit en tombant au sol. Sur la page ouverte on aurait pu lire : *C'est lui, le Fils d'En Haut qui raya de leur vie la journée du retour.*

Et la main d'Henri s'était refermée sur la petite main d'Ursula.

CHAPITRE III

Les membres du Conseil mirent du temps à s'installer autour de la table en forme d'anneau de la salle des délibérations, dont elle épousait le contour.

Tous ces hommes et ces femmes qui se connaissaient depuis longtemps avaient rarement l'occasion de se rencontrer au grand complet. Le plus souvent ils se voyaient et conversaient par les écrans de télécommunication.

Leur convocation en ce lieu laissait supposer une raison importante, grave peut-être. Sur cette planète-là on ne perdait pas son temps à des réunions non indispensables ou mal préparées. Pour ces gens-là le sens de l'efficacité était comparable au sens de l'honneur pour les Terriens. A quelque échelon que ce fût, sur Osirium, les chefs des entreprises des laboratoires, des cités, des nations et encore plus ceux de la planète mesuraient leurs responsabilités en remplissant leur temps avec un très haut rendement.

A chaque échelon de gouvernement, les élections se faisaient sur une liste établie par la centrale planétaire d'informatique suivant les preuves de capacités dont les candidats avaient pu témoigner dans leur carrière... Ce qui comptait avant tout c'était leur spécialité et les qualités qu'ils avaient déployées en rapport avec cette spécialité. L'âge ne jouait pas. Les jeunes comme les vieux, et inversement, pouvaient être sélectionnés. L'assemblée présente en témoignait.

Energie, sagesse, patience, sang-froid, ils possédaient toutes ces qualités bien nécessaires dans cette époque troublée. Sur Osirium la vie s'écoulait sans heurt dans une ambiance studieuse et sereine, mais ses voisins proches ou lointains n'étaient pas arrivés au même stade d'évolution. Tant s'en fallait... Avec eux, quelle que soit la bonne volonté des Osiriens, les rapports accrochaient souvent. Aussi, les bavardages autour de la table témoignaient-ils de certaines inquiétudes.

Les membres du Conseil portaient une robe analogue à celle des avocats et des juges sur la Terre. Mais à la place du col d'hermine, une pièce brodée recouvrant les épaules présentait les emblèmes nationaux et professionnels d'appartenance de l'individu. On y remarquait aussi bien des symboles astrologiques connus des Terriens que des signes géométriques particuliers à Osirium.

Quant aux traits physiques, globalement ils ne différaient pas essentiellement des nôtres. La taille moyenne légèrement plus petite, le port plus droit, le cou et les membres plus fermes et plus fins. Pour la tête on ne pouvait pas vraiment parler de différences et pourtant parmi cent personnes dans le métro de Paris, de New York, Londres ou Montréal, l'Osirien ou l'Osirienne eussent été facilement reconnaissables. On aurait ressenti l'impression indéfinissable d'une personne déjà vue sans pouvoir dire ni quand ni où.

Les différences d'âge se marquaient plus sur les visages que sur les attitudes ou les gestes. Les plus âgés étaient aussi vifs, aussi souples que les jeunes et se tenaient aussi droits.

Parmi toutes les robes rouges, une seule violette bordée de vermeil était portée par un homme un peu plus trapu que les autres, d'une trentaine d'années, au visage doux mais doté d'un regard rayonnant et très mobile. Ceux qui l'approchaient percevaient dans ses yeux comme des paillettes d'or qui brillaient plus à certains moments qu'à d'autres.

La chevelure noire retombant presque sur les épaules soulignait sa carnation d'un bronze très clair.

Après avoir fait le tour de la salle pour saluer chacun des participants, il revint à sa place et dit :

— Frères, je vous propose de commencer.

Le ton ferme passait facilement dans un timbre de voix assez grave teinté de sonorités de violoncelle.

Tout le monde s'installa et bientôt le cercle des têtes attentives tourna ses regards vers Epha.

Il passa lentement sa main sur son menton noirci par une barbe abondante mais rasée. Il hésita :

— Je ne sais si je peux aborder en premier une espèce d'autocritique ou tout au moins de regret mais, mes amis, je constate que j'ai négligé, que nous avons négligé de consulter certains de nos dossiers au cours des dernières années. Pourtant il en est un que nos prédécesseurs tenaient particulièrement à cœur, celui de la planète Terre. Les plus anciens parmi vous se souviendront qu'Osirius s'est activement occupé de cette lointaine parente à plusieurs reprises.

« Il y a une quarantaine d'années, ce qui correspond à peu près à trente mille ans pour cette planète, nous avons envoyé à l'époque, par le procédé que vous savez, un sang neuf qui provoqua un grand nombre de mutations chez les hommes dont les squelettes ont été retrouvés par les Terriens d'aujourd'hui au début de leur vingtième siècle ⁽¹⁾. A ce moment-là, en redressant leur taille, en affirmant leur menton, en développant leur capacité crânienne, les Terriens sont devenus ce qu'ils appellent aujourd'hui des homo sapiens. Ce nom de homo est une bien curieuse coïncidence. Nous allons y revenir. Mais ce travail d'aide à la race terrienne se fit au prix de difficultés très sérieuses. Non pas pour des raisons scientifiques. Nos ancêtres étaient depuis longtemps déjà passés maîtres dans l'art de modifier les créatures. Mais la science ne gouverne pas seule dans ce monde. Il y a, hélas, la politique, et la petite planète Terre intéressait déjà certains de nos voisins. Je vous rappelle qu'il y a trois mille ans, c'est-à-dire un peu moins de trois millions d'années pour les Terriens, nos...

Il marqua un temps d'arrêt puis reprit :

— ...bons amis d'Herculanum. Enfin... vous les connaissez bien !

Un rire parcourut l'assistance.

— Ces bons amis d’Herculanum... Comme le rire se prolongeait, il développa la parenthèse :

— Il faut apprendre à vivre au milieu d’êtres différents. Tout le monde ne peut pas nous ressembler. Les gens d’Herculanum ont leurs défauts, mais aussi leurs qualités.

Cette remarque eut le don de faire souvenir à l’assistance qu’une des qualités de sa planète restait la tolérance dans la sagesse, et le calme revint.

— Donc, je disais que les Herculaniens avaient installé sur la Terre des êtres bâtis suivant leurs principes de puissance. Gros, lourds, ramassés sur eux-mêmes, ils étaient une copie plutôt ratée de leurs fabricants. Grands, forts et bêtes, ils faisaient peine à voir. Tout juste savaient-ils frapper un caillou contre un autre pour obtenir une face coupante et s’en faire un outil. Ce n’est qu’avec répugnance que l’on peut employer le mot homme à leur égard. Lents comme leurs créateurs, ils évoluèrent très lentement. Plus tard ceux d’Ouranie se promenèrent aussi du côté de la Terre. Vous savez, ce qui les intéresse n’est pas l’usage de la force comme Herculanum mais en fait, poussés par leur curiosité, ils ont le goût de l’expérimentation. Quel magnifique champ d’expérience que cette petite planète à cette époque ! Les pauvres humanoïdes n’évoluaient guère mais les Ouraniens les jugèrent construits pour faire mieux. Il fallait développer leur cerveau et lui donner davantage d’emprise sur le corps pour rendre les gestes plus efficaces, plus habiles, plus précis. Les Ouraniens n’ont jamais révélé comment ils ont créé la nouvelle race des Moustériens ⁽²⁾. Certains pensent qu’ils ont été s’accoupler avec des femmes préhominiennes. Mais, selon nous, ces rapports eussent été stériles car les deux races sont à un degré d’évolution trop différent. Les Moustériens étaient sans nul doute des hommes, mais sans capacités créatrices. Ils utilisèrent les connaissances laissées par les Ouraniens : meilleure taille des silex, couteaux, racloirs, scies, perçoirs, utilisation des animaux sauvages, vêtements, constitution de familles et de tribus avec des règles de coexistence. Mais tout cela resta immuable pendant plus de deux cent mille ans. C’est alors que nos ancêtres prirent les choses en main malgré les menaces des autres planètes qui se croyaient sur la Terre en zone conquise. Nous pouvons dire que l’homo sapiens, dont la race se perpétue encore aujourd’hui, est notre œuvre. Un crâne presque aussi développé que le nôtre qui permet une véritable cérébralisation apporte l’imagination, la mémoire, le discernement, donc le travail scientifique. Une organisation sociale avec les échanges, le commerce, la

navigation sur les mers. Au lieu de vivre de la cueillette plus ou moins suffisante selon les caprices de la nature, l'homme avec l'élevage et la culture s'assura un meilleur avenir. En faisant reculer la famine il pouvait devenir plus prolifique... A ce moment, malheureusement, notre voisin héréditaire de Marsiliou, à qui nous sommes liés par une longue inimitié, jugea qu'il ne devait pas nous laisser agir seuls sur les Terriens. Pour eux, les planètes ne peuvent progresser que par la guerre. Nous n'avons pas pu les empêcher d'envoyer des agents secrets qui apprirent à l'homme à devenir un loup pour l'homme. Quatre planètes avaient donc contribué pour le meilleur et pour le pire à la formation du Terrien d'aujourd'hui : Herculanum, Ouranié, Marsiliou et Osirium. Il y a quinze ans, donc quinze mille ans pour la Terre, vous vous souvenez que nous avons dû composer avec ces planètes et accepter que les Terriens portent le nom d'Homo dont chaque lettre reproduit l'initiale de Herculanum, Ouranié, Marsiliou et Osirium. Nous avons caressé le rêve que la Terre serait notre terrain d'exclusivité pour le plus grand bien des Terriens. Nos prédécesseurs avaient de magnifiques projets pour cette planète. Je les ai découverts, mes chers frères, en feuilletant les archives de notre gouvernement.

Quelqu'un fit signe qu'il désirait prendre la parole.

— Epha, tu oublies de dire que les Terriens ont tout de même pu faire quelques progrès. Ils ont des sciences et le nombre de leurs savants s'accroît sans cesse. Leur connaissance de la nature, de la vie, du cosmos, n'est pas négligeable. Ils ignorent notre existence, c'est vrai, mais peut-être un jour la découvriront-ils.

Epha le coupa :

— Précisément, il ne faut pas attendre qu'ils la découvrent ! Si par malheur, ils étaient en rapport avec Herculanum, Ouranié, ou, au pire Marsiliou, avant d'avoir accompli une évolution nécessaire, ce serait dramatique.

« Devant ce danger j'ai estimé de mon devoir de vous réunir aujourd'hui. Voyez-vous, mes frères, nos ancêtres avaient vis-à-vis de la Terre d'autres motivations que celles de l'intérêt militaire ou scientifique. Il y a, traditionnellement, comme une fibre paternelle dans le cœur des Osiriens par rapport aux Terriens. Quand nous les observons aujourd'hui, nous pouvons considérer que nous nous regardons nous-mêmes avec un recul de mille ans de notre temps. Même si cela doit nous causer quelque souci nous devons assumer nos responsabilités vis-à-vis de la Terre. »

Et, achevant cette phrase, il frappa de sa lourde main sur la table. Il laissa passer un silence et parcourant rapidement du regard tous les assistants, il demanda :

— Y a-t-il des objections ?

Certains restèrent impassibles. Les autres remuèrent la tête pour acquiescer :

— Dans ce cas, je peux maintenant vous révéler que pour vous présenter un dossier tout à fait à jour sur les connaissances actuelles des Terriens, j'ai pris des dispositions. Un véhicule d'observation à distance tourne actuellement autour de leur planète et nous a déjà retransmis des éléments très intéressants. Je propose que nous les examinions ensemble. Il s'agit du niveau de leurs connaissances biologiques et spécialement du sang qui est, vous le savez, l'élément primordial de leurs corps actuels. Pour étudier les problèmes de la génétique en particulier, ils ont créé un centre de génétique différentielle, c'est-à-dire de comparaison des différents modes génétiques de transmission héréditaire et surtout ils recherchent les possibilités de mutation. S'ils devaient trouver tout seuls la clef pour parvenir à un stade comparable au nôtre, cela pourrait être grave de conséquences.

— D'autant plus que la sagesse n'est guère répandue sur cette petite planète bleue, interrompit un Conseiller.

— Tu as raison, frère, mais il y a quand même des hommes dignes de confiance sur la Terre. Parmi eux, il faut compter le professeur Fabre-Syritzsky qui dirige ce centre et qu'il a fondé. Mais passons à la projection de l'enregistrement vidéo. Nous l'avons capté il y a peu de jours et, bien entendu, j'en avais interdit la divulgation pour vous la réserver. Suivant l'usage sur cette planète, le professeur répond aux questions d'un journaliste. Il s'agit de ces personnages indépendants qui font métier de recueillir des éléments pour composer l'information des peuples. Curieusement cette fonction ne fait pas l'objet d'un service officiel et public comme chez nous.

« L'enregistrement a été réalisé par onde écho sans l'usage d'aucun micro ni aucune caméra. »

— C'est de l'espionnage...

— L'adresse du centre n'est-elle pas New York, Watergate ?

Epha leva les bras pour couper court aux quolibets :

— Il faut choisir, mes frères. Aider, ou ne pas aider les Terriens ? Or, on ne peut pas les aider sans les observer. Et pour des raisons politiques, vous savez que nous ne pouvons pas débarquer sur la Terre actuellement. Les autres planètes nous surveillent. Voici donc une interview accordée par le professeur Paul Etienne Fabre-Syritzsky, directeur et fondateur du centre de génétique différentielle (3) à une chaîne de télévision.

Au-dessus de Epha un écran s'éclaira et l'assistance vit apparaître en gros plan un homme d'une cinquantaine d'années au visage fin, grand, sec, tout en nerfs. Il se tenait debout derrière un bureau. Sur le fond, à travers une baie donnant sur un jardin, on distinguait un énorme et vénérable marronnier d'Inde.

La voix du journaliste se fit d'abord entendre :

— Avant le début de cette émission vous me disiez, professeur, que la matière qui constitue l'homme peut réserver des surprises. Elle évoluerait d'une façon imperceptible...

— Oui, je pense qu'elle est vouée à parvenir un jour à un état supérieur.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Pour vous répondre je cite Teilhard de Chardin qui voyait notre avenir comme *un état de réflexion de la matière et de l'homme de retour sur lui-même*.

— Pour que nos téléspectateurs comprennent mieux, pouvez-vous préciser ?

— Certainement. On peut imaginer un corps qui, par exemple, consommerait moins d'énergie à travail égal par rapport à aujourd'hui.

— Une machine à meilleur rendement consommant moins de nourriture ?

— Oui. Nous ne connaissons pas encore tout en physiologie. Ainsi, il y a dans notre corps un milieu fort complexe qui semble mener une existence à part bien qu'il soit en étroite relation avec les autres parties. Imaginez un véritable monde en miniature dans lequel peuvent se promener d'énormes molécules, des virus intraquables et un tas de substances chimiques que nous n'arrivons pas à repérer exactement.

— Il s'agit du sang ?

— Bien sûr, le sang. Et c'est très important que de comprendre cela car chacun de vous est susceptible un jour ou l'autre d'en faire l'expérience à son profit ou à ses dépens.

— Comment donc ?

— Tout simplement par transfusion. Le sang, qui est une partie très importante du corps, doit peser d'une façon déterminante dans la personnalité des humains. D'ailleurs, le bon sens populaire ne s'y trompe pas. Il dit : « Bon sang ne saurait mentir. » Nous parlons de nos enfants en disant « mon sang ». Quand les médecins opèrent une transfusion, ils contrôlent les incompatibilités des groupes sanguins entre eux, en ce qui concerne les coagulations, mais il faut bien reconnaître qu'ils ne s'occupent pas d'autre chose. Or il se peut très bien que le receveur, c'est-à-dire vous, téléspectateurs, demain...

Le professeur pointa son doigt vers la caméra et acheva :

— ...Vous héritiez du donneur qui sauvera votre vie, des éléments invisibles qui pourront modifier votre personnalité. Par exemple, votre caractère...

— A-t-on fait des recherches à ce sujet ?

— Non. Pas encore. Il faudra s'y résoudre. Il est grand temps car les transfusions se multiplient.

— Que sait-on des groupes sanguins ?

Fabre sourit un instant :

— Pas grand-chose. Les savants ont une façon particulière d'avouer leur ignorance. Ils disent : « C'est une question complexe ». En résumé, voici ce qu'il faut savoir : Il y a quatre groupes principaux : AB, A, B et O. AB peut recevoir du sang des trois autres, mais ne peut leur en donner. Pour O, c'est le contraire. Il donne à tous, mais ne peut recevoir.

— Pourquoi ces groupes existent-ils ? D'où viennent-ils ?

Fabre leva les mains en signe d'impuissance et répondit :

— Nous n'en savons rien.

L'écran s'éteignit. Dans la salle du Conseil d'Osirium un moment de détente s'en suivit, chacun discutant avec son voisin :

— Ces pauvres Terriens. Ils sont encore bien attardés. Il faut aller les aider...

Epha écoutait les commentaires et guettait ses collègues du coin de l'œil. Il attendit le retour au calme.

— Frères, de vos réactions, je peux conclure que nous sommes tous bien d'accord qu'il faut agir. Si nous tardons, les Terriens risquent un jour d'entamer sans contrôle une évolution génétique sans soupçonner les dangers qu'elle comporte. Mais il y a aussi un autre danger bien plus

considérable : celui de voir Herculanium ou Marsiliou se mêler de la génétique terrienne mais à leur seul profit.

Le voisin d'Epha posa la question :

— C'est une menace, oui, mais peux-tu nous dire exactement pourquoi ? Après tout, les autres civilisations planétaires sont différentes de la nôtre mais l'uniformité apporterait-elle un plus grand bonheur à l'humanité ?

— Non, je ne crois pas non plus, mais imaginez un instant que, sans préparation, les Terriens héritent brutalement de la force des Herculiens ou de l'agressivité des Marsiliens ou pire encore des connaissances d'Ouranié. Ce serait l'extermination de cette race. Les Terriens s'entre-tueraient, mes frères, ou pire encore devant la menace permanente qu'ils représenteraient, il faudrait aller leur livrer une guerre préventive.

— Connaissent-ils notre existence ?

— Cela peut venir rapidement. Ils parcourent déjà le système solaire avec des sondes téléguidées et espèrent bientôt mettre le pied sur Mars, comme ils l'ont fait sur leur Lune.

— Alors, il faut agir vite !

— Bien d'accord, trancha Epha. Prévoyant votre approbation, voici les dispositions que j'ai déjà prises...

*

* *

A l'intérieur du Boeing, tout était calme. Les voyageurs semblaient enfoncés dans un sommeil éternel, et aucun membre du personnel de bord n'était visible.

Henri remua légèrement la tête. Dans un demi-sommeil, il sentait que son cou lui faisait mal. Dans un cauchemar il revivait un choc, un bruit strident. Sur les rangs des fauteuils une faible lumière bleuâtre créait une atmosphère d'irréalité. A travers les hublots, une nuit sans étoiles. Aucun son ne parvenait de l'extérieur.

Dans la cabine avant et dans le poste de pilotage, hôtesses, stewards, pilote, copilote, radio, gisaient inertes sanglés sur leur fauteuil. Pourquoi sanglés ? Normalement, en cas d'atterrissage ou de traversée de

perturbations en altitude, le commandant de bord allume le signal rouge. Les passagers lisent à côté de la lampe le tableau *Attachez vos ceintures, fasten your seatbelt*, et ensuite l'équipage va s'asseoir à sa propre place, après avoir contrôlé les passagers. Là, rien de tel. Le choc avait surpris les voyageurs alors que l'équipage semblait donc s'attendre à quelque chose.

Tout s'était passé comme s'il savait qu'un choc pouvait intervenir mais qu'il était préférable de ne pas l'annoncer.

Si dans l'avion un observateur était demeuré éveillé, il aurait vu progressivement à travers les hublots une obscurité se glisser de l'avant vers l'arrière. De cette façon-là, il ne s'agissait pas de la nuit. A l'altitude atteinte, la lumière du soleil décroît très lentement le soir, et de toute façon, il était moins de midi. Non. Imaginez l'obscurité qu'une mouche doit éprouver, enfermée dans une boîte en carton bien hermétique.

*

* *

Tout en continuant son vol, le Boeing était en train de pénétrer dans un hangar suspendu, de la taille de ceux que l'on peut voir à Roissy ou à Kennedy Airport. Cette énorme boîte faisait corps avec un engin spatial grand comme le dôme de la place de la Défense à Paris, qui se mouvait silencieusement autour de notre planète, à quelque cinquante mille pieds. Dès que l'avion fut complètement entré, des portes massives se refermèrent comme une trappe derrière un gros papillon et l'engin démarra en s'éloignant de la Terre, toujours sans bruit.

*

* *

Durant le captage, le Boeing continuait son vol, ses réacteurs en fonctionnement. Au moment même où les portes de sa cage se refermèrent, par une action téléguidée venant de l'engin, ils s'arrêtèrent progressivement

et l'appareil se posa sur le sol. A ce moment, une lumière circulaire apparut dans le toit du hangar. Par la trappe qui venait de s'ouvrir, un escalier métallique en colimaçon descendit en se déroulant. Avant même qu'il eût atteint le niveau de l'avion, plusieurs personnages en combinaison spatiale bleue descendirent rapidement ses degrés. Ils stoppèrent au niveau de la porte avant de l'appareil. Un déclic. Une lente rotation. Elle pivota complètement. Personne derrière ?

Les hommes en bleu allèrent directement au poste de pilotage. Pendant ce temps, une deuxième ouverture, rectangulaire celle-là, se fit jour au plafond. Une plate-forme mécanique venait d'en décoller et vint se stabiliser devant la porte arrière du Boeing, qui s'ouvrit comme l'autre.

Dans le poste de pilotage, comme dans la cabine adjacente, le personnel se trouvait toujours inanimé et attaché sur les sièges.

Depuis « l'atterrissage » jusqu'à l'ouverture des portes, le Boeing était pris en charge par des opérations téléguidées depuis l'engin qui l'avait accueilli, si l'on peut dire !

De retour dans la cabine voyageurs, le groupe examina rapidement les réflexes de quelques passagers. Ils tapotèrent leurs joues ou les pincèrent, soulevèrent les paupières, se penchèrent sur leurs poitrines pour écouter leurs cœurs. Celui qui paraissait commander, plus petit et plus mince que les autres, était un docteur féminin. Par la radio, elle dit aux autres :

— Il y a encore trop d'oxygène pour que nous puissions retirer nos combinaisons. Le plus simple reste de les monter dans la salle de réadaptation. Nous y serons plus à l'aise pour travailler sans combinaison spatiale. Catherine et l'équipage reprendraient plus vite connaissance parce qu'ils sont construits pour vivre dans nos conditions.

Un homme de forte taille se tenait devant Catherine endormie, et demanda :

— Elle ressemble tellement aux Terriens. Est-elle née sur Osirium ?

— Oui, mais elle a été envoyée sur Terre toute enfant. Elle est capable de vivre sur les deux planètes par l'entraînement spécial que nous lui avons donné avant de partir.

— Elle fait au moins trente ans.

— Pour la Terre elle a cet âge, mais elle n'est pour nous qu'une enfant, une enfant avec une expérience que peu d'Osiriens possèdent !

Le médecin continuait à visiter les rangs. Elle s'arrêta devant Marianne.

— Malgré mes instructions je vois que certains n'ont pas bu d'hématol. Ils sont reconnaissables à l'aspect plus épais de leur peau. Nous aurons plus de mal avec eux... Commencez à évacuer tout le monde par l'arrière de l'appareil. Le monte-charge est prêt à les recevoir.

Les assistants du médecin se saisirent des voyageurs en les prenant dans leurs bras sans plus d'effort apparent que pour des bêtes. Dans l'avion régnait maintenant la gravitation artificielle de l'engin qui l'avait capturé, plus réduite que la force terrestre. Ils les portèrent jusqu'à l'élévateur où ils les déposèrent assis sur le sol en rang d'oignons.

Le médecin remarqua avec un sourire du coin de l'œil :

— C'est la première fois que je vois un groupe de Terriens aussi sages et aussi inoffensifs !

Généraux, journalistes, Settenberg, Marianne, Ursula, Henri et Catherine semblaient se désintéresser complètement de la situation et rêvaient sans doute à leur arrivée au royaume de la reine de Saba.

Les précieux colis endormis furent portés dans une série de petites cellules de deux mètres de large environ, à peu près cubiques, comportant chacune un alvéole servant de lit et une série d'appareils de surveillance clinique. Tout l'agencement était étudié pour la protection du voyageur en cas de changement brusque de gravité. On pouvait songer à un super-car de tourisme pour voyage interplanétaire, mais beaucoup plus raffiné, confortable, plus luxueux même que les intérieurs de fusée présentés par les bandes dessinées. Un effort de recherche dans les couleurs, dans la décoration. Des photographies en relief de certains paysages ou monuments célèbres d'Osirium : en particulier le célèbre Arc de Triomphe avec ses faces de diamants érigé au centre de la capitale.

Le médecin surveillait l'installation des arrivants. Elle avait retiré sa combinaison spatiale. Eva apparaissait sous les traits d'une femme d'environ quarante ans, en années de la Terre, de taille moyenne. Brune aux yeux châains, elle portait le même grain de beauté que les hôteses de l'avion.

Elle s'enquit auprès d'une assistante :

— Où est la cabine de Karett ? Il faut absolument que j'accélère sa réanimation. J'ai besoin de ses instructions.

— A bâbord de la plage avant. Je puis vous y conduire.

Le vaisseau atteignait bien cinq cents pas dans sa dimension principale. Sur les parois de ses couloirs, des bandes roulantes qu'il empoignait

facilitaient la circulation du personnel dont les chaussures pouvaient à volonté toucher ou ne pas toucher le sol par l'action contrôlée d'une force comparable au magnétisme.

Les deux femmes atteignirent la cabine de Karett en quelques secondes.

Catherine reposait sur le lit. Au-dessus d'elle, une sorte de treillis métallique qui faisait entendre de petits craquements comme un poste de radio ouvert sans programme.

Eva se pencha sur elle et précisa :

— Son rythme respiratoire est déjà convenable. Elle n'a déjà plus le rythme terrestre.

Elle lut sur le cadran d'un des appareils de contrôle :

— Trente pulsations à la minute. Vingt sera parfait.

Elle saisit le bouton d'un autre appareil et le tourna très lentement. Au fur et à mesure, la respiration de Catherine se faisait plus douce, plus profonde. Les petits craquements du treillis devenaient plus rares. Au bout d'une minute ils disparurent totalement.

— Là ! Maintenant son système nerveux est en harmonie avec la tellurie du vaisseau.

Son visage frémit légèrement. Elle ouvrit les yeux qui restèrent fixes un instant, puis elle sourit et demanda tout bas :

— Ils sont tous là ?

— Oui. Tout va bien. Ne faites pas d'effort ! Attendez encore une minute.

Un écran situé en face du lit s'éclaira. Une voix dit :

— Message du Conseiller Epha au Conseiller Karett : « Bienvenue. Félicitations pour cette mission accomplie. Le Conseil d'Osirium vous nomme Conseiller à vie.

CHAPITRE IV

Quand les félicitations de chacun furent terminées, Catherine s'était redressée et se sentait maintenant assez forte pour parler. Elle dit :

— Cela me fait tout drôle de retrouver mon nom d'Osirium. Karett n'est pas loin de Catherine. Quand je suis arrivée sur Terre mes parents adoptifs eurent un curieux pressentiment en choisissant mon prénom. Pourtant ils ne savaient rien de moi.

Piquée de curiosité, l'assistante demanda :

— Comment les choses se sont-elles passées ?

— Eh bien, l'équipe de transfert me déposa gentiment de nuit à la porte d'une villa de la banlieue d'une grande ville en Europe. J'avais, je crois, deux ans pour la Terre. En réalité je venais à peine de naître sur Osirium. C'est le transport qui m'a donné deux ans.

L'assistante ouvrait des yeux ronds. Karett le remarqua.

— Ceux qui n'ont jamais fait cette expérience ont du mal à comprendre que le changement de cosmos provoque un changement de temps.

— Le temps du voyage ?

— Non, il est négligeable. Quelques jours seulement avec des engins comme celui sur lequel nous nous trouvons actuellement. C'est la structure de la nature qui fait vieillir rapidement les Terriens. Beaucoup plus rapidement que nous. Leur planète tourne plus vite autour de leur soleil qu'Osirium autour du sien.

« Alors quand un Osirien vient sur Terre, il vieillit. Pour cette raison il ne peut pas y aller souvent. »

— Permettez que je vérifie votre rythme cardiaque...

Le médecin jeta un coup d'œil sur le cadran cardioscopique.

— Il est encore un petit peu rapide !

— C'est normal. Revenant de la Terre, je ne reprendrai vraiment le rythme osirien que dans quelque temps.

— Je vois que vous savez beaucoup de choses...

Karett était déjà levée quand la doctoresse termina sa phrase.

— Pouvez-vous me prêter une tenue car je n'ai ici que mes habits de Terrienne ? Nous sommes de la même taille.

— Volontiers. L'assistante va aller les chercher dans ma cabine.

Eva fit un signe à la jeune femme qui revint au bout de quelques instants porteuse d'un pantalon et d'un blouson réunis dans le même vêtement.

La matière bleue en était légèrement brillante.

— Vous ne vous souvenez pas du shakrem ? demanda le médecin en tendant le vêtement à Karett.

— Non. J'étais trop jeune. Rappelez-vous. Pour moi cela fait trente ans !

— Excusez-moi.

Madame le Conseiller à vie Karett ne manquait pas d'allure, revêtue du shakrem osirien. Serré aux jambes, à la taille, et aux épaules le tissu contenait en lui-même l'ampleur nécessaire aux mouvements. Le bleu s'associait magnifiquement à la blondeur de sa chevelure et à sa peau légèrement brune.

L'assistante se baissa pour lui fixer une paire de chaussures spéciales adaptées aux déplacements, à l'intérieur de l'engin.

Tandis que Karett vérifiait sa présentation dans une glace, elle songeait aux dispositions à prendre.

— Eva, nous allons rejoindre la salle de commandement du vaisseau. Les membres de l'équipage de l'avion sont-ils réveillés ?

— Je vais aller m'en assurer. Je suggère que nous nous retrouvions au P.C.

La salle de commandement située au pont supérieur permettait à ses occupants de disposer d'une vue panoramique totale autour de l'appareil. Non seulement autour, mais en dessous par des caméras de télévision balayant avec le « pôle sud » du vaisseau, là où se trouvait le hangar de captage.

L'équipage servant le poste de commandement se composait de trois personnes. On pouvait lire le nom de l'astronef sur une plaque métallique au-dessus de la porte d'entrée.

Eva le médecin assurait en même temps la direction du navire. Mais ce rôle était symbolique. Outre le personnel qualifié du P.C., Eon restait constamment sous les ordres télécommandés de la centrale d'Osirium. Le degré de technicité des Osiriens leur permettait de construire non plus des engins à complexité croissante comme les Terriens, mais au contraire, grâce aux sources d'énergie dont ils disposaient, les problèmes physiques étaient résolus d'une manière très simple. La propulsion par ondes ne nécessite aucune pièce mécanique. Donc pas d'usure, pas de pannes. Les dangers de la circulation intergalactique ou interplanétaire étaient sans cesse repérés, tâtés, évalués par les ordinateurs du bord en liaison avec ceux de la centrale qui réagissaient au fur et à mesure en rectifiant le cap.

A l'arrivée de Karett, chaque servant vint se présenter à elle. Au courant de sa récente nomination, ils lui manifestèrent un grand respect qu'elle jugea, d'ailleurs, par trop protocolaire.

— Un Conseiller est un Osirien comme les autres. Chacun a sa tâche. La vôtre est aussi indispensable que la mienne. Notre organisation actuelle nécessite encore la fonction de commandement, mais un jour quand l'avancement de tous sera total elle ne sera même plus nécessaire. Nous serons comme des abeilles dans la ruche.

Cette comparaison eut le don de faire rire une brunette, l'une des trois responsables de la marche d'Eon.

Mais Eva venait d'arriver avec l'équipage du Boeing. Karett s'adressa à l'un des hommes :

— Allez chercher dans l'avion les dernières bouteilles du Champagne que les passagers nous ont laissées.

— Qu'est-ce que c'est le Champagne ? demanda la brunette.

— Une merveilleuse boisson des Terriens faite avec des fruits qui ressemblent à des petites boules blanches ou rouges. Ils les écrasent et enferment le jus dans des récipients de verre, cette matière que nos ancêtres utilisaient il y a bien longtemps.

Autour de Karett se trouvaient rassemblés maintenant tous les Osiriens et Osiriennes du bord. Ceux d'Eon et ceux du Boeing. Toutes les femmes portaient un grain de beauté entre les deux arcades sourcilières. Hommes et femmes avaient les cheveux foncés et les yeux noirs. Mais les mèches de la chevelure n'étaient pas d'une teinte uniforme et à regarder de près les couleurs des yeux présentaient aussi des différences allant du noir anthracite au noisette en passant par certains gris pour les plus âgés.

Les hôtes apportèrent des coupes de métal et chacune attendit avec curiosité l'ouverture de ces curieux vases brillants recouverts de papier qui arrivaient de la planète Terre.

C'est alors que se produisit un phénomène inattendu de tous, Osiriens ou ex-Terriens.

Les bouchons démarrèrent avec une vitesse folle, heurtant la coupole supérieure et rebondissant un peu partout tandis que le Champagne sortait des bouteilles comme d'une fusée et se divisait dans l'atmosphère de la salle en fines bulles qui commencèrent une promenade interminable sous un rire général. Chacun cherchait à les attraper, les faisant éclater, et se léchait les mains en faisant la grimace.

Quand un liquide contenant du gaz carbonique à cinq ou six kilos de pression est libéré dans un espace dix fois moins comprimé que l'air terrestre, il ne peut pas en être autrement.

Pour changer de planète, il faut changer de boisson.

Quelqu'un lança :

— Il ne nous reste plus qu'à boire de l'hématol comme les Terriens de l'avion.

Nouveau rire.

Finalement quelqu'un apporta de l'avion une bouteille de whisky avec une étiquette jaune, du Cutty Sark. Les coupes se levèrent à la mode terrienne et l'on but.

— Un peu doux, mais pas mauvais, dit la brunette.

Eva suggéra :

— Nous devrions développer sur Osirium ces boissons peu alcoolisées que les Terriens appellent gin, whisky ou vodka. Pour les enfants ou les vieillards...

Karett tenait sa coupe bien haute. Sa voix prit alors un son de gravité pour dire :

— Souhaitons de réussir l'opération Terre Future.

— A l'opération Terre Future ! reprirent-ils tous ensemble tandis que les bulles de Champagne continuaient leur voyage.

*

* *

Karett et Eva inspectaient depuis une heure les cabines individuelles des Terriens. Chaque fois elles examinaient longuement les indications des appareils auxquels ils étaient connectés : pression artérielle, rythme du cœur, rythme de la respiration, composition de « l'air » inspiré et de « l'air » expiré, ondes électriques émises par le cerveau. La responsable des hôtesse de l'avion accompagnait les deux patronnes. Dans certaines cabines le Conseiller à vie et le médecin maître à bord eurent motif à lui faire des reproches.

— Comment se fait-il qu'un nombre important de passagers n'ait pas bu d'hématol ? Les instructions étaient pourtant précises. Même pour ceux qui demandaient whisky ou Champagne, il fallait trouver un prétexte pour faire boire l'hématol.

La chef hôtesse verdit. Sur Osirium on ne rougit pas et on accepte les réprimandes sans invoquer les circonstances atténuantes car après tout, journalistes et militaires ne se seraient pas laissés faire facilement pour boire du « jus de tomate ».

Mais sur Osirium les chefs ont le devoir d'expliquer le pourquoi des instructions. C'est ce que fit Karett :

— Les Terriens sur leur planète ne respirent pas le même mélange de gaz que nous. Ils disposent de beaucoup plus d'oxygène, environ dix fois plus. Comme leur atmosphère est sous une pression supérieure à la nôtre, elle contient pour les deux tiers un gaz neutre qu'ils appellent azote, ce qui veut dire sans vie. Leur sang fixe donc beaucoup plus de cet oxygène que

nous. Aussi contient-il plus de globules rouges. Sur Eon comme sur Osirium, ils auront dix fois moins d'oxygène à respirer. Il fallait donc les préparer à cette nouvelle vie avant leur réveil. L'hématol mis au point spécialement pour la mission Terre Future répondait à ce but. Ceux qui n'en ont pas absorbé vont être handicapés.

Karett se tourna vers Eva et acheva :

— Nous serons obligés de constituer deux groupes. Les premiers réveillés et les autres. Allons voir dès maintenant ce qu'il en est.

Puis vers l'hôtesse en chef :

— Vous rappelez-vous qui a bu de l'hématol ?

— Certainement. Dans le groupe des quatre personnes que vous avez amené vous-même, il y a le jeune homme et la jeune femme blonde.

— Henri et Ursula ?

— Exact.

— Voyons tout de suite leurs cabines.

La visite des deux cellules leur montra que la respiration des deux jeunes gens avait déjà atteint le degré osirien, c'est-à-dire très lent. L'un après l'autre, ils reçurent immédiatement une piqûre des mains d'Eva qui précisa :

— Cela accélérera leur réveil et je préfère qu'ils prennent de l'exercice. De toute façon, il faut qu'ils s'habituent tout de suite aux conditions de vie sur Eon.

Karett ordonna aux infirmières :

— Vous les habillerez et vous les conduirez au poste de commandement où je me trouverai.

Quand ils furent sur pied, ni Ursula ni Henri ne semblaient physiquement affectés par le grand bouleversement qui venait d'entrer dans leur vie.

Depuis le début de l'humanité, pour la première fois, des Terriens allaient vivre une aventure hors du commun. Chacun dans leur cabine, tandis qu'on les revêtait du shakrem, ils tentaient de communiquer avec les osiriennes qui prenaient soin d'eux. Mais elles ne pratiquaient aucune langue terrienne et l'hôtesse en chef était repartie avec Karett et Eva ; il n'y avait plus d'interprète.

Dans sa cellule, avec son calme nordique, Ursula se contentait de sourire et de faire quelques signes, mais d'un rythme déjà plus lent que

celui qu'elle aurait eu sur la Terre. L'infirmière répondait par des inclinaisons de la tête et des murmures :

— No-o-un... Eh... eh !

Au bout de cinq minutes de cette conversation faite de gestes et d'onomatopées, elles éclatèrent de rire en se serrant les bras en signe de fraternisation. Mais de son côté, Henri manifestait davantage d'entêtement. A tout hasard, il essayait d'utiliser sa langue maternelle.

Il désignait le sol de la cabine.

— Ici. Allez où ?

Son infirmière le regardait d'un air un peu triste et ne prononçait même pas un son.

Avec sa bouche il imitait le bruit de réacteurs.

— Woouf ! Woouf !

Il lançait ses mains vers le hublot nimbé d'une lumière bleue très douce.

— Aller où ? Aller où ?

Finalement découragé, il sortit de sa cabine dans le couloir où l'attendaient des hommes de l'équipage. Ursula était déjà là. Il la regarda. La tenue osirienne donnait davantage de valeur à son visage et à ses cheveux blonds.

Intimidé, sans trop savoir que dire, il articula :

— Pas croyable... Qu'est-ce qui nous est arrivé ?

En désignant les Osiriens, il insista :

— Ils ne nous comprennent pas. Que veulent-ils ? Où sont les autres ?

Mais tout de suite Ursula vint se jeter dans ses bras et s'exclama :

— Henri !... Comme je suis heureuse !

Ils s'enlacèrent sous l'œil indifférent des fils et des filles d'Osirium qui ne semblaient pas plus comprendre les effusions que le français ou le suédois.

L'un des hommes leur fit signe d'avancer.

Grâce à la rampe transrouleuse et aux chaussures magnétiques qui les rattachaient au sol, ils trouvèrent une certaine griserie à se déplacer rapidement et sans effort le long des coursives du grand navire de l'espace.

Ils ne se rendaient même plus compte que leur respiration, leurs gestes, le flux de leur pensée même se faisaient plus lentement. Relativement par rapport au monde nouveau dans lequel ils se trouvaient plongés, tout pouvait leur paraître normal. Seule, leur mémoire de Terrien les faisait s'interroger mentalement tandis qu'ils « volaient » à travers Eon.

« Voler », ils pouvaient le dire, car les couloirs étaient de section presque circulaire. Ils ne comportaient ni sol ni plafond.

Lorsque deux couloirs formaient un carrefour, l'axe des rampes transrouleuses se modifiait et s'incurvait pour permettre aux utilisateurs de l'autre couloir de passer en dessous et de continuer leur chemin sans heurt.

Dans la grande salle-coupole de commandement, Karett les accueillit avec un grand sourire. Elle remarqua que leur visage était plus brun que sur la Terre. Il se rapprochait de la teinte de ceux des Osiriens.

Sans rien dire ils se serrèrent les mains sous le regard un peu étonné de l'équipage ignorant tout de ces coutumes terriennes.

— Beaucoup de questions vous brûlent la langue mais nous allons parler plus tard. Soyez gentils, pour l'instant ne me posez pas de question. Venez, je vais faire les présentations. Voici notre sœur Eva notre chef et médecin de bord. Puis, notre sœur Vechera responsable des télécommunications. C'était la petite brunette. Votre frère Chotorn, chef ingénieur.

Un grand garçon qui se leva de son poste pour saluer les Terriens.

Les jeunes gens furent étonnés de ce langage de couvent, mais n'en dirent rien.

— Il a bu beaucoup de jus de tomate ! plaisanta Henri.

Karett traduisit pour l'homme qui quitta son air sérieux de technicien et secoua la tête en plissant les yeux. Puis elle guida Henri et Ursula vers deux fauteuils situés parmi d'autres à la partie supérieure de la coupole.

— Avouez que je suis une agence de voyages qui tient ses promesses. Je vous avais annoncé un voyage au pays de la reine de Saba. Vous y êtes. Cette reine s'appelle Immensité. Son royaume vous entoure. Nous sommes déjà très très loin de la Terre. A l'œil nu vous ne pourrez plus la voir. Mais regardez cette partie de la coupole.

Karett désignait une zone vitrée mais plus épaisse que le reste de la coupole, disposée un peu au-dessus du regard horizontal des voyageurs installés dans leurs fauteuils. Elle fit un réglage sur un dispositif placé au pied des sièges presque au niveau du sol et progressivement l'image de la planète bleue se forma. Ursula eut un cri de surprise et de plaisir et Henri se redressa sur son fauteuil en disant :

— J'avais déjà regardé la Terre à la télévision vue depuis la Lune et depuis Mars, mais jamais avec une telle netteté.

L'image de la Terre avait la hauteur d'un homme et on pouvait parfaitement distinguer non seulement les mers et les continents mais aussi leurs couleurs nuancées, comme le vert foncé presque noir du nord de l'Amérique. Toutes ces taches frangées par les énormes tourbillons de nuages qui prenaient les continents en écharpe.

Mais une singulière surprise attendait nos deux Terriens.

Karett jeta un coup d'œil de leur côté et tourna un autre bouton. Alors l'image de la Terre se mit à tourner à toute vitesse. Glacés de stupeur ils étaient cette fois cloués sur leur fauteuil, sans voix. Karett les laissa ainsi quelque temps et commença :

— Nous sommes déjà très éloignés du système solaire et, d'un certain point de vue, encore plus loin. Il y a un instant vous avez vu votre planète grâce à un compresseur de temps. Je m'explique. Pendant que je compte ici : un, deux, sur la Terre il s'est passé environ mille à cinq mille. En trente secondes sur cette coupole vous voyez à peu près cinquante heures de la Terre. Or pour parcourir son diamètre apparent, c'est-à-dire une demi-rotation, il lui faut douze heures. En trente secondes, la Terre a tourné plus de quatre fois devant vous et deux jours se sont écoulés...

Henri se frotta le menton et demanda :

— C'est ce qu'Einstein et Langevin avaient prévu ?

— Oui, mais ils ne pouvaient pas prévoir que dans la partie du cosmos où nous nous trouvons actuellement la dilatation du temps atteint des proportions énormes très rapidement.

Henri essayait de rafraîchir ses souvenirs d'étudiant.

— Pourtant... la vitesse de la lumière ne donne qu'une contraction infime du temps d'un bout à l'autre du système solaire ? s'enquit-il.

— Ne cherchez pas à tout saisir tout de suite, monsieur Montand... Je vais maintenant vous montrer bien autre chose. Il n'est pas utile de tout connaître. Sur Osirium nous disons que chaque science vient à son heure quand l'humanité, quelle qu'elle soit, en a besoin.

— Où sont nos amis ? demanda Ursula qui semblait sortir d'un rêve après ce qu'elle avait vu.

Maintenant elle prenait contact avec une nouvelle réalité.

— Ils reposent encore. Tous sont sains et saufs. Vous avez été les premiers à vous réveiller car votre corps a pris le rythme d'Osirium très rapidement.

Ils ne semblaient pas vraiment comprendre et hochaient la tête en manière de confiance. Henri hésitait :

— Comment l'accident... Enfin, comment tout cela est-il arrivé ?

— Ce n'était pas un accident. Votre Boeing n'était pas un avion comme les autres. Il pouvait recevoir des instructions et réagir automatiquement à ce central de téléguidage. (Elle désignait le grand garçon assis à son poste et dont la carrure masquait un ensemble d'appareils.) Les pilotes du Boeing n'auraient pas pu s'opposer au captage s'ils l'avaient voulu. Leur radio a été neutralisée dès que nous sommes arrivés dans la vallée du haut Nil.

— Personne ne sait où nous sommes ?

— Non. Personne.

— Mais les passagers ont des épouses, des enfants à prévenir.

Karett répondit d'un ton plus ferme :

— Il est un peu tôt pour en parler. De toute façon depuis votre enlèvement, seize heures se sont écoulées. Cela pourrait bien faire près de dix ans pour les Terriens...

— Vous voulez dire que nous sommes déjà oubliés ?

— Possible.

Elle leva la main d'un signe fataliste.

— Pourquoi nous avez-vous enlevés ? C'est une honte !

Henri devenait plus nerveux.

La Conseillère à vie n'aimait guère les questions posées sur ce ton. Elle le regarda et dit simplement :

— Nous venons d'une planète qui est une grande amie de la Terre. Vous n'en avez jamais entendu parler parce que votre science ne pouvait soupçonner son existence et la mémoire de vos peuples est trop courte. Autrement ils se souviendraient de ce que nous avons fait pour eux autrefois.

Henri serrait les poings.

— Pourquoi sommes-nous ici ? demanda-t-il.

Karett le regarda bien en face et lui répondit :

— J'ai une mission à accomplir auprès de vous. Il ne vous sera fait aucun mal. Ce que vous appelez le mal sur Terre n'existe pas pour nous. Nous n'en avons pas besoin.

« Nous voulons seulement vous faire partager nos connaissances. »

— A quoi bon ?

— Si je le savais, je serais une déesse. Je ne suis qu’une Osirienne. Mais ce que je peux vous dire c’est que dans le cosmos partout où il y a des humains sur quelque planète que ce soit, la curiosité et l’altruisme existent. A des degrés divers il est vrai. Chez nous, ces deux désirs comptent beaucoup. Mais rassurez-vous, quand tout le groupe sera réveillé, nous reparlerons de tout cela.

Ursula, dans son intuition féminine, plus réaliste qu’Henri, essaya d’en savoir un peu plus tout de suite.

— L’équipage et vous-même paraissez identiques aux Terriens ?

— Oui. Nous avons pratiquement le même corps physique que vous, mais notre psychisme présente beaucoup de différences. Vous le verrez à l’usage. Par exemple, vous avez remarqué dans l’avion que notre personnel pouvait travailler en silence sans s’adresser la parole ?

— Exact, et j’ai trouvé que vos hôtesse étaient très adroites et très souples. Qu’elles faisaient le minimum de mouvements pour être efficaces.

— Pour les travaux courants en équipe nous pouvons nous dispenser de langage. Pendant toute la durée du travail nos psychismes sont accordés entre eux. Chacun sait ce que pense le voisin : questions et réponses s’échangent dans le silence. Mais quand le travail est totalement nouveau, nous devons parler comme vous. Je me propose de vous donner une idée de notre avance scientifique par rapport à la Terre. Je vais prendre maintenant un exemple qui vous concerne directement, vous Ursula. Venez tous deux par ici.

Elle les conduisit au niveau inférieur de la coupole et les installa dans un petit réduit, face à un écran identique à nos télévisions, mais moins haut et plus large.

— Regardez bien, je vais vous faire voyager. Oh ! encore une recommandation ! Pour bien comprendre cette projection imaginez que vous êtes vous-même la caméra. Vous. Je dis bien : vous, Ursula. Mieux ! Que vous pénétrez vous-même dans cet univers qui est le vôtre. Elle fit signe à une assistante.

— Connectez la caméra !

La jeune Osirienne dirigea l’appareil dans la direction d’Ursula. A son extrémité on apercevait un petit tube de la grosseur d’un doigt. Un déclic et l’écran s’éclaira.

Une pénombre rougeoyante et tiède. Des volutes, rubans fous fouettés par un fluide impalpable et silencieux, filant à la rencontre les uns des

autres, se heurtant ou bien entrant dans la savante combinaison d'un mariage étrange. Interpénétrés, unis, fondus.

On eût dit un cosmos gigantesque en gestation. Un monde secret, chaud et protecteur.

De petits corps sphériques, translucides, rayonnant comme des étoiles, roulant de-ci, de-là, cherchant comme les voyageurs d'une quête insolite.

Et puis, et puis, des monstres, édifices énormes de gélatine flageolante, envahissante, engloutissante de mille bras informes.

Le tout palpitant, vivant.

Karett dit :

— Ursula, ressentez ce monde comme le ventre d'une mère. Un océan immense, une caverne humide et douce. Imaginez votre sang. Le sang s'écoule dans les veines et les artères. Dans les vôtres, comme dans celles de tous les êtres. Mais en cette minute, Ursula vous coulez vous-même dans vos propres veines et vos propres artères. Vous vous présentez à la fois dans une situation insensée, mais aussi rassurante. Demi-sommeil ou éveil inhabituel ? Aucun de vos sens ne semble répondre.

Ursula était hypnotisée terriblement. Oui. maintenant elle en était sûre. Une odeur très caractéristique, incomparable. A l'hôpital ? Chez le boucher ? Seringue ? Scalpel ? Couteaux et tranchoirs ? Elle se mit à parler :

— Nous vivons loin de notre corps, mais quand nous sommes malades ou blessés... le sang surgit à sa surface et nous ne sommes plus nous-mêmes. Des gens qui s'évanouissent à la vue de leur propre sang... Je marche, j'appuie mes mains sur des parois chaudes et douces. Il n'y a pas de taches de sang. Le sang est partout.

Mais Ursula se rassurait soudain :

— En ce lieu il ne peut y avoir ni chirurgien ni boucher. Le sang est maître ici. Il protège tout. Il gouverne son propre monde. Tout le monde obéit strictement à ses ordres.

Elle s'habituaît à cette odeur qui lui faisait du bien.

— Le corps caché !

Sa propre voix lui répondait comme un écho des couloirs le long desquels elle progressait en même temps que la caméra :

— Le corps caché !

La projection continuait. Henri regardait Ursula complètement possédée par cette machine à lancer des images. L'image. Oui, mais aussi le son et les

odeurs.

Puis vinrent à sa rencontre des sphères, vacillantes comme des ballons rouges géants, accompagnés de tores tournant lentement sur eux-mêmes. Des cuvettes énormes à double face grossissaient en se rapprochant d'elle puis la traversaient comme des objets familiers sans qu'elle en fût aucunement incommodée. Ils continuaient leur route inconsciente dans les labyrinthes enchevêtrés de toutes tailles qu'Ursula pouvait observer devant elle et derrière elle.

Oui, devant elle et derrière elle. Elle se rendait compte que cette double vue n'était pas de son pouvoir habituel et pourtant elle ne s'en étonnait même pas. La machine l'ensorcelait.

Soudain, elle se souvint qu'un jour en Suède, encore petite fille, elle s'était approchée de la table de cuisine sur laquelle sa tante venait de laisser choir une sole qu'elle s'apprêtait à griller.

L'enfant regarda les deux yeux de la bête, puis la souleva, examina son ventre et dit simplement :

— Dis ? Le poisson. Y peut jamais regarder son ventre, et moi je peux.

Karett parlait du sang unique :

— Le vrai sang est ici. Quand nous naissons nous venons puiser ce qui nous intéresse pour la vie qui va commencer. Nous choisissons. Comme au marché, sur les étals. L'apparence, ou la couleur, ou le poids, ou le plaisir escompté d'un légume ou d'un fruit, nous le fait saisir et à la fin du marché, il y a dans notre cabas une nourriture nouvelle pour toute une journée.

Ce raisonnement dément parut si simple à Ursula qu'elle en fut merveilleusement heureuse.

Elle se laissait porter en suivant le courant. Insensiblement, elle passait des artères aux artérioles. Plus elle progressait, plus les ramifications se multipliaient, plus sa vitesse s'accélérait. Les parois se rapprochaient.

Il y avait là grande foule. Des milliers, des millions de ces ballons rouges géants, de ces tores ou de ces doubles cuvettes. Il semblait qu'ils attendaient qu'on les appelât de l'extérieur. A chaque instant, l'un d'eux pénétrait la *paroi* et disparaissait. Curieusement, le liquide dans lequel tout le monde baignait, lui, ne s'écoulait pas au-delà de la limite. Dans ce passage, les monstres gélatineux se montraient les plus habiles. Ils avaient vite fait de glisser un tentacule, puis un autre, le corps enfin, au-delà des mailles, et en moins de temps qu'il faut pour l'imaginer les voilà retirés du regard d'Ursula.

OceanofPDF.com

CHAPITRE V

La projection venait de se terminer.

Ursula restait adossée à son fauteuil. Karett se rapprocha d'elle. Lui prenant la main elle la tapota et murmura :

— Allons ! Allons ! Réveillons-nous. Avouez que cette machine est vraiment extraordinaire. Un jour elle sera peut-être inventée sur votre planète.

Elle sentit la gêne d'Henri et d'Ursula.

— Oui, je sais. Le spectacle du sang, pour les Terriens, est toujours très impressionnant. Ce sang qui circule à l'intérieur de leur corps, ils ne le voient que dans des circonstances exceptionnelles comme les prises de sang ou même dramatiques comme les accidents. Vous avez de vous-même prononcé les mots de chirurgien et de boucher. On ne peut s'en empêcher qu'on le veuille ou non.

Henri, inquiet, s'exclama :

— Mais elle a déliré !

— En un sens oui. Mais le délire, ce n'est pas n'importe quoi. C'est l'inconscient qui parle. Ça veut dire quelque chose derrière une apparence irrationnelle.

Cette machine a plusieurs fonctions. Elle projette des images et des sons comme votre cinéma. Mais aussi, des odeurs. C'est déjà plus fort. N'est-ce pas ?

Henri hochait la tête.

— Oui, j'ai senti l'odeur du sang comme Ursula.

— Cette machine remplit également un rôle qui échappe aux sens. Elle lance des images invisibles sur votre cerveau et provoque alors une montée de votre inconscient ; exactement comme dans une séance de psychanalyse.

Ursula les regardait discuter. Ses yeux restaient ouverts mais fixes. Elle semblait dormir. Henri s'en inquiéta :

— Ursula ! Oh ! Oh !

Il la prit par les épaules et la secoua un peu.

— Comment vous sentez-vous ?

Ses yeux verts bougèrent légèrement et s'éclairèrent de la lumière de la conscience. Elle sourit.

— Ça y est ! Je récupère. J'ai vraiment l'impression d'avoir absorbé des barbituriques.

Karett, penchée au-dessus d'elle, posa la main sur son front.

— C'est fini ! La caméra est coupée. Henri regardait de près l'appareil.

— Comment fonctionne-t-elle ?

— Elle photographie votre corps exactement à l'endroit où l'opérateur le désire. Elle peut se centrer sur n'importe quel organe. Elle prend les ensembles aussi bien que les détails.

— Elle reproduit directement en vidéo ?

— Oui. Comme les caméras électroniques ordinaires que vous utilisez sur Terre.

Mais ce qui intéressait Ursula n'était pas l'électronique.

— Pourquoi ai-je été hypnotisée ?

— Parce qu'elle vous a fait pénétrer en vous-même comme le psychanalyste vous l'aurait commandé.

— J'ai parlé, je crois ?

— Oui. Vous avez parlé du corps caché.

— C'est cela. Je me souviens maintenant. Je me sentais petite dans des couloirs immenses. J'étais à l'aise mais je trouvais cela quand même

incroyable. Je me disais : « Si je dois le raconter, ils ne me croiront jamais. Mais je voulais absolument aller jusqu'au bout de ce voyage extraordinaire. Et puis, il y a eu l'odeur. Comment est-ce possible ? »

— Les odeurs, les sons ou la lumière se propagent par ondes. Cet émetteur est capable de les reproduire comme les images.

— Je me sentais si protégée... Pourtant habituellement rien que l'idée du sang, même si je ne le vois pas, me paraît terrible. Je me sentais chez moi... dans mon univers habituel. Je me croyais exactement dans ma vie de tous les jours. J'étais heureuse parce que je n'avais aucun effort à faire. Je n'avais pas à me protéger de quoi que ce soit. J'ai repensé à mon enfance, à la Suède... Il y a très longtemps... Jamais cela ne m'était arrivé de remonter si loin... Sauf aujourd'hui dans l'avion... J'en ai parlé ? N'est-ce pas, Henri ?

Il acquiesça.

Karett parut un instant hésiter puis dit :

— Pour préparer la manœuvre de... captage, nos frères à ce poste de commandement ici ont mis en route un appareil comme celui-ci, mais plus puissant.

— J'ai compris ! s'écria Henri. Il commençait à fonctionner quand vous avez eu cette hallucination, Ursula ?

— A travers le hublot... Une maison blanche avec un toit vert... Un cimetière... Une auberge.

Karett continua :

— Il me semble que ce sont des symboles prémonitoires comme dans les rêves. Vous avez vu des choses connues que votre inconscient représentait à la place de choses inconnues. Eon dans lequel vous vous trouvez est blanc et vert. Le cimetière, c'est l'angoisse de la mort que vous avez tous ressentie au moment du choc. Et l'auberge annonçait le confort que vous alliez trouver ici. Mais revenons à votre hypnose. Un moment, vous avez eu peur. J'ai vu votre main se crispier sur le bras du fauteuil. Vous étiez dans vos poumons. Vous approchiez rapidement de vos petites artérioles. N'est-ce pas ?

— Je sentais que j'étais attirée vers un changement de milieu exactement comme si j'allais plonger dans l'eau. Mais je savais que c'était le contraire. J'avais du liquide dans le gazeux. J'avais peur de mourir en passant de l'un à l'autre !

Elle s'arrêta. Son front se plissait.

— Je pense que le nouveau-né doit ressentir cela quand il est projeté dans notre monde.

Henri la regardait.

— Dans quel lieu se trouvait-elle ? Là où le sang lui aussi change d'univers pour un instant ? Il côtoie l'air pour y puiser l'oxygène...

Karett enchaîna :

— Et alors, c'est une véritable souffrance pour le sang. Un petit drame à chaque seconde dans nos bronches.

Ursula, se sentant un peu plus forte, se leva et dit :

— Je voudrais voir Settenberg. Il est peut-être réveillé ? Marianne aussi ? Pourquoi sommes-nous les seuls à avoir déjà récupéré ?

— Il faut un certain temps pour passer du rythme de la Terre à celui d'Eon. Ils ne doivent pas se réveiller trop vite, ce serait dangereux.

Comme d'habitude quand la question l'embarrassait elle répondait à côté.

Henri n'aimait décidément pas ces façons. Cela avait commencé à l'agence de voyages. Il devenait agressif :

— Rythme ! Vous n'avez que ce mot-là à la bouche ! Dites un peu ! Qu'est-ce que ça veut dire ?

Mais il en fallait davantage pour impressionner la Conseillère d'Osirium.

Elle gardait tout son calme.

— Très simple, mon cher ! Il faut que le sang prenne l'habitude de travailler avec dix fois moins d'oxygène que sur la Terre. Là-bas, vous avez quatre-vingts pour cent d'azote et vingt d'oxygène. Tout au moins au niveau de vos océans. En altitude, il y a peu d'oxygène. Les alpinistes le savent bien.

« Ici, sur Eon, nos techniciens ont reconstitué les mêmes conditions de vie que sur Osirium. Dix fois je vous dis, dix fois moins d'oxygène ! Vous, Henri, vous respirez normalement en ce moment. Sans le monitoring de nos appareils qui vous ont contrôlé pendant des heures, vous seriez asphyxié. »

Il se gratta le menton et dit :

— En somme, passer de la Terre à Eon c'est remonter de plongée. Il faut une longue période de décompression.

— Exactement. Vous arrivez. Tout dans votre corps va plus lentement désormais. Il doit faire un meilleur travail. Il doit avoir un meilleur rendement.

Il ne paraissait pas convaincu.

— Je suis étonné par ce que vous dites. Étonné, car je sais que je me comporte exactement comme sur la Terre.

— Normal. Sur Terre, vous mesurez la vitesse de vos mouvements par rapport à l'environnement. Ici l'environnement se meut cinq mille fois moins vite. Pour vous c'est pareil. Regardez Vechera ou Chotorn ; ils font leur travail aussi naturellement que des Terriens.

Les deux Osiriens devant leurs tableaux de contrôle semblaient, en effet, aussi décontractés que des conducteurs de rames de métro un quinze août à Paris.

Mais Ursula renouvelait sa question :

— Pourquoi sommes-nous les seuls à être réveillés ?

— Parce que votre groupe sanguin à tous deux marque déjà une évolution. Vous vous rapprochez de la condition osirienne. Vos savants ne savent pas encore à quoi correspondent vos divers groupes sanguins.

— Est-ce pour cette raison que tout le monde ne peut pas être donneur universel ?

— Oui, mais c'est compliqué. N'entrons pas dans les détails.

Henri, depuis quelques instants, ne disait plus rien. Tout à coup il éclata :

— Ah ! Je comprends pourquoi vous vous êtes précipitée sur ma femme et moi à l'agence de voyages... Comme une panthère sur sa proie...

Il devenait menaçant et cherchait à saisir l'Osirienne. Ursula le retenait par le bras tandis que Catherine reculait vers le centre de la coupole.

— Calmez-vous, Henri ! C'est un ordre ! Mais il continuait de s'approcher d'elle.

Alors elle mit la main dans la poche de son shakrem et sans la ressortir elle fit jouer le curseur d'un petit objet de la grosseur d'une boîte d'allumettes.

Le jeune homme se mit soudain à souffler puis à haleter. Il s'immobilisa au bout de cinq à six secondes et s'effondra comme frappé par une crise cardiaque.

Karett appela deux Osiriens :

— Transportez-le dans sa cellule. Appelez le docteur Eva. Qu'on le rebranche aussitôt !

Chotorn et Vechera n'avaient pas quitté leur poste. Ils avaient regardé la scène sans bouger, comme s'ils savaient d'avance ce qui allait arriver.

Ursula à genoux aux côtés d'Henri se mit à sangloter. Karett lui toucha l'épaule et murmura :

— Je n'avais pas le choix. Ce ne sera pas grave. Il en sera quitte pour se réveiller après les autres. Venez, Ursula, en attendant je vais vous faire visiter Eon. C'est un grand vaisseau conçu pour nos rapports avec les autres systèmes solaires comme le vôtre.

— Vous en avez déjà visité d'autres systèmes solaires ?

— Dès ma naissance j'ai été envoyée sur la Terre. Nous, les Osiriens, nous sommes obligés de connaître d'abord les univers où le temps est plus dilaté que le nôtre. Réfléchissez. En ce qui me concerne, mon court séjour m'a déjà fait vieillir de trente-trois ans. Si j'allais encore deux fois sur votre planète, je serais centenaire. Comme j'ai l'intention de faire bien autre chose dans ma vie, je visiterai désormais les régions du monde où le temps est moins dilaté que sur Osirium...

Ursula avait du mal à suivre. L'Osirienne reprit :

— C'est pourtant simple. En visitant ces mondes-là je pourrais y connaître la durée de plusieurs vies et quand je reviendrai sur Osirium je n'aurai qu'une quarantaine d'années... De quoi passer encore de bons moments avec quelques gars de ma planète !

La Suédoise se mit à rire.

— Au moins, je suis rassurée... Je commençais vraiment à me demander si vous étiez... Enfin, si vous viviez comme une femme...

Karett s'esclaffa :

— Comment croyez-vous que les enfants viennent au monde sur Osirium ? Tout simplement comme chez vous. Nous connaissons le flirt, l'amour, les passions, les ruptures aussi. Et puis, ceux qui sont appelés à parcourir l'univers, comme moi, connaissent de nombreuses vies amoureuses. Par exemple, une Osirienne de douze ans qui se rend sur des mondes temporellement sous-dilatés peut avoir été trois ou quatre fois grand-mère ailleurs, et revenir à quinze ans sur notre planète et vivre un nouveau grand amour. Ursula lui saisit le bras.

— Aïe ! Arrêtez. Vous faites souffrir ma faiblesse en mathématiques. Je commence à avoir mal à la tête !

— Alors, je vais prendre un exemple plus simple.

— Oui. Lequel ?

— Henri.

— Quoi, Henri ?

— Ne faites pas l'innocente. Depuis votre rencontre à l'agence de voyages quelque chose est né entre vous et Henri.

— Peut-être.

— C'est moi qui l'ai préparé.

— Comment ?

— J'avais besoin de vous deux au même moment pour faire quelque chose... ensemble et il fallait que cela commence juste avant votre arrivée sur Eon.

— Soit, dit Ursula, j'ai l'habitude de dire les choses directement. Je suis amoureuse d'Henri mais... Vous savez qu'il est jeune marié. Il vient d'épouser Marianne.

— Je sais. Sur terre, Marianne et Henri sont vraiment faits l'un pour l'autre.

— Alors, c'est monstrueux. Pourquoi les avez-vous séparés ?

— Parce que sur Eon, ils ne sont absolument pas faits l'un pour l'autre. C'est vous qu'il doit aimer et c'est déjà en route ! N'est-ce pas ?

— Vous êtes très forte et vraiment je ne peux pas vous en vouloir. Et... Settenberg ?

— Je m'en occuperai.

— Ah bon ! Vous...

— Mais non ! Ce n'est pas mon genre.

Tout en parlant, elles avaient quitté la coupole et arpentaient la coursive principale avec les chaussures de contact et les transrouleurs.

— Comment faites-vous pour aborder une planète comme la Terre ?

— Nous approchons avec des engins comme celui-ci.

— Alors, c'est vous qu'on appelle les Martiens ?

— Non, pas du tout. Le jour où vous verrez vos Martiens, vous comprendrez que la comparaison n'est pas très élogieuse. Mars n'est pas la planète que je choisirais pour avoir une aventure amoureuse !

— Il n'y a personne sur la planète Mars, paraît-il ?

— Non. Les Martiens sont ailleurs. Mais revenons à la navigation intersidérale. Ce qui nous intéresse c'est plutôt de voir où en sont les civilisations des planètes et aussi d'observer les minerais et les autres richesses de leurs sols qui pourraient nous servir. Plus rarement, nous débarquons des Osiriens ou des Osiriennes que nous allons rechercher ensuite.

— Comment faites-vous ?

— Comme aujourd’hui.

— Avec un avion que vous détournez ?

— Que nous enlevons.

— Alors, les avions qui disparaissent dans certaines régions de la Terre comme les Bermudes...

— Oui, quelquefois. Mais nous avons fait mieux. En Crimée, en 1854, nous avons emmené un régiment entier d’Osiriens qui ont été rapatriés sur leur patrie d’origine.

— Il n’y avait pas d’avions à cette époque.

— Exact. Ce jour-là notre vaisseau a atterri sur une colline. C’était un matin, toute la région était plongée dans le brouillard le plus complet. Nous en avons profité.

— Vous n’aimez pas être vus ?

— C’est préférable. Il n’est pas utile pour l’instant que vos frères terriens connaissent notre existence.

— Pourquoi ?

— Ils auraient si peur qu’ils mourraient.

L’Osirienne sourit et dit :

— Tout au moins, contentez-vous de cette explication.

— Pourtant certaines personnes prétendent avoir vu des « Martiens », c’est-à-dire des Osiriens.

— C’est possible s’ils étaient beaux. Sinon, je pense à d’autres peuples qui naviguent aussi. Mais la plupart sont vraiment peu recommandables.

« De toute façon, vous-même avant de venir ici, vous avez plus d’une fois rencontré des Osiriennes ou des Osiriens sur la Terre. »

— Je m’explique maintenant pourquoi quand je vous ai rencontrée j’avais l’impression de vous connaître déjà.

— A l’agence de voyages, quand je suis entrée dans le salon d’attente ?

— Oui, c’est cela.

— J’ai compris à votre regard que quelque chose se passait en vous.

— Est-ce que vous voulez gouverner l’univers ?

— Non. Nous voulons seulement aider les peuples moins avancés que nous. D’ailleurs, nous ne figurons pas seuls dans le peloton de tête de par le monde.

— Pourquoi avez-vous choisi la Terre ?

— Dans chaque système solaire on trouve une gamme de planètes dont l’une est la Terre. Notre planète Osirium est la Terre de son système solaire.

Considérez que nous sommes cousins.

— Les cousins d'Amérique ! Vous revenez nous voir après avoir fait fortune et vous voulez nous faire visiter votre Pérou.

— Oui. Vous pouvez le comprendre de cette façon.

— Alors, vous avez fait un plan Marshall pour nous aider ?

— C'est exactement cela ! Bravo Ursula !

— Quels sont les systèmes politiques sur Osirium ?

— Osirium constitue en fait une seule nation avec un gouvernement central, dont le chef s'appelle Epha. C'est déjà, vous le voyez, un énorme progrès sur la Terre. Mais je peux vous dire qu'elle y arrivera aussi plus tard. Mais avant hélas ! il faudra, je le crains, connaître encore des guerres.

— Il n'y a pas moyen de les empêcher ?

— Il faudrait que tous les Terriens aient le même degré d'évolution et atteignent la même sagesse en même temps. Sur Osirium, les Conseillers sont désignés par les différents peuples.

— Sont-ils élus ?

— Pas exactement. L'entente pour désigner un chef se fait progressivement. Un consensus collectif fait que telle personne qui agit utilement dans telle ou telle circonstance est remarquée et portée au pouvoir dans sa ville ou sa corporation, puis un jour au Conseil Central.

« Ce sont les ordinateurs qui donnent des points à chacun, chaque année. »

— Il doit y avoir des luttes, des rivalités ?

— Forcément. Comme sur la Terre. Mais chez nous les oppositions sont publiques et personne n'a honte de proclamer ses ambitions.

— En somme vos citoyens votent tous les jours.

— Oui, s'ils le veulent. Ils disposent chacun d'un compte, tenu par l'ordinateur central. Ils peuvent inscrire qui ils veulent au crédit de ce compte ou bien le retirer. La balance des comptes est tirée le jour des élections. Celui qui est élu peut ne pas être candidat, mais son devoir est d'accepter. Les peuples de notre planète ont encore beaucoup de défauts, mais ils ont réussi à vaincre l'hypocrisie. Rien ne sert de tricher dans la vie politique. Chaque citoyen nous juge chaque jour et parle de nous à l'ordinateur. Il ne peut pas y avoir de truquages. L'ordinateur est inviolable.

Elles atteignaient l'extrémité de la cursive principale, c'est-à-dire le pôle sud d'Eon quand le docteur Eva les rejoignit.

— Je viens de contrôler le monitoring de chaque cellule. La quasi-totalité de nos voyageurs seront en état de s'éveiller d'ici deux ou trois heures.

— Henri aussi ?

— Oui, mais il est dommage que son mauvais caractère lui ait fait perdre du temps.

Ursula se rassura et ajouta tout de même pour Karett :

— Avouez qu'il avait motif à se mettre en colère. Sur Terre nous aimons bien les explications quand on nous enlève ! A vous entendre vous possédez la sagesse. Pourtant vous n'avez pas hésité à faire je ne sais quoi à ce garçon parce qu'il protestait contre vos méthodes.

— Calmez-vous, Ursula. Je l'ai simplement empêché de me frapper comme il en avait l'intention.

— Que lui avez-vous fait ?

— Je ne peux pas vous répondre. Nous utilisons rarement nos armes. Mais elles sont efficaces parce qu'elles restent secrètes. Désolée, ma pauvre Ursula, mais, je vous le répète, si tout le monde est raisonnable parmi les voyageurs de l'avion, nous vivrons en bonne harmonie. La raison pour laquelle vous avez été enlevés, vous le saurez bientôt, est légitime suivant la morale du cosmos. Je vous dis bien net que si elle choque vos principes de Terriens, cela nous est indifférent.

Ursula la regardait étonnée. Karett qui, la veille encore, était Catherine la gentille forfaitiste, parlait en chef aujourd'hui. Elle commençait à saisir ce que pouvaient bien être les Osiriens : un mélange de caractères qui, sur la Terre, auraient été incompatibles. Affables, sincères, raffinés, mais soudain autoritaires, sans concession. Sur Terre nous les appellerions schizophrènes ou paranoïaques... Mais avons-nous raison ?

Elle voulut quand même pousser l'Osirienne dans ses retranchements.

— Karett, pour être aussi franche que vous, je peux vous dire que je me méfie beaucoup de ce genre de raisonnement. Dans l'histoire des humains, il n'y a pas si longtemps, un groupe d'hommes convaincus de la supériorité de leur valeur personnelle et de leurs idées se sont emparés du pouvoir en Europe. Il s'en est suivi une longue guerre avec les autres nations de la planète. Mais, pendant leur règne, ces hommes ont systématiquement privé de liberté et même exterminé tous ceux qui ne partageaient pas leur doctrine ou qui n'appartenaient pas à la race aryenne. Leurs principes étaient pourtant clairs et logiques quand on les lisait sur le papier.

Une lueur de colère passa dans les yeux de Karett.

— Je sais parfaitement à quoi vous faites allusion et je vous interdis de faire, vous entendez, je vous interdis une telle comparaison. Comment osez-vous ? Mais je vous montrerai que les Osiriens sont au-dessus de telles injures et vous aurez honte de vos propos !

Et elle la quitta brusquement dans la coursive en saisissant le transrouleur de sens contraire. Elle s'éloigna rapidement.

Ursula alla se reposer dans sa cabine et s'assoupit.

A son réveil en joignant la coursive principale elle constata que de nombreux journalistes et militaires étaient sortis de leur sommeil « sidéral » et sidérant. Ils paraissaient tous bien en forme. Certains la reconnurent et elle se mêla à leur conversation. Ils attendaient Karett.

Elle ne trouvait pas encore Settenberg. Où était-il passé ? Mais au fond d'elle-même, elle pensait surtout à Henri. Est-ce qu'il s'en tirerait ? Et puis... Et puis, comment faire comprendre à Settenberg que les choses avaient changé ou qu'elles allaient changer ?

— Incroyable ! Inadmissible ! On me dira ce qu'on voudra, mais ça n'a jamais été l'aéroport du Caire.

Elle reconnut la voix du banquier.

Il ne l'avait peut-être pas fait exprès. Mais cette déclaration involontaire et péremptoire eut le don de faire rire tout le monde. D'ailleurs l'humeur générale était à la détente. Le traitement subi par les Terriens pour la réadaptation aux conditions de vie sur Eon laissait inconsciemment à chacun un sentiment d'euphorie tout à fait comparable aux effets du Champagne.

Un journaliste, grand maigre à moustaches gauloises, tapait sur l'épaule de son voisin.

— Depuis le temps qu'on faisait des articles sur la futurisation il fallait bien qu'un jour on se retrouve sur un engin pareil. Tu as été visiter en haut le poste de pilotage ?

L'autre fit signe que oui.

— Un vrai conte de fées...

Karett circulait parmi ses voyageurs.

— Tiens, voilà la fée. Nous sommes sous sa baguette magique. Prends des photos, mon pote. Ce sera le reportage de ta vie.

— En attendant, je voudrais bien savoir la suite.

— Bah ! Tu sais, moi j'ai été prisonnier des Viêts. C'était comme ça. Ils ne nous faisaient pas de mal. Ils nous rassemblaient des heures pour ne rien dire, ne rien faire. C'était le lavage de cerveau.

Dans toutes les salles et les coursives, une diffusion sonore dispensait en permanence une musique d'orgue sédatrice à souhait avec un arrière-goût angélique. Elle s'interrompit pour laisser place à une voix féminine :

— Bonjour. Nous espérons que vous avez maintenant parfaitement récupéré les fatigues du voyage.

Cela fit bien rire.

— Mais vous avez pu constater que sur Eon nous faisons le maximum pour vous rendre le séjour agréable. Nous vous convions à vous rendre dans la salle de réunion située à l'opposé du poste de commandement, au pôle sud du vaisseau.

Tout le monde se mit en route en s'accrochant aux transrouleurs. Ursula observait Settenberg séparé d'elle par une dizaine de personnes. Elle n'avait guère envie de le rejoindre. Tandis que les autres se posaient des questions sur la suite du voyage, pour elle c'était bien autre chose qui l'intriguait. Un bien grand mystère...

— Comment ai-je pu passer trois ans de ma belle jeunesse avec un type pareil ?

*

* *

Les haut-parleurs continuaient à guider le groupe :

— Il est expressément recommandé de ne pas lâcher les transrouleurs. Les croisements de couloirs pourraient être dangereux sans le secours de ces appareils.

Le grand journaliste à moustache affectait de ne pas suivre les consignes de sécurité et marchait au milieu du couloir en disant :

— Faut pas exagérer. Ils en font tout un cinéma de leur bazar à roulettes. On sait ce que c'est à Paris, il y a les couloirs du métro...

Quand il arriva au premier carrefour, au lieu de s'élever au-dessus du niveau de l'autre couloir, comme les autres voyageurs, il le franchit carrément.

Avec un bruit mat, avant que personne n'ait eu le temps de voir quoi que ce soit, il fut projeté à une dizaine de mètres par un Osirien venant de sa droite, et qui accusa à peine le choc.

Des hommes d'équipage vinrent le ramasser. Il était sans connaissance.

Tandis que le groupe progressait vers la salle de réunion, le bruit se répandit qu'il avait été tué net.

Karett, à l'entrée, accueillait chacun en s'informant de sa santé et de son confort. Exactement comme elle l'avait fait depuis le début du voyage dans son rôle d'accompagnatrice. Cette attitude déconcertait plutôt les voyageurs. Car, après tout, ils avaient bel et bien été enlevés de force et ce voyage n'était qu'un piège longuement préparé à l'avance. Mais ils ne savaient pas encore par qui.

Certains essayaient de la questionner :

— Où sommes-nous ?

— Eh bien ! dans un lieu merveilleux que vous ne regretterez pas de connaître ! Il sera *extraordinaire* !

De cela, ils commençaient tous à être convaincus. Comme les cellules individuelles, la salle était aménagée avec des alvéoles de la forme du corps. Une fois installés, ils se trouvaient littéralement moulés dans une matière souple qui pouvait les retenir en cas de choc brusque.

Les sons remarquablement absorbés laissaient place à un calme feutré avec, en arrière-plan discret, de la musique d'orgue. L'éclairage diffus ne semblait venir de nulle part.

Les alvéoles étaient disposés suivant un plan hémisphérique. Face à eux, un énorme écran remplissait toute la largeur de la salle.

La lumière baissa rapidement et sur l'écran parut une autre salle de réunion circulaire occupée par une trentaine de femmes et d'hommes ; le Grand Conseil d'Osirium devant lequel Epha venait d'ouvrir le dossier de la planète Terre.

Quand l'image se rapprocha de lui, les spectateurs purent détailler son visage à la fois énergique et harmonieux, son teint bronze clair, sa longue chevelure noire, mais surtout ses yeux indéfinissables, tantôt noirs, tantôt gris, tantôt verts, où brillaient parfois de fugaces paillettes d'or. Lèvres et nez charnus le faisaient ressembler à un personnage de l'antiquité assyrienne.

Son shakrem violet bordé de vermeil était surmonté d'une sorte de capuche. Le vêtement national osirien était fait d'un tissu léger qui

supposait un climat tempéré ou des conditions artificielles de vie tempérée.

Quand il fut parfaitement cadré dans l'image, il commença d'une voix grave et lente :

— Je suis Epha. Autour de moi se trouve réuni le Grand Conseil de notre planète Osirium. Je vous souhaite la bienvenue parmi nous. Grâce à la maîtrise et au sens des responsabilités de notre sœur la Conseillère à vie Karett, vous avez pu arriver sans encombre à bord de ce vaisseau. Vous vous rendez compte, je pense, de la difficulté de l'opération qui vient de se terminer. Difficulté psychologique, car pour des raisons évidentes nous ne pouvions, au départ, vous révéler votre véritable destination et aussi difficulté physique car vous venez de changer de planète dans des conditions que vous n'auriez jamais pu imaginer. Je regrette seulement...

Il s'arrêta un court instant puis reprit :

— ...Que l'imprudence de l'un d'entre vous ait provoqué un accident hélas irréparable. Malgré nos appareils de réanimation, il n'a pu être ramené à la vie. Mais peut-être fallait-il le sang de cette victime pour vous faire comprendre d'une façon dramatique que désormais vous vous trouvez dans des conditions de vie totalement dominées par la technique, alors que la Terre ne connaît pas encore ce degré d'évolution. Sur Osirium, ou sur ses vaisseaux, nul ne peut désobéir aux ordres de la technique. Quand nos ordinateurs disent « il faut faire telle chose ou s'abstenir de telle autre », il n'y a pas de choix ou d'à peu près, chacun de nous doit obéir immédiatement. Nous avons confié à des robots, comme vous les appelez, une grande partie de l'organisation de notre vie quotidienne : les déplacements, les calculs, les communications et d'autres choses que vous allez découvrir dans votre séjour sur Eon. Mais les robots n'ont pas de bon sens ni de tolérance. Ils ne sont faits que de réflexes. Ils ne connaissent pas l'esprit de l'homme, ses méandres, ses imperfections, mais aussi toutes ses ressources. Je vous le répète, votre séjour à bord d'Eon est pour nous une grande joie et une réussite. Nous avons préparé ce vaisseau pour rendre votre vie la plus agréable. Mais, contrairement à ce qui se passe sur la Terre, nous allons vous demander l'effort de l'obéissance absolue. Voici pourquoi vous êtes ici...

Et Epha reprit l'exposé qu'il avait fait à ses collègues du Grand Conseil une heure auparavant.

Karett et Eva étaient installées au bas de l'écran, mais tournées vers le public dont elles examinaient les réactions.

L'apparition d'Epha avait été un choc. Jusqu'à présent, les voyageurs avaient rencontré des Osiriens, mais ils ressemblaient après tous à des Terriens. Et puis, le réveil sur Eon ressemblait encore à un matin de croisière sur un transatlantique.

Cette fois sur l'écran, pour la première fois de leur vie, et pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, du moins l'histoire connue sur Terre, voilà que des humains voient et entendent des êtres d'ailleurs. Un ailleurs situé bien au-delà du système solaire et dont ils n'avaient pas encore bien saisi l'étrangeté ! Quant aux révélations qui leur étaient faites aujourd'hui sur la formation des anciennes races humaines : les préhominiens, les moustériens, la science terrestre n'y atteignait pas encore et de loin.

Ils devaient en être abasourdis quand Epha, avec sagesse, leur parla de préoccupations plus immédiates :

— La plupart d'entre vous ont laissé sur la Terre de la famille ou des amis. Je me doute qu'ils veulent leur donner de leurs nouvelles. Il y a sur Eon des appareils qui peuvent accomplir cette mission. Notre technique, vous le verrez, a effacé les distances. Mais je dois vous révéler que le temps à travers l'univers est un grand séparateur. Essayez de réfléchir à ce problème...

Là, le chef osirien marqua un court arrêt. Il se tourna vers les autres conseillers comme pour recueillir leur approbation muette et regarda à nouveau l'écran pour dire :

— Certains supposent que le but du voyage forcé que vous accomplissez actuellement est expérimental. C'est vrai. Il va s'agir d'expériences sur vous-mêmes.

Karett et Eva lisaient la terreur sur les visages.

— Si nous étions comparables à vos chefs terriens, si nos savants étaient aussi pervers que certains des vôtres se sont montrés dans l'histoire vous auriez tout à craindre. Apprenez qu'Osirium est bien plus évoluée que votre planète. Nous ne vous souhaitons pas plus de mal que vous n'en souhaitez vous-mêmes à vos propres enfants, mais... Mais vous voulez éduquer vos enfants. Vous savez qu'ils ne peuvent pas rester des enfants. Il faut les armer pour l'avenir, les mettre face aux réalités. Comprenez que c'est cela que nous attendons de vous aujourd'hui. Quelquefois, dans les récits de science-fiction qui circulent sur la Terre on imagine volontiers toutes sortes de machines qui font remonter le temps, ou bien des armes terribles qui

foudroient l'adversaire dans un tonnerre apocalyptique. Des êtres avec deux nez et trois yeux... Foutaise ! Ce qui attend les Terriens demain est à la fois bien plus simple et bien plus inouï. Nous allons vous l'apprendre maintenant. Oui, vous êtes là pour certaines expériences, et qui pratiquera ces expériences ? Vous-mêmes ! Etant donné qu'il s'agit de vous faire évoluer d'une certaine façon au niveau de votre inconscient, pour l'instant je ne vous en dis pas plus. Le Conseiller Karett reste auprès de vous et vous guidera. En dehors de quelques personnes choisies pour leur personnalité propre comme M. Settenberg...

Le banquier sembla flatté.

— ...Qui pour nous est un Terrien typique et tout à fait sympathique ou ses amis, Henri, Ursula, Marianne...

Epha était bien renseigné.

— Il y a parmi vous beaucoup de journalistes. Nous voulons qu'ils rapportent un jour sur leur planète tout ce qu'ils auront vu ici. Beaucoup de militaires aussi et anciens militaires. Nous voulons leur montrer aussi des choses qui les intéresseront... Je vous souhaite bonne chance.

L'écran une fois éteint, Karett invita les Terriens à aller se reposer dans leurs cellules ou, s'ils le désiraient, à circuler librement dans le vaisseau.

CHAPITRE VI

Ursula suivit le groupe pour une promenade désœuvrée le long des coursives d'Eon. Les Osiriens qui la croisaient lui faisaient un petit signe qu'elle jugea amical. Ils levaient l'index de la main gauche vers le ciel comme l'aurait fait un mandarin du céleste empire au bon vieux temps.

Pour meubler ses loisirs, elle cherchait à déchiffrer les jolies arabesques dessinées à certains points des couloirs et qui étaient en réalité des inscriptions en langue osirienne. Les cabines des passagers, disons les cellules des « hôtes obligés » portaient leur nom en écran cathodique et en caractères européens. Elle retrouva la sienne presque avant d'arriver au pôle sud d'Eon. Elle ouvrit la porte circulaire qui glissa le long de la paroi. Sur Eon toutes les portes étaient rondes pour des raisons de sécurité, étant donné qu'un vaisseau sidéral est amené à prendre brusquement n'importe quelle position. Il risque à ce moment de provoquer une gravitation passagère de forte intensité avec perte d'équilibre pour ses occupants.

Le revêtement plastique bleu ciel de la cabine donnait une agréable impression de confort à ses occupants. Des cavités épousant la forme du corps, pratiquées dans les parois, permettaient de se reposer sans risque de tomber suivant les positions de Eon. Les anciens vaisseaux osiriens se mouvaient constamment en rotation sur eux-mêmes. Cela possédait l'avantage de procurer une gravitation artificielle mais l'inconvénient de donner le mal de mer. Heureusement, il y a eu des progrès depuis !

Un hublot sur l'extérieur offrait le spectacle de l'infini. Un infini entre le noir et le bleu.

Face aux alvéoles de repos, sur la paroi opposée, un grand écran lumineux d'une brillance argentée.

Selon les heures et selon les ordres venant d'Osirium, il présentait des programmes de vision directe ou d'images conservées électroniquement.

Ursula s'installa et somnola quelques instants. Elle fut réveillée par une voix masculine venant de l'écran :

— Je m'appelle Moa. Ma voix convient à vous ? Moa chargé de traduction simultanée langue osirienne pour langue chaque passager. Donnez-moi instructions, je guiderai caméra-sonde sur images désirées. Si vous préférez, Moa prendra voix féminine, réglez, Moa vous prie, bouton avec dessins de « une bouche » !

Elle vit le bouton en question, mais trop fatiguée pour se déplacer elle renonça :

— Va pour une voix d'homme ! Après tout, les ordinateurs n'ont pas de sexe !

— Non, Moa, femme.

Ursula tressaillit. La voix continuait :

— Moa peut faire petit Moa. Moa femme !

Mais déjà une vue panoramique d'une très grande ville apparaissait sur l'écran. Ursula n'eut pas le temps de réagir. La voix commentait :

— Caméra-sonde en ce moment braquée vers Terre. Vous voyez actuellement ville Paris. Compresseur de temps permet d'observer votre planète comme immobile. En réalité faux, car rotation très rapide. Caméra-sonde peut modifier vision exactement comme installée sur satellite vingt mille kilomètres de distance Terre. Moa peut aussi capter toutes images émises par Terre en télévision. Pour faire, caméra-sonde saisit modulation de émetteur au sol. A Paris, temps égal vingt heures. Voici journal télévisé de émetteur W.R.K.2.

Sur le moment Ursula ne comprit pas.

— WRK2 ? Qu'est-ce que c'est ? Ah ! J'y suis ! Le bon vieux Antenne 2 dix ans après ! Guy Lux doit avoir pris un sacré coup de vieux.

Un journaliste avec une grande barbe blanche débitait tristement un texte.

Elle fit la grimace et lança :

— Ils ont vieilli ou bien la mode n'est plus aux play-boys ?

La voix de Moa reprenait :

— Vous, oubliez pas ! Temps passe vite sur Terre ! Déjà dix ans vous êtes partis pour petit voyage Ethiopie... Ethiopie... Ethiopie... Ethiopie.

C'était façon à lui de plaisanter ! Humour d'ordinateur...

Ursula se leva d'un bond et alla droit vers le miroir situé dans la petite salle de bains attenante à la cabine. Elle passa lentement ses mains sur son visage.

— Vraiment non ! Non ! Ouf ! Je n'ai pas changé !

Et elle revint s'allonger. Le journaliste barbu n'avait pas quitté l'écran.

— Quelle barbe ! Il n'a rien de plus gai à nous montrer ?

Elle bâilla.

Aussitôt Moa reprit :

— Nous excusons vous importuner. Nous débranchons votre cellule. Nous reviendrons plus tard !

Ursula bondit sur sa couche et s'exclama :

— Ça alors ! Il y a des trous dans le mur et des micros sous le tapis !

Mais tout était déjà revenu calme. L'écran éteint.

Elle décida d'aller voir dehors s'il y avait du nouveau.

*

* *

Pas mal de journalistes parcouraient les coursives et s'amusaient comme des petits fous avec les chaussures antigravitation et les transrouleurs.

Un petit homme d'une soixantaine d'années, moustachu, poivre et sel, portant beau, salua Ursula.

— Général Mechter !

— Bonjour, dit la Suédoise.

— Quelle aventure, mademoiselle. En trente ans de service, l'armée du Rhin, l'Indochine, l'Algérie. J'en ai vu, croyez-moi, mais ce voyage en Ethiopie rejoint vraiment le roman de fiction !

— Pour ma part, je commence à être un peu abrutie. Je me laisse glisser. Tous ces Osiriens ont l'air bien gentils mais que veulent-ils exactement de nous ?

— Oui, que veulent-ils ? Pour l'instant, ils sont tout miel, mais c'est pour mieux nous démobiliser. Vous savez, moi, je sais ce que c'est. J'ai fait de la guerre psychologique. Ils veulent nous retirer nos réflexes d'autodéfense !

— De toute façon, ils ont pu le faire sans que nous le sachions quand nous étions endormis sous le contrôle de leurs appareils !

— Quel est le rôle de cette Catherine ?

— Karett ?

— Oui, elle a changé de nom. Ils l'ont nommée Conseillère à vie. Sans doute parce qu'elle a réussi une bonne prise avec nous. C'est nous qui avons cousu ses galons !

— En tout cas ces Osiriens sont très forts. Par exemple, avez-vous déjà essayé les appareils de télévision ? Celui de ma cellule est assez extraordinaire. Il s'éteint tout seul quand il constate que les spectateurs sont fatigués du programme.

— Vous plaisantez !

— Vous ne me croyez pas ? Alors, général, venez dans ma cabine.

Aussitôt proposé, aussitôt accepté, le général ne se fit pas prier deux fois. Il se rappelait peut-être quelque fredaine de jeunesse qui avait commencé de cette façon au cours d'une croisière. Mais, pour l'heure, l'ambiance d'inquiétude qui régnait parmi les Terriens embarqués sur Eon ne se prêtait guère à la bagatelle.

Ils s'installèrent dans les alvéoles face à l'écran.

— C'est une caméra-sonde qui prend directement la Terre... Elle s'appelle...

Elle fut interrompue par la voix de Moa. Elle imagina qu'il se mettait en route automatiquement quand la cellule était occupée.

Le général fronça les sourcils.

— Ma parole, « ils » savent que nous sommes là ! Si... au moins « ils » étaient capables de me donner des nouvelles de ma famille...

Ursula réfléchit puis dit :

— Après tout, ce n'est pas impossible. Où habite votre famille ?

— Paris.

— Vous sauriez retrouver la rue sur un plan de la ville ?

— Evidemment. Qui sait lire une carte d'état-major ?... Mais ici, il n'y a pas de plan de Paris.

— Non, mais il y a mieux. Vous allez voir. Moa ! M'entends-tu ?

— Moa écoute.

Cette fois le général ne bougeait plus d'un poil.

Ursula demanda :

— Peux-tu retrouver la ville de Paris que tu avais tout à l'heure ?

Moa peut.

— Peux-tu dans cette ville retrouver... ? Elle se tourna vers Mechter et lui demanda :

— Quelle est l'adresse ?

— Trente-six avenue Kléber, dans le seizième.

L'ordinateur répétait déjà :

— Ante-six avenue K-héber !

Sur l'écran, la vue panoramique de la capitale se précisait en dessins géométriques lumineux. Dans beaucoup d'endroits, des accumulations de points rouges.

Le général toussota puis murmura :

— Hum ! Hum ! Des encombrements. Quelle heure est-il à Paris ?

Sans s'en rendre compte, il entra dans le jeu de l'ordinateur qui répondit du tac au tac :

— Vingt et une heures !

Ursula vit que ses moustaches avaient frémi. Même dans les états-majors des nations les plus avancées, on n'a pas encore l'habitude de converser avec des Moa.

Mais une voix, très terrienne celle-là, annonçait :

— Quelques nouvelles de Paris. Sur le boulevard périphérique, des dispositions spéciales viennent d'être prises en faveur des voitures volantes...

L'honorable militaire eut cette fois une sorte de convulsion. Une vision vraiment inédite s'offrit.

Une voiture d'aspect à peu près classique mais dont le dessous était parfaitement lisse et les roues rétractables, volait au-dessus des autres à quelques dizaines de mètres. On distinguait à bord quatre passagers. Le

conducteur disposait d'un volant palonnier tout à fait comparable à celui des avions. D'autres la suivaient ou la doubleraient mais toujours par-dessus, jamais par-dessous. C'était le code.

Dans l'autre sens à gauche, un flot de points lumineux passait très rapidement.

Le journaliste poursuivait :

— En cas de panne, il est désormais admis que les véhicules volants pourraient se poser sur les toitures des immeubles. Mais, bien entendu, ils auront à supporter les frais de réparations de tout dommage ou privation de jouissance qu'ils provoqueraient...

— Ce ne sont pas des informations mais plutôt un film de science-fiction !

Quelle blague ! Un canular d'aspirant de Saint-Cyr !

Ursula saisit respectueusement le général par sa manche droite.

— Général ! Général ! Ecoutez... Il y a un petit détail... Laissez-nous vous expliquer...

Mais rien n'y faisait.

— Expliquer quoi ? Elle est bien bonne ! Il ne faut pas me prendre pour un imbécile !

Puis il remarqua :

— Pourtant voici la place de l'Etoile. L'avenue Kléber conduit au Trocadéro qui doit être facile à repérer... Voyons... Ah ! Nous y sommes !

— Moa arrêter ?

Ursula répondit :

— Oui, ne bouge plus. Général. Pouvez-vous reconnaître l'immeuble où habite votre famille ?

— Certainement. Il fait l'angle de deux rues... Il y a la rue Chris Burger... C'est la maison qui est à gauche en haut de l'écran... Si nous pouvions nous centrer et nous rapprocher.

— Tu entends Moa ?

Moa ne répondit rien mais déjà l'image de l'immeuble en angle aigu grossissait...

— Quel étage ?

— Troisième.

— Tu entends, Moa ?

Et au niveau du troisième étage, la caméra-sonde plongeait à travers une fenêtre garnie de plantes vertes.

— Oh ! le salon d'hiver ! s'écria Mechter.

Cette fois, le général et Ursula voyaient comme s'ils se trouvaient au milieu de ce salon. Des personnages apparurent.

— Ciel ! Ma fille ! Que lui est-il arrivé ?

Mechter était devenu comme fou. Il s'agitait sur son fauteuil en proie à une terreur panique. Ursula le tenait toujours par le bras.

— Général ! Soyez calme ! Il faut que je vous explique...

Sur l'écran, paraissait une femme d'une cinquantaine d'années aux cheveux argentés. Le visage marqué de fines rides. Elle ressemblait à son père. Un homme jeune entra dans la pièce, vint la rejoindre et l'embrassa.

— Gilbert ! Mon petit-fils ! Comment est-ce possible ? Il n'a que trois ans. Ma fille... vingt-deux ans !

Ursula dit doucement :

— Plus de vingt ans ont passé. Vous comprenez... Vingt ans au moins... Je ne peux pas vous dire pourquoi, mais Karett nous a prévenus. Il faut me croire !

A droite de la porte d'entrée du salon, une longue table de marbre couverte d'objets. Des cadres, des photos. L'une, plus grande que les autres, avait une place d'honneur et était ornée d'un crêpe noir.

— Ma photo ! Il me croit... mo... mo... mort !

Cette fois Mechter retomba sans force sur son siège. Ursula le regardait, ne sachant trop quoi faire. Le regard du malheureux était fixe. Tout à coup, elle eut le sentiment de l'irréparable.

— Général ! Général !

Elle le secouait. Puis elle se leva d'un bond pour aller chercher du secours. Derrière l'écran la voix de Moa résonnait :

— Avec Moa, homme pas tout voir. Homme faible. Homme mort... Mort ! Demander d'abord Karett... Demander d'abord Karett... Conseiller Karett dira... dira...

*

* *

Le général Mechter fut transporté dans le cabinet de consultation d'Eva. En présence de Karett l'examen fut rapide. Le diagnostic ne présentait pas

de difficultés. Arrêt du cœur. Une radiographie très précise révéla que l'aorte et l'ensemble des artères étaient dans un piteux état.

Mais Karett se sentait malgré tout responsable de cette affaire et il lui fallait de toute façon avertir Epha. Elle remonta au poste de commandement et demanda la liaison avec le Conseil Suprême d'Osirium. Epha venait de terminer la conférence avec ses collègues. Il apparut sur l'écran et demanda :

— Qu'y a-t-il, Karett ?

— Un passager, le général Mechter, vient de mourir.

— Que s'est-il passé ? Est-ce une mort naturelle ?

— Oui. Il s'agissait d'un cardiaque, mais il faut que je dise que l'accident s'est produit au cours d'une séance avec Moa.

— Voulez-vous me faire reproduire cette séance ?

Karett fit signe à Véchera qui établit la communication avec l'ordinateur.

Après qu'Epha eut assisté à toute la séance depuis l'entrée d'Ursula jusqu'à l'attaque de Mechter, il posa d'un ton un peu nerveux la question :

— Comment se fait-il que Moa ait pu avoir des contacts non contrôlés avec les passagers dès le premier jour sans qu'ils aient subi l'entraînement nécessaire ?

— Sa programmation est restée libre comme elle l'est toujours à bord d'Eon. Lors de l'arrivée des Terriens j'ai omis d'interroger Eva à ce sujet.

— C'est une faute. Un Conseiller doit tout prévoir. Mais Moa, lui, savait ! Il est construit pour savoir à qui il s'adresse. Entends-tu, Moa ?

Pas de réponse. Un ordinateur coupable est aussi muet qu'un enfant pris sur le fait.

— Moa, si tu ne veux pas répondre tu montres ton incompetence.

Epha connaissait la psychologie de Moa. Il avait touché le tendon d'Achille des ordinateurs hors classe comme Moa. Le mot incompetence correspond à une longueur d'onde terrible pour Moa. Dès que la voix d'un Osirien l'a prononcé, Moa entre immédiatement en transe. Ses circuits tremblent comme les nerfs d'un Terrien en colère. Ses mémoires se mettent en branle pour lui rappeler la somme énorme de ses connaissances auprès desquelles, l'Osirien le plus intelligent paraît comme un arriéré mental ; ses réflexes moteurs font monter en lui un orgueil diabolique. Il est sur le point de déclencher ses armes secrètes contre celui qui ose le traiter d'incompétent.

Mais aujourd'hui celui-là c'est Epha, son maître, et comme un lion terrible se calmerait après avoir rugit trois fois et viendrait se coucher aux pieds du dompteur, Moa se soumit après avoir lancé des éclairs sur l'écran de réception situé devant Karett et devant Epha.

L'écran devint rose. Moa était calmé. Epha reprit alors :

— Quand les Terriens sont arrivés sur Eon, ils étaient sans conscience. Nous les avons placés sous ton monitoring, Moa ! Tu as eu tout le loisir d'analyser leur structure biologique, nerveuse et psychique. Tu possèdes maintenant une fiche complète sur chacun d'eux. Tu savais donc que le général Mechter était cardiaque. Il ne pouvait supporter le choc en réalisant que vingt ans venaient de passer sur Terre pendant qu'il s'écoulait un jour sur Eon.

— Moa savait mais Ursula commandait Moa.

Epha fronça les sourcils et demanda :

— Ursula fait partie du groupe ?

— Une jeune Suédoise du groupe.

— Je suppose qu'elle est jolie ?

— C'est exact.

— Moa est sensible à la beauté. Veuillez prendre immédiatement des dispositions pour que les Terriens ne puissent plus entrer en contact avec Moa sans votre intervention. D'accord, Conseiller Karett ?

— D'accord, Conseiller Epha.

— Qu'allez-vous faire du corps du général et de celui du journaliste ?

— Je vais d'abord consulter les Terriens.

— Bien. Je vous laisse.

Quand Karett sortit de la cabine de commandement, plusieurs militaires l'attendaient ainsi que Henri, Marianne, Ursula et Settenberg, pour régler ce délicat problème.

— Nous voulons vous parler de l'inhumation... Enfin, la disposition du corps de nos camarades. Les usages de la navigation interplanétaire prévoient de tels cas ?

— Oui, dit Karett. Le corps est mis dans une capsule qui est larguée dans l'espace et qui dérivera lentement jusqu'au moment où un astéroïde la frappera et la détruira en faisant éclater ce corps en dix mille morceaux. Quelquefois, au contraire, la capsule est appelée par la gravitation d'une étoile et elle brûle aussitôt. Pour cette raison nous avons pris l'habitude sur

nos vaisseaux osiriens intersidéraux de désintégrer les camarades qui nous quittent.

La proposition fut acceptée et les corps de Mechter et du journaliste furent désintégrés après une courte prière qui rassembla tous les passagers. On les plaça dans ce qui ressemblait à un four. Après un éclair d'une seconde, il ne resta absolument rien de visible.

Aux demandes d'explications, Karett répondit qu'ils étaient revenus à l'état atomique donc forcément gazeux, carbone, hydrogène, oxygène, azote. Aucune fumée. Aucune odeur.

*

* *

Après la cérémonie, la curiosité reprit ses droits. Les questions fusèrent tandis que le groupe entourait Karett :

— Il paraît que les terminaux de l'ordinateur dans les cabines ont été coupés ?

— Pourquoi votre ordinateur s'appelle-t-il Moa ?

— Est-ce vrai qu'il possède l'intelligence ?

— Il peut nous observer même si nous ne le voyons pas ?

— Est-ce que... moi qui ne suis pas cardiaque, j'aurai le droit de parler avec Moa ?

Un journaliste dit :

— Après tout, nous sommes peut-être en train de rêver que nous voyageons au-delà du système solaire et puis demain matin nous allons nous réveiller en Ethiopie...

Un autre sur un ton de plaisanterie.

— Moi, je crois que nous sommes tous morts. Alors, les gars, profitons-en. On n'est pas si mal ici. Ce n'est ni l'enfer, ni le paradis, mais ça pourrait l'être.

Et il regarda du côté des femmes.

Karett aperçut Henri et se dirigea vers lui, en lui tendant sa main qu'il accepta.

— Excusez-moi ; vous m'avez fait peur...

— C'est à moi de m'excuser, mais croyez-moi, nous aurions davantage confiance en vous si vous n'aviez pas toujours l'air de nous cacher quelque chose.

— Henri ! Si à l'agence de voyages je vous avais révélé où vous vous trouvez en ce moment, vous m'auriez prise pour une folle et vous seriez reparti avec Marianne.

Il lui dit à l'oreille :

— A ce propos, est-ce que je pourrais vous parler à l'écart ?

Karett le prit par le bras et ils s'éloignèrent des autres.

— Voilà, commença Henri. En me réveillant sur ce vaisseau, je ne me souvenais plus de ce qui s'était passé sur l'avion au dernier moment...

« Cela, ce n'est pas très grave. Ce qui me trouble davantage c'est Marianne ou plutôt ce que moi je suis par rapport à Marianne. Certes, je me souviens bien que nous venions de nous marier et que nous partions pour l'Ethiopie en voyage de noces et...

Il hésita puis reprit.

— Aujourd'hui, je suis tombé amoureux d'Ursula sans savoir ni pourquoi, ni comment. Mais je reste persuadé que vous y êtes pour quelque chose...

— Pas moi, mais ceux qui ont décidé l'opération Terre Future. C'est vrai.

— Ce qui est encore plus troublant c'est qu'on ne peut pas aimer sous la contrainte. L'amour représente peut-être la seule chose qui restera libre quoi qu'il arrive sur n'importe quelle planète. Je suis sûr d'avoir décidé de moi-même d'aller vers Ursula.

— Oui, c'est normal.

— Mais je suis sûr que Marianne n'en éprouve aucune peine. Tout se passe comme si nous n'avions rien été l'un pour l'autre.

— Croyez-moi, ne cherchez pas à analyser. Ne vous torturez pas. Laissez faire le destin. Vous êtes heureux, c'est le principal. Et je peux vous garantir que Marianne sera heureuse aussi.

Sur cette promesse, Henri courut rejoindre Ursula. Il se sentait tout de même libéré d'un poids. Il la regarda, lui prit les mains.

— Ursula ! C'est extraordinaire ! Nous allons nous aimer ! s'exclama-t-il.

Il disait cela simplement. La chose la plus naturelle du monde sur n'importe quelle planète avec les mots les plus naturels dans toutes les

langues.

— Venez !

La cellule d'Henri se trouvait au pôle nord du vaisseau. Le couple y parvint rapidement.

Suivant les instructions de Karett, l'écran restait vide d'image. Ils le regardèrent une fraction de secondes avant de s'enlacer. Ursula dit en riant :

— Peut-être qu'il nous regarde ?

— Qui ? Moa ? Je suis jaloux. Il paraît qu'il est amoureux de vous au point de vous avoir obéi et d'avoir reçu les reproches d'Epha ?

— Moi ! je le vois plutôt comme mon frère. C'est à lui qu'il faut demander... ma main !

Et puis la suite se devine facilement.

Pendant ce temps sur l'écran, il y eut comme un léger murmure qui passa.

Est-ce que par hasard Moa se réjouissait ?

*

* *

Settenberg avait repris le dessus et se sentait tout à fait le pied osirien. Il était toujours aussi encombrant par le geste comme par la parole. Il ne manquait qu'un seul détail à sa physionomie habituelle : le cigare. Pour deux raisons. La première réside dans le fait que les Osiriens ne fument pas, qu'ils n'aiment pas que l'on fume chez eux, qu'ils ne comprennent pas cette nauséabonde habitude terrienne. La deuxième : que le rythme de respiration extrêmement lent de leur planète ne se prête pas du tout à la distillation de l'herbe à Nicot.

Mais une autre raison encore est apparue tout simplement quand quelqu'un a fait remarquer à Settenberg qu'il ne fumait pas. Il a froncé les sourcils. Il a porté la main à sa bouche. Il a dit :

— Tiens, je ne m'en étais pas aperçu ! Est-ce que par hasard la cure de sommeil dont nous sortons comportait aussi une cure de désintoxication ?

Et puis il ajouta plus bas :

— J'espère qu'il n'y aura pas de supplément à payer. Avec les agences, on ne sait jamais...

Mais Karett avait toujours une oreille qui traînait. Elle surgit soudain derrière le banquier.

— Vous n’êtes pas... vous n’êtes plus un touriste. Désormais tout sera gratuit. Plus de suppléments. Plus de taxes. Plus de pourboires.

Au lieu de le rassurer, cette aménité soudaine de la part de sa tête de Turc de Karett le rendit soupçonneux.

— Et pourquoi, je vous prie, cette soudaine générosité ?

— Sur Osirium et sur ses vaisseaux, il n’est jamais question d’argent. Nous laissons cela aux planètes sous-développées.

Quand on a consacré cinquante ans de sa vie au banking business, c’est dur à entendre et à avaler.

Settenberg avait à la fois froid dans le dos et chaud aux tempes. Il commença par étouffer :

— Je... je... je voudrais bien... savoir... co... comment vous vous y prenez ?

— Si rien ne coûte rien alors tout le monde chez vous vit sans rien faire.

Un cercle s’était formé autour du gros homme et de Karett. Quelqu’un lança :

— Alors, tout le monde est banquier !

— Oui, dit l’Osirienne. C’est un peu cela. Tout ce qui est utile est produit. Il y en a pour tout le monde.

— Si je veux avoir quatre télés et sept voitures...

— Vous pouvez, mais vous serez ridicule et vous perdrez vite l’estime de vos concitoyens.

— Je m’en fous et si je veux avoir tous les jours du caviar...

— Oui, et vous pouvez ajouter la louche et la liste de tout ce qui coûte plus de cent francs la portion chez *Lasserre* ou chez *Maxim’s*.

— Je vous vois venir. Vous vous dites que je serai vite malade ?...

— Exactement.

Devant la tournure que prenait la conversation, Settenberg intervint pour défendre l’image de marque des banquiers.

— Ne croyez pas, monsieur, que sur Terre les banquiers peuvent se payer n’importe quoi... Il y a, hélas, les prélèvements exceptionnels.

Mais une franche rigolade couvrit sa voix. Plus il criait, plus les autres riaient.

Marianne l’avait rejoint et essayait de le calmer. Elle le tira par sa manche à l’écart de la foule.

Ils commencèrent une promenade de détente, s'arrêtant de temps à autre pour regarder à travers les hublots des coursives.

Settenberg se montrait bien difficile à contenter.

— Le ciel toujours bleu ! Cela devient monotone !

Marianne observait attentivement le curieux homme comme les femmes savent le faire.

— Eon ressemble plus à une ville souterraine qu'à un bateau. Regardez ! Les Osiriens circulent sans jamais regarder par les hublots. Dès qu'ils veulent voir quelque chose, ils se précipitent sur des écrans.

Tout à coup le banquier marqua le pas et se mit à rire :

— Vous ne trouvez pas que c'est drôle ?

— Quoi ?

— Nous nous baladons tous les deux tranquillement sans nous occuper de ceux qui ne s'occupent plus de nous !

Marianne sembla gênée.

— Allons ! Allons ! Petite Marianne. Pour être franc Ursula commençait à me fatiguer. Avec elle les promenades se limitaient à la rue de la Paix et les lectures à celles du catalogue de chez Van Cleef.

Et il mit sa grosse patte sur la petite main de Marianne qui rit aussi de bon cœur.

— C'est drôle, tout se passe comme dans un rêve. Je ne sais pas pourquoi... je suis heureuse.

Settenberg la prit par l'épaule.

— Et puis vous êtes majeure et moi aussi. Ils arrivaient à hauteur de sa cabine. De loin, Karett les suivit un instant du regard, puis elle s'éloigna. Settenberg s'effaça pour laisser entrer Marianne. Si Ursula avait vu la scène, elle aurait bien ri. Le gros homme n'avait guère l'habitude jusqu'à présent de passer derrière quelqu'un, fût-ce une femme ! Il regarda du côté de l'écran de l'ordinateur et demanda :

— Il paraît qu'on n'a pas le droit de s'en servir sans l'autorisation de Karett ?

— Oui, à cause de la mort du général.

— Je ne vois pas pourquoi ? C'est qu'il devait mourir.

— Vous êtes fataliste ?

— Pas forcément, mais je ne cherche pas toujours à tout expliquer comme le font les marchands de sciences.

— Quels marchands ?

— Les savants, les chercheurs, les professeurs. Je ne comprends pas bien à quoi ils servent... Enfin, je suis peut-être idiot, mais...

Il porta la main sur son cœur à l'emplacement du portefeuille.

— Je suis riche... Enfin, j'étais riche, car ici l'argent n'a plus cours. C'est dommage.

Marianne enchaîna :

— Pour moi, c'est plutôt une chance parce que du côté finance je n'ai que mes appointements de secrétaire...

— Avec moi vous aurez tout ce que vous voulez... Bien sûr, quand nous serons revenus sur Terre !

Elle sourit gentiment.

— Ne prenez pas en mal ce que je vais vous dire, mais ce qui compte pour les femmes de ma génération ce n'est pas l'argent que les hommes leur donnent mais bien celui qu'elles gagnent elles-mêmes.

Settenberg haussa les épaules et lança :

— On dit ça... Enfin... comme vous voulez...

Puis il revint vers l'écran et continua :

— Je me demande quel programme on peut recevoir sur ce truc ?

— Il faut demander à Karett. Je vais l'appeler sur l'interphone !

Elle appuya sur un bouton placé dans la cloison à côté d'un petit haut-parleur.

Elle attendit quelques instants, puis une voix féminine se présenta :

— Vechera. J'écoute. Vous êtes la cellule Settenberg. Que désirez-vous ?

— Ici c'est Marianne. Nous voudrions utiliser l'écran terminal de l'ordinateur.

— Oui. Pourquoi ?

Marianne fit signe à Settenberg qui n'hésita pas sur le choix de sa question :

— Je voudrais savoir ce qu'est devenue ma banque. Je parie que votre engin va sécher... Ah ! Ah !

Impertubablement l'Osirienne répondit :

— Vechera transmettra votre demande au Conseiller Karett qui ne se trouve pas en ce moment au poste de commandement.

Puis elle coupa la communication.

OceanofPDF.com

CHAPITRE VII

Karett donna à Settenberg l'autorisation d'utiliser Moa.

Cette fois l'ordinateur n'eut pas à chercher longtemps pour faire comprendre ce qu'il avait à faire comprendre.

L'apparition d'une belle plaque de cuivre sur l'écran fit l'affaire. Une très belle plaque de cuivre comme on en voit à la porte des plus beaux immeubles des plus belles avenues des grandes cités de la Terre : rue Royale à Paris, Grosvenorgate à Londres, cinquième Avenue à New York, Via Gramsci à Milan. Partout où la puissance de l'argent s'affirme dès le porche des temples de la banque ou des assurances. Là où les colonnades de marbre, où les immenses glaces sont installées pour rassurer la clientèle.

— *Browns and Browns banking opérations.*

Ces cinq mots lus à des années-lumière de distance en lettres noires très sobres mais très épaisses sur un fond resplendissant comme l'or suffirent à donner à Settenberg le sens de la relativité du temps et de l'espace.

La caméra prit du recul. Le portail de la banque apparut.

Il tendait la tête vers l'écran comme s'il ne pouvait pas y croire.

— Ma banque !

Mais déjà avec la caméra-sonde, il pénétrait dans la salle des guichets. A leur poste, il reconnaissait un à un ses collaborateurs mais les jeunes attachés de direction qu'il venait de quitter, il y a seulement deux jours, étaient soudain grisonnants et de petites rides transformaient leur visage. Calvitie ou large barbe poivre et sel témoignaient aussi de la marche du temps.

Marianne ne bronchait pas. Elle était très émue. Elle regardait le gros banquier devenu livide.

— Ma banque ! répétait-il. Rachetée par le père Browns et son fils, je suppose. Ces salauds qui ne respectaient jamais leurs engagements, ces mêtèques... ces voyous...

— Eh là ! Eh là ! Set. Ne vous mettez pas dans un état pareil.

Décidément Moa révélait chacun à lui-même. Le pauvre général était mort de saisissement en revoyant sa famille vingt ans après.

Settenberg, lui, ne s'attardait même pas à cette expérience du temps. Elle ne le gênait pas. Seule sa haine pour les Browns père et fils le faisait blanchir.

— J'y pense. Comment a-t-on pu vendre sans ma signature ?

Marianne plissa le front :

— Pas besoin.

— Quoi ?

— Pour la Terre, vous n'existez plus !

— Comme les gens disparus dont on ne retrouve jamais le corps ? Un jugement du tribunal rendu à la requête des familles... Je ne suis plus rien.

Il baissait la tête et ses mains tremblaient. Ses anciens collaborateurs passaient sur l'écran. Il les citait en pleurnichant :

— Borgson, Daudel, Söderlund, Trägard. La caméra continuait son travelling. Ils aperçurent au mur un calendrier électronique.

— 13.10.10.

Marianne épelait lentement :

— Treize octobre deux mille dix. C'est ça que le général avait découvert... Epha l'avait dit : « Le temps est un grand séparateur. »

Le gros homme ne cessait de répéter :

— Ma banque... vendue... Vendue à ces salauds !

Il ne semblait toujours pas comprendre que ce n'était pas le plus important.

Marianne s'était rapprochée de lui dans une attitude consolatrice. Il passa son bras autour de sa taille. Une larme perlait sur sa joue. Il se tourna vers la jeune femme en forçant un sourire...

— Vous devez penser que je suis un drôle de bonhomme... Vous savez, ma banque, je l'avais montée en partant de zéro. Je suis un self-made-man. Mes parents étaient des immigrants juifs russes qui réussirent à passer en Suède. Ils étaient plus que pauvres.

Quand un homme commence à raconter sa vie à une femme...

*

* *

Seuls ou par groupes de deux ou trois dans leurs cellules, tous les membres du voyage purent se servir de Moa après avoir demandé la permission à madame le Conseiller à vie.

Ce qu'ils ne savaient pas, c'est qu'avant de décider, Karett consultait les fiches établies au départ du voyage et certains enregistrements effectués pendant le sommeil de mise en condition des Terriens à leur arrivée sur Eon.

Moa devait en savoir assez long sur chacun, quand il lançait ses cameras-sondes vers la Terre et pénétrait au cœur des villes, des rues, des maisons, des appartements, de chaque pièce, de chaque meuble, de chaque tiroir.

D'ailleurs, les Terriens eussent été bien déçus de ne pas consulter Moa. Sur Terre il y a les astrologues, les cartomanciennes, les voyants, pour prédire l'avenir.

Sur Eon, il y avait Moa pour prédire le passé. C'est ce que remarqua Henri qui se promenait avec Ursula au milieu des groupes. Chacun après sa séance avec Moa exprimait ses impressions.

— Ils ont tous couru après leur passé comme ils auraient couru après l'avenir sur Terre. Ici, nous ne savons rien de l'avenir et pourtant personne n'a l'air de vraiment s'en inquiéter. Ces Osiriens sont des sorciers. Ils nous ont drogués à notre insu.

Ursula suggéra :

— Dans la nourriture ?

— Peut-être. Mais je crois plutôt qu'ils nous ont conditionnés pendant le sommeil de réadaptation lors de notre arrivée.

— Cette fois ceux qui regardent les programmes de Moa tiennent le coup ! Il n'y a eu que ce pauvre général...

— Regardez-les. Ils sont tous devenus très vieux sans changer.

Il embrassa tendrement la Suédoise.

— Pour nous c'est pareil. Nous avons au moins cent soixante ans à nous deux !

Ils se mirent à rire.

Au hasard des rencontres, ils entendaient ce que Moa avait appris à chacun :

— Moi, mon petit-fils est devenu président de la république.

Celui-là, dut promettre de fêter cette réussite familiale à la première occasion.

D'autres s'aperçurent que leurs descendants avaient la peau noire ou café crème. Comme ils étaient blancs et racistes comme tout un chacun, cela leur fit tout de même un coup !

D'autres encore apprirent qu'ils avaient engendré des navigateurs cosmiques qui assuraient régulièrement la ligne Terre-Uranus, aller-retour.

Les militaires apprirent les résultats inattendus de guerres qu'ils avaient jugées impossibles.

L'Inde s'était mesurée avec l'Australie.

La Chine s'était divisée en deux royaumes fratricides.

L'Amérique du Sud avait envahi l'Amérique du Nord.

La Suisse avait des visées colonialistes sur la Normandie, à cause des pommes.

La principauté de Monaco avait annexé Las Vegas.

Quand tout le monde fut fixé sur son passé, une période de jeux commença. Moa s'y prêtait volontiers ! Cela faisait partie du programme autorisé.

Il s'agissait de retrouver les noms nouveaux des anciennes rues ou places.

Le Quai des Orfèvres s'appelait avenue San-Antonio.

La place Pigalle : Pig-allee.

New York : Nuevo Cabana.

Moscou : Sun-yat-Ping.

Place Victor-Hugo : place Richard-Bessière.

Un autre jeu consistait à envoyer les cameras-sondes dans les boutiques des libraires. On pouvait relever les titres suivants : *Comment faire fortune en élevant des troupeaux de mammouths au pôle Sud. La construction de l'autoroute Paris-Nouméa par le centre de la Terre. Y aura-t-il un péage ? La taxe sur les rapports sexuels : thèse de doctorat fiscal.*

Décidément, les méthodes osiriennes de lavage de cerveaux étaient imprévisibles. Quand les voyageurs ressortaient des séances d'hilarothérapie avec Moa, ils oubliaient complètement où ils se trouvaient et ce que les Osiriens voulaient faire d'eux.

Henri, cependant, restait lucide :

— Après tout, ils n'ont pas besoin de nous droguer pour nous endormir psychologiquement. Ils n'utilisent pas d'instruments de torture. Ils nous envoient devant un ordinateur qui nous dit que nous sommes morts pour la Terre et qui trouve le moyen de nous faire rigoler ! On ne nous attache pas sur des chaises pour nous crier dans le visage des slogans politiques à longueur de journées. Mais il y a autre chose. Depuis que nous sommes ici je trouve que la personnalité de chacun change. L'agressivité a disparu. Les différences de caractère tendent aussi à s'effacer.

Ursula remarqua :

— Une fois que Moa nous a bien fait comprendre à tous que nous n'avions plus d'ambitions à avoir sur Terre, il a remis nos compteurs à zéro. Tout le monde est devenu gentil avec tout le monde. Regardez, par exemple, même Settenberg est devenu un mouton, un amant modèle. Il s'entend bien avec Marianne. Comme ils sont heureux !

— Il y a aussi les grands pouvoirs de ces Osiriens. Nous nous sentons dominés par eux, donc égaux entre nous. A quoi ressemblaient nos petites rivalités sur Terre dans les affaires ou dans les sciences à côté de ce que ces gens-là sont devenus ? D'ailleurs, ils sont tellement sûrs de leur supériorité qu'ils nous traitent avec beaucoup de patience. On dirait qu'ils sont sûrs que nous allons devenir comme eux : calmes, clairvoyants, simples, efficaces. Et puis, ici il n'y a ni nuits ni jours, et nous dormons peu. Quand nous dormons nous ne rêvons pas... Même pas de la Terre.

— C'est la béatitude, soupira Ursula.

— En tout cas, moi je ressens une indifférence souveraine à tout ce qui pourrait encore nous arriver.

Assis dans la cabine, ils regardaient à travers le hublot le ciel éternellement bleu nuit. Ils se tenaient main dans la main.

— Joie tranquille comme dans un grand rêve...

*

* *

Mais tout le monde ne vivait pas dans la douce béatitude d'Ursula et d'Henri ou de Settenberg et de Marianne. Tout le monde était gentil avec tout le monde grâce à Moa, mais Karett observa cependant que certains militaires et certains journalistes paraissaient mal à l'aise.

Ils demandaient depuis un ou deux jours à l'ordinateur des programmes que Moa refusait de leur donner.

Le plan de mise en sagesse des Terriens pour l'opération Terre Future ne s'accomplissait donc pas parfaitement. Karett et Eva durent en référer à Epha au bout de quelques jours.

Quand le grand chef parut sur l'écran du poste de commandement d'Eon, les deux jeunes femmes avaient préparé leur rapport comme des étudiantes comparaisant devant leur professeur. Eva prit la parole la première :

— Premièrement : opération couples groupes sanguins homogènes. Les deux O rhésus positif Ursula et Henri sont réunis par les liens de l'amour. Nous pouvons espérer la naissance d'un enfant conçu à bord d'Eon.

« Il en est de même pour les deux catégories AB ; Settenberg et Marianne. D'autres couples se sont formés avec les autres groupes sanguins.

« Deuxièmement : déconditionnement terrestre. Les Terriens commencent à perdre leurs habitudes terrestres. Ils dorment moins et mangent moins. Les séances de Moa leur font oublier peu à peu qui ils étaient.

« Un Terrien a succombé à l'épreuve. Il s'agit du général Mechter. »

Epha l'interrompt :

— Eva avez-vous examiné récemment les sangs ?

— Oui. Moa s'en est chargé. Tandis qu'il montre aux Terriens le spectacle de la Terre qui les fascine, les caméras cachées derrière les écrans

scrutent leur sang. Les rayons émis par les parois d'Eon commencent à manifester leurs effets. Tous les globules, les corpuscules héréditaires remontant aux hommes primitifs, les préhominiens, sont en voie de destruction. Ils deviennent moins nombreux.

— Oui, ceux d'il y a trois millions d'années, mais aussi ceux des hommes de Cro-Magnon, plus récents, dont le développement était encore bien limité.

« Observez-vous des changements dans le comportement des passagers terriens ? »

Karett et Eva, assises côte à côte devant l'écran où parlait Epha, se regardèrent pour savoir qui répondrait.

Cela revint à Karett qui restait la grande responsable de l'opération Terre Future.

— Il y a, à vrai dire, moins d'agressivité dans l'ensemble. Il faut vous dire, Epha, que les Terriens ne sont pas habitués comme nous à voyager pendant des mois à travers l'espace et, dans leur état normal, ils souffrent rapidement de ce qu'ils appellent eux-mêmes la claustrophobie. Cela se traduit par de mauvais rapports entre les personnes. Au bout de quelques jours elles vont jusqu'à se reprocher la forme de leur nez ou la couleur de leurs yeux. Dans ce groupe il n'y a rien de tel. Au contraire tout le conditionnement auquel il est soumis, rayons émis par les parois, nourriture, séances avec Moa, tout contribue à leur retirer leurs motifs d'agressivité.

Epha manifesta quelque impatience devant cette description rassurante.

— Alors, pourquoi m'avez-vous appelé ?

— Depuis quelques jours, frère Epha, juste un ou deux jours...

— Allons ! Dépêchez-vous ! Quoi !

— Eh bien, voilà. Un nombre non négligeable de personnes, des militaires et des journalistes, demandent à Moa des programmes de guerre !

Le visage d'Epha marqua le coup.

— Comment est-ce venu ? Disposent-ils d'informations de la Terre à ce sujet ?

— Non. Seules les traces des anciennes guerres apparaissent parfois dans les noms des villes, ou des rues. Mais cela fait partie de l'histoire du folklore. Elles ne sont pas de nature à soulever les passions.

— Toutes les images des guerres actuelles sur la Terre ont-elles été éliminées ?

— Absolument.

— Notre personnel de bord n’a-t-il pas été indiscret ?
— Non. Il a des consignes précises et nous le surveillons. Mais, frère Epha, il y a aussi d’autres symptômes. Malheureusement.
— Allons ! Parlez vite !
— Hier, un journaliste et un militaire ont eu une altercation. Ils se sont battus. Puis deux autres, il y a quelques instants.
— A propos de quoi ?
— Précisément le plus étrange est l’oubli total des raisons de leur dispute.
— Y avait-il des témoins ?
— Oui. Ils n’ont pas donné davantage d’explications. Ils ne comprennent toujours pas ce qui s’est passé.
Epha se pinça les lèvres puis dit :
— Il faut surveiller cela de très près. Tenez-moi au courant, heure par heure.

*

* *

Malheureusement, au cours des heures qui suivirent, les incidents se multiplièrent. Quand Karett interrogeait les protagonistes, les réponses restaient étranges :

— Je ne sais pas ce qui m’a pris...
— Soudain le sang me battait aux tempes...
— Comme si une voix criait dans mes oreilles : « Frappe ! Frappe ! » Et mes poings se serraient...

On eût dit que la rage s’était répandue sur les passagers et cette maladie incontrôlable atteignait aussi bien les femmes que les hommes.

En l’espace de quelques heures, quand Karett et Eva eurent transmis rapports sur rapports au Conseil Central d’Osirium, Epha demanda quelques minutes de réflexion. Peut-être allait-il demander l’avis de ses principaux collègues du Conseil ? Ou bien avait-il besoin d’autres renseignements que ceux qui lui parvenaient de l’astronef ?

Il apparut sur l’écran. Il avait le visage grave, les deux mains posées à plat sur sa table de travail. Sa carrure puissante rassurait. Ceux qui

recevaient ses ordres bénéficiaient en même temps d'un influx de confiance et d'énergie qui les rendait capables d'exécuter les missions les plus dures.

— J'ai pris la décision grave de faire appliquer aux personnes atteintes par la maladie inconnue un traitement de choc. C'est Moa qui s'en chargera. Nous venons de vérifier qu'il a reçu les instructions nécessaires. Voici comment vous allez procéder...

*

* *

Tous, à l'exception d'Ursula, Henri, Marianne et Settenberg, étaient atteints de la maladie de l'agressivité. Sur Terre on l'aurait appelée furie paranoïaque ou agressivopathie, et les malades auraient été aussitôt admis en cure de repos dans des cliniques appropriées. On les aurait soumis à un matraquage de calmants en transformant leurs fesses en passoires à coups de piqûres.

Sur Osirium la médecine ne connaît pas les piqûres. Elle ne connaît pas non plus les médecins. Elle ne connaît que Moa.

Moa dispose de grands pouvoirs.

Rappelons-nous quand Ursula et Henri furent conduits par Karett dès leur réveil devant la caméra qui plongeait la jeune femme en état d'hypnose. C'est Moa qui menait le jeu.

C'est Moa encore qui présenta au général Mechter les images qui lui furent fatales.

Moa ne connaît ni le bien, ni le mal. Il agit. Il est à l'image des Osiriens qui ne se laissent pas dominer par les sentiments comme les Terriens.

C'est donc à Moa qu'Epha avait décidé de confier la maladie mentale des pauvres Terriens. Chacun fut conduit à sa cabine par les soins de l'équipage et ligoté dans la coque de matière plastique qui faisait fonction à la fois de lit et de camisole de force. Il fut disposé face à l'écran de télévision, donc face aussi à la caméra cachée.

Mais, en plus, une sorte de casque d'assez gros volume fut installé sur la tête de chaque patient. Etant donné que Moa pouvait communiquer avec le patient par les images et les sons de l'écran, à quoi pouvait bien servir ce casque qui était aussi un poste de réception ?

Personne n'avait opposé de résistance à l'opération. En fait, les protagonistes des rixes ne demandaient qu'à être soignés. Mais était-ce encore possible ? D'où venait cette rage subite ? Karett et Eva, qui contrôlaient les opérations de prise en soins des Terriens, se le demandaient.

— Avez-vous fait contrôler la nourriture ? A-t-on désinfecté le Boeing qui est garé dans la cale ? Et les valises des voyageurs ne contenaient-elles pas cette variété d'araignées, comme la tarentule, qui rendent fou ?

Eva chaque fois répondait affirmativement.

— Vous savez, Karett, le programme Terre Future a été longuement préparé et tous ces détails ont été envisagés dans les travaux préparatoires.

— Alors ?

— Alors cette hystérie reste incompréhensible. Je ne sais d'ailleurs pas ce que Moa a prévu.

— Vous n'utilisez pas souvent les casques de conditionnement ?

— Non. Ils sont un peu comme les bouées de sauvetage sur les navires. Ils ne servent jamais, sauf quand cela va vraiment très mal.

— Comment Moa peut-il déconditionner ces gens ?

— Leur sang est déjà en cours d'analyse. Regardez.

Au poste de commandement, elles avaient sous les yeux le tableau de contrôle de chaque cabine où, déjà, les caméras-sondes étaient au travail.

Moa savait les régler au niveau du cœur de la personne qui était préalablement mise sous hypnose. La mise au point pouvait ensuite se faire dans les moindres détails avec la précision microscopique nécessaire.

Eva lisait chaque cadran :

— Jusqu'à présent tout est normal. Aucun virus n'est signalé. Dans quelques instants, Moa va commencer son programme.

Maintenant, dans chaque cabine, sous le casque de conditionnement, l'action hypnotique des caméras-sondes avait opéré. Le programme secret de Moa, commandé directement depuis Osirium sous les ordres d'Epha, était lancé.

Karett et Eva allaient pouvoir l'observer sur leur écran. Mais la grosse différence pour les Terriens est que les images, les sons, les événements qui allaient suivre pénétreraient directement dans leur cerveau par les ondes émises du casque de conditionnement.

* *

Le groupe des journalistes et des militaires marche sur un paysage nu et sans horizon. Ils ont chacun l'impression que le voyage continue comme s'ils avaient atterri en Ethiopie et qu'une excursion ait été organisée pour une journée à travers le désert.

Le premier de la colonne fonça sans hésitation dans une sorte de brume comme celle que caressent les rayons du premier soleil en été les jours de très beau temps. Une brise souffle dans le sens de la marche de la troupe et lui découvre soudain à perte de vue une surface rouge uniforme sans une ride.

Le premier qui met le pied dessus s'enfonce dans un liquide jusqu'aux chevilles. Les autres suivent.

Ils se baissent et remplissent leurs mains. Après l'écoulement de ce qui pourrait être de l'eau, ils constatent l'existence d'un petit dépôt rougeâtre constitué de milliers de petits disques ressemblant à de minuscules assiettes creuses. Certains goûtent cette pâte qu'ils trouvent salée.

La marche s'arrête de temps à autre. Ils se retournent les uns vers les autres.

Personne ne parle. Seule l'expression des visages pose des questions et donne les réponses :

— Faut-il continuer plus loin.

— Où aller ?

— Où ne pas aller ?

Soudain, une voix invisible les interpelle. Ils la reconnaissent. C'est celle de Moa.

— Choisis toujours le chemin le plus difficile ! Aller tout droit paraît le plus naïf, donc le plus dangereux. Si tu te fies à ton intelligence, tu devrais faire tantôt un pas à gauche, tantôt un pas à droite. Est-ce que la solution la plus folle est de piquer tout droit ? Raisonner c'est facile. Qui est capable d'agir ?

*

* *

Karett et Eva commentaient l'opération comme une finale de la coupe du monde de football :

— Moa leur fait le coup du désert !

— Personne ne connaît la profondeur du grand lac rouge.

— Ah oui ! Je sais ! Le parcours du combattant. C'est l'épreuve du courage. Regardez celui-là. Il se décide.

— Il n'existe qu'un mince trottoir sous la surface de l'eau rouge, mais ils ne peuvent pas le voir. S'ils s'écartent, ils sont perdus.

— Le plus dur reste le doute. Ils ne savent pas vraiment s'ils sont en danger !

*

* *

L'homme en tête de colonne se décide. Il marche droit devant lui. Au fond de sa tête, la peur commence à tourner en cauchemar. Mais il ne veut rien en laisser paraître. Les autres le suivent. Ils vont comme des automates. Le liquide qu'ils déplacent ne fait pas de bruit.

Rien à repérer au milieu de cette immensité rouge. Leur esprit hésite entre le conscient et l'inconscient. Ils en sont déjà au stade où ils ne savent plus s'ils voient leurs souvenirs ou s'ils rêvent une réalité.

Ils marchent sans cesse.

*

* *

— Ont-ils conscience du temps ?

Karett regarda Eva.

— Cela dépend de ce que Epha a jugé sur la gravité de la maladie. Si c'est grave, le programme de Moa doit leur donner l'impression que des

années se passent ; sinon, des heures seulement.

— Epha enseigne que l'écoulement du temps apprend le contrôle de soi et conduit à la sagesse.

« Oh ! Regarde. Tu vois la montagne blanche, à l'horizon ? »

— Où cela peut-il bien se passer ?

— Il me semble, mais je n'en suis pas sûre que ces images ont été prises sur une planète que les Osiriens visitent de temps à autre. On dit aussi que ceux qui, dans le passé, ont comploté pour renverser notre système politique ont été exilés là-bas.

*

* *

Dans sa progression le groupe continuait de garder le silence. Ils devaient maintenant apercevoir la montagne blanche, mais personne ne criait : « Terre ! » comme une vigie de la marine à voiles l'aurait hurlé dans le vent.

Sur l'horizon, un plateau commençait à se profiler à l'extrémité du grand lac rouge. Il le dominait nettement et son rebord frisait comme une dentelle de lumière d'apparence blanchâtre. En se rapprochant encore, cette lumière se transformait dans un halo dont le cœur nacré offrait toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Une voix criait :

— C'est un château fort !

Une autre lançait :

— Une grande ville avec des millions de lumières. Alors, cette vue les encourage. Ils commencent à forcer le pas. Au milieu du lac rouge, ils progressent en file indienne. Tous portent le même costume : un simple manteau à capuchon d'un gris verdâtre comme les pèlerins de Saint-Jacques-de-Compostelle. On pourrait aussi les comparer aux cohortes de Darius revenant au palais royal après la défaite de Salamine. Effroyablement uniformes dans leur anxiété, leurs bouches commencent à articuler une plainte.

Soudain ils se prennent par la main. Peut-être pour savoir s'ils sont encore vivants. Un frère soutenant son frère. Une chaîne se forme.

Mais l'un d'eux rugit comme une bête. Il se dégage brusquement des mains de ses camarades et se met à courir sur la surface de l'eau. Les autres agitent leurs bras et lui crient :

— C'est de la folie ! Reviens !

Un homme veut quitter la file pour aller le chercher. Les autres le retiennent.

— N'y allez surtout pas ! Il faut qu'il s'en tire de lui-même. L'épreuve est pour chacun.

Le fugitif se retourne, lève son bras, agite la main en signe d'adieu. Il regarde vers la montagne blanche puis lance :

— Non ! Non ! Pas là-bas ! N'allez pas là-bas !

Puis il disparaît sous les eaux sans un bruit.

*

* *

Sur le tableau du poste de commandement, un signal rouge vient de s'allumer. Il s'agit de la cabine d'un des journalistes.

Eva donne l'ordre sur l'interphone :

— Cabine 27, allez voir immédiatement ! Quelques secondes passent.

Une voix annonce sèchement :

— Nous sommes à la cabine 27. Arrêt du cœur !

Eva se retourne vers Karett et lui dit :

— Il faut prévenir Epha.

Sur un autre écran, le Conseiller Suprême paraît.

— Un passager vient de succomber au programme de Moa.

Epha hoche la tête.

— Je comprends. Il a voulu se sauver devant l'épreuve. Il a été tué exactement comme s'il avait été correspondant de guerre. Je regrette, mais cela fait partie du programme. La leçon est pour les autres.

Karett et Eva se regardèrent en silence.

*

* *

La troupe s'est remise en route. Mais on devine l'angoisse de chacun. Les pas se font hésitants. La mort attend-elle l'un d'entre eux au pas suivant ? A qui le tour de glisser en un éclair si le sol se dérobe sous ses pieds ?

Un deuxième homme pousse un hurlement, lâche les autres et se met à courir comme un fou !

— Plutôt tout de suite ! Tout de suite !

Et il disparaît comme le précédent.

*

* *

Signal rouge. Cabine 12. Arrêt du cœur. Regret de Epha. C'est le destin... C'est Moa !

*

* *

Puis, pendant des heures, la marche continue mais plus personne ne fuit. Il faut continuer. Ce sont les plus courageux qui restent. Ils se sentent maintenant les acteurs d'un drame qu'ils auraient répété cent fois.

Des coups sourds d'abord, puis plus nets se font entendre.

Maintenant ils arrivent au rivage. C'est la terre ferme !

Dès que leurs pas frappent le sol, les visages se décrispent. L'angoisse s'oublie aussitôt.

Tandis qu'ils se reposent accroupis sur un sol rocailleux, ils peuvent voir de près la montagne blanche. C'est un long plateau déchiqueté s'inclinant en pente douce jusqu'à leurs pieds.

Ils entendent toujours les coups. Ce sont des explosions. Les unes par courtes saccades, les autres plus aiguës, dans un crépitement qui déchire l'air.

*

* *

Eva et Karett sont maintenant émues par ce qui se passe sur l'écran.

— C'est affreux, dit Eva. Je ne savais pas que Moa pouvait reconstituer une chose aussi terrible. C'est la guerre sans être la guerre. Les malheureux dans leur cabine, sous leur casque, endurent cela comme s'ils y étaient. Il faut faire quelque chose pour eux...

Karett appuya sa main sur le bras de la doctoresse.

— Nous ne pouvons pas. Pas tout de suite. Epha ne l'accepterait pas. Il faut qu'ils aillent jusqu'au bout.

*

* *

A quelque distance de la troupe, une bande de brouillard se forme. Elle barre maintenant le chemin vers la montagne blanche qu'elle entoure bientôt comme une couronne.

Ils se lèvent :

— Il faut repartir avant qu'on n'y voie plus rien.

Ils plongent maintenant dans la brume. Cette fois le sol est ferme partout sous leurs pas, mais leurs corps avancent dans le néant. A tout moment ils peuvent heurter un obstacle ou tomber dans un précipice.

Tout à coup des branches épineuses surgissent du brouillard. Chaque fois il est trop tard pour les éviter. Leurs pointes fines, dardées comme des lances, pénètrent leur visage ou leur corps. Elles pénètrent avec une douleur chaude comme une balle ou une baïonnette. Chaque fois qu'une branche les atteint, ils entendent un claquement sec.

La voix de Moa retentit :

— C'est la voie la plus difficile. Vous ne vous êtes pas trompés. Courage. Le but approche !

Cet espoir les galvanise. Malgré les douleurs répétées, ils progressent. Plus personne ne se décourage. Ils ne forment plus qu'un seul corps. A la surface de leur peau sous le capuchon de bure, ils sentent couler de fines gouttelettes de leur sang.

Un temps très long s'est écoulé. Ils portent maintenant une barbe hirsute. Leur regard est fixe et brillant. Officiers généraux prestigieux ou princes de l'information qui peuvent faire ou défaire les réputations, inquiéter ou rassurer les hommes politiques du monde entier, tous sont devenus des frères dans l'épreuve. Les grades et les prestiges personnels ont disparu.

CHAPITRE VIII

Les branches agressives deviennent plus rares, puis elles disparaissent totalement. Une lumière diffuse pénètre le brouillard. Bientôt plus vive, elle éclate comme un soleil.

Le royaume des ombres et de la guerre a disparu. Ils sont arrivés.

*

* *

Sur les écrans de Moa, dans chaque cabine, comme devant Karett et Eva, une intense lumière brillait maintenant. Il n'y avait plus d'images.

Sous leurs casques, journalistes et militaires commençaient à s'éveiller. L'épreuve était terminée.

Le personnel de bord entourait de soins les rescapés de la guerre virtuelle. Virtuelle pour tous ceux qui l'avaient suivie sur les écrans mais pas pour eux. Des conversations qui s'engagèrent dès qu'ils se retrouvèrent, il fut évident qu'ils s'en souvenaient parfaitement et qu'ils étaient bien des « anciens combattants. »

Ils se serraient les mains, se prenaient dans les bras les uns des autres.

— Ça, c'est chic de se retrouver !

— Il y a ces deux pauvres types qui n'ont pas pu s'en tirer...

— Tu te rappelles quand on marchait dans le lac rouge sans savoir où on allait...

— Le trouillomètre à zéro...

— Il fallait le faire...

— Au fond, c'était le bon temps !

— Quand même, je ne voudrais pas que mes enfants connaissent ça un jour.

— Non. C'était la der des der.

— Je vais écrire mes mémoires.

— Moi aussi ! Oh non ! Plutôt un film...

Henri, Set et les jeunes femmes avaient rejoint le groupe des rescapés et ils les écoutaient sans vraiment comprendre.

— Envie des mémoires et des films ! Pour qui !

— Est-ce qu'ils ont oublié qu'ils sont à des années-lumière de la Terre et que... peut-être cent ans ont passé ?

Ursula dit :

— En tout cas ils sont tous devenus sages comme des images. Il n'y a plus de disputes. Regardez-les ! Ils sont heureux d'être ensemble. Henri continua :

— Oui. Plus de bagarre. C'est impressionnant de les voir comme cela. En quelques heures Moa les a transformés. On n'imaginerait guère sur Terre qu'un ordinateur composât des programmes de cinéma pour calmer les gens.

Marianne soupira :

— C'est bien dommage...

— La vraie camaraderie des après-guerres. Il paraît que ça a existé. Même sur Terre... La joie des années 20 par exemple, quand les gens se sentaient heureux de revivre ou plutôt de vivre encore.

— Après tout, il faut peut-être qu'il y ait des guerres pour que certains hommes apprennent à s'entendre et deviennent raisonnables...

Pour fêter la parfaite réussite de la cure, Karett décida de réunir tout le monde dans la salle des conférences au pôle sud du vaisseau. Mais la véritable raison en était une communication importante d'Epha. Comme sur tous les navires des océans ou de l'espace, les rumeurs vont vite et on chuchotait que le gouvernement central d'Osirium avait une grande nouvelle à annoncer.

Dès qu'ils furent rassemblés dans la grande salle bleue, l'écran géant s'éclaira et présenta l'image d'un Epha souriant. Pour les habitués des discours officiels comme Chotorn et Vechera, le plissement des yeux du patron était de bon augure.

— Chers amis terriens. Je vous apporte une bonne nouvelle. Le Grand Conseil d'Osirium vient de prendre connaissance des résultats de votre stage sur Eon. Vous vous trouvez sur notre navire depuis quelques jours seulement, et pourtant les Osiriens qui vivent auprès de vous, aussi bien que nos appareils de contrôle, ont constaté les transformations importantes qui se sont opérées en vous. L'opération Terre Future est sur le point de réussir. Par votre rythme respiratoire plus lent que sur la Terre, par la nourriture moins volumineuse, mais plus riche que vous avez reçue, mais surtout par les courants telluriques émis par les parois d'Eon, votre corps s'est transformé. Votre sang contient maintenant les corpuscules nécessaires à une évolution supérieure. Une preuve visible de ces transformations invisibles se fait jour par votre comportement plus direct, plus calme, plus responsable. Votre stage probatoire a donc été un succès. Certains d'entre vous n'ont pas pu parvenir à ce stade, mais leur élimination était nécessaire. Ils n'étaient pas de force à supporter les épreuves imaginées par Moa. Mais à tous ceux qui se trouvent réunis aujourd'hui, j'annonce officiellement que le Conseil d'Osirium a décidé de les recevoir sur sa planète où ils seront accueillis comme des frères. Vous avez acquis en très peu de temps les qualités de notre peuple, de tous nos peuples : patience et prudence qui sont très rares ou peu développées sur la Terre. Je dois aussi reconnaître que vous avez été choisis. Nous n'aurions pas pu obtenir les mêmes résultats sur n'importe quel Terrien. Nous savions qu'un commencement de mutation allait s'opérer sur Terre, mais ces changements pourraient aussi bien se faire dans une autre direction que nous ne souhaitons pas. Aussi, nous avons pris les devants. Dans chaque grande ville, nous avons recherché les gens qui

convenaient à cette expérience. Un des moyens que nous avions de les repérer était leurs groupes sanguins. Vous avez été le premier voyage organisé par Osirium. Il y en aura d'autres.

Henri leva le bras pour demander la parole. Son audace fit murmurer toute la salle. Epha fit un signe de la main et dit :

— Je vois que quelqu'un demande la parole. Qu'il la prenne !

— Monsieur le Conseiller...

— Appelle-moi frère. Les Osiriens sont tous frères et se disent tu.

— Je reconnais que nous n'avons pas été maltraités, mais nous avons tout de même été conduits de force sur ce navire. Estimez-vous que cela soit digne d'un grand peuple comme le vôtre ?

— Quand il est devenu homme est-ce que l'enfant reproche à son maître de l'avoir obligé d'apprendre à lire ?

Cela parut si évident que la salle se mit à rire et qu'Henri accepta cette raison de bon cœur.

— Sur notre planète, il n'y a pas de malade. Mais sur la Terre vous en avez et vous les soignez. Est-ce que vous leur demandez leur avis ? Non. Les libertés qui n'élèvent pas l'homme au-dessus de sa condition ne servent à rien. Il faudra que les Terriens le sachent.

En d'autres temps, les Terriens auraient réagi violemment. Epha avait-il tort ou raison ? Même les journalistes les plus épris de liberté écoutèrent sans broncher. Cet homme qui parlait sur un simple écran de télévision exerçait une fascination sur les plus coriaces.

Etait-ce le résultat du conditionnement que l'on pourrait aussi appeler lavage de cerveau selon le point de vue auquel on se place ?

Lavage de cerveau ou réarmement moral ?

Toujours est-il que l'homme qui parlait en ce moment représentait un monde qui n'existait jusqu'alors que dans les romans de fiction.

Epha continuait :

— Même dans la prise de conscience de leurs inclinations certains d'entre vous ont trouvé ici une révélation imprévisible. On m'a indiqué leurs noms : Marianne et Set, Henri et Ursula.

Sur Terre, tout le monde se serait retourné sur eux comme sur des bêtes curieuses. Sur Eon tout était compris, accepté au point d'être parfaitement naturel. Décidément les Terriens avaient rencontré autre chose qu'un lavage de cerveau.

— Un Osirien ne peut se tromper sur ses sentiments. Sur Osirium il n’y a pas de divorce pour incompatibilité d’humeur. Mais, parfois, les êtres se séparent pour aller sur d’autres planètes vivre d’autres vies. C’est une autre histoire... Sur Terre, malheureusement, vous avez vécu au royaume des illusions. Vous avez cru aimer telle personne ou être aimé d’elle. Vous vous êtes souvent trompés. Aussi, n’est-ce pas étonnant que dans ce groupe, deux couples aient changé en changeant de planète.

Mais Henri conservait son esprit critique. (C’est à croire que Moa avait prévu dans son programme que quelqu’un devait garder l’esprit critique pour prouver aux autres que le lavage de cerveau n’existe pas sur Eon.)

— Je suis personnellement heureux d’avoir pu rencontrer Ursula au cours de ce voyage. Je veux quand même vous poser une question.

Une nouvelle fois Epha acquiesça.

— Ces changements de couples ne seraient-ils pas l’exécution d’un plan de génétique ?

Epha sourit puis posa une question. Une seule.

— Aimez-vous Ursula ? Oui ou Non ?

Henri était-il pris au piège par plus fort que lui ?

Il répondit un oui très sincère et cessa de poser des questions.

Epha reprit :

— Le contact avec notre planète va vous apporter encore un bouleversement dans les conceptions que vous aviez jusqu’à présent. Ce que nous avons réussi à bâtir est difficilement concevable quand on ne l’a pas vu.

Il levait les bras comme un prophète.

— A partir du moment où un monde peut vivre sans guerre cela prouve d’abord qu’il a pu apporter à tous les membres des communautés qui le composaient le même niveau de vie, les mêmes chances de réalisation. C’est à la fois la condition nécessaire pour qu’il n’y ait pas de guerre et aussi bien la conséquence. A partir du moment où tout le monde est heureux, il n’y a pas de raison de faire les guerres. A partir du moment où les habitants d’une planète sont déconditionnés de leur agressivité sans perdre le goût de l’action et parce qu’il n’y a plus de guerre, alors la technique croît à la verticale en peu de temps à une vitesse vertigineuse à des niveaux que vous ne pouvez pas imaginer...

Il s’arrêta un instant puis reprit :

— Toute la technique que vous avez vu fonctionner sur Eon n'est qu'une partie de notre pouvoir. Vous avez été particulièrement impressionné par notre ordinateur Moa. Moa est capable de plonger dans votre corps. Il peut analyser votre sang, toute la composition chimique de vos cellules. Moa peut provoquer sur votre psychisme tous les éveils dont vous êtes capables et que vous ne soupçonnez même pas. Moa peut se brancher sur les caméras-sondes que nous envoyons dans l'univers pour observer l'évolution partout où elle s'opère. Aussi, nous vous suivions, vous les Terriens, depuis des siècles et des siècles...

Puis un nouvel arrêt pour marquer son effet.

— Oh ! Il y a encore une chose que j'ai oublié de vous dire sur Moa. Il peut créer, engendrer d'autres Moa. Comme une femme, Moa fait des enfants ordinateurs chaque fois que nous avons un travail nouveau à leur faire faire. Par exemple, si nous voulons aller sur la Terre, il construira un vaisseau selon toutes les connaissances qu'il a emmagasinées sur votre planète : pesanteur, densité et composition de l'atmosphère, force des armes terrestres, microbes vivant sur Terre, etc. Nos ancêtres se sont déjà rendus sur la Terre il n'y a pas si longtemps. Pour nous, mais pour vous, cela fait trente mille ans. A cette époque, pauvres Terriens, vous ne saviez que casser grossièrement les galets que vous ramassiez au bord des rivières ou au bord de la mer. Pour votre nourriture vous vous contentiez de ramasser les fruits ou graines ou les racines que la nature vous offrait. De temps à autre, vos chasses un peu plus fructueuses qu'à l'ordinaire vous permettaient de manger de la viande ou du poisson. Ces conditions de subsistance ne menaient pas à de longues vies. Guère plus de vingt ans en moyenne ! Dans ces temps-là, nos ancêtres connaissaient déjà l'existence de la Terre et l'état d'arriération de ses habitants. Ils avaient fait deux ou trois courtes incursions. Ils avaient rencontré quelques familles isolées au milieu des forêts. Osirium décida d'aider les Terriens. Nous aurions voulu leur enseigner tout de suite nos techniques qui étaient déjà très avancées. Mais nous nous sommes rendu compte qu'il leur faudrait passer par des étapes bien plus modestes ; la taille perfectionnée des silex, la germination contrôlée des graines, la construction des villages, le tissage des vêtements, la poterie, la domestication des animaux sauvages. Nos ancêtres avaient construit des appareils pouvant atterrir. Ils, ont débarqué une nuit en Asie Mineure. Vos livres d'histoire sont trop récents pour pouvoir relater cet événement considérable dans l'histoire de l'humanité. Cependant la

tradition orale des anciens peuples de cette région a été consignée dans le plus ancien de vos livres que vous appelez la Bible. Dans l'histoire d'Ezéchiel au premier chapitre il est écrit : *Tandis que je contemplais ces êtres vivants* (il s'agit d'êtres paraissant avoir quatre visages de forme humaine), *je vis à terre, à côté de chacun des quatre, une roue. L'aspect et la structure de ces roues étaient ceux de la gemme de Tharsis. Elles étaient toutes quatre semblables et paraissaient ainsi construites que l'une se trouvait engagée dans l'autre. Elles pouvaient se déplacer dans quatre directions sans se retourner dans leur mouvement. Leurs jantes étaient d'une hauteur terrifiante, garnies d'yeux sur toute leur circonférence. Quand les êtres vivants s'élevaient de terre les roues se levaient et se déplaçaient avec eux.*

Il s'arrêta pour faire une moue et se gratter le menton puis acheva :

— Vos ancêtres ont vu les nôtres avec quatre visages. Il s'agit de nos scaphandres. Car vous le savez, nous n'avons pas le rythme respiratoire qui convient à la Terre. Dans nos scaphandres nous emportons l'air d'Osirium. A l'intérieur de ces appareils nous pouvions nous orienter dans tous les sens. Sous ce casque vos ancêtres pouvaient donc voir les nôtres dans les quatre directions de l'espace. Quant à la description des vaisseaux spatiaux de l'époque vous la retrouvez dans les photographies fixées au mur de votre salle de conférences. Nous sommes restés sur votre planète pendant plusieurs siècles terrestres, car votre apprentissage a été long. Nos équipes se relayaient car nous vieillissons trop vite sur la Terre. Sans cela nos hommes ne seraient jamais revenus sur Osirium. Ils seraient tous morts. Puis nous avons repris nos roues volantes pour rentrer chez nous, mais grâce à nos caméras-sondes nous n'avons pas cessé de vous observer.

A ce moment un courant d'air d'une grande violence se forma dans la salle. La température baissa brusquement comme devant le blizzard au pôle Sud. L'écran devint noir. La voix d'Epha ne parvenait plus. Aussitôt Karet se leva pour appuyer sur l'interrupteur de lumière de la salle sans résultat. Eva ouvrit la porte donnant sur la coursive pour repérer d'où venait la panne... Mais elle ne vit qu'un tunnel noir au bout duquel, au pôle nord d'Eon, elle apercevait la lumière pâle bleu nuit du cosmos à travers la cabine de commandement.

Les passagers se levèrent et une bousculade commença.

— Est-ce qu'il y a un trou dans la coque ? Une voie d'air ? Nous n'avons pas senti de choc ?

Eva, au bas de la coursive, appelait :

— Vechera ! Chotorn ! M’entendez-vous ? Mais dans le souffle d’air sa voix ne pouvait que se perdre.

— Restez tous ici ! Nous allons vous distribuer des combinaisons individuelles. Il y en a ici même dans ces placards. C’était la voix de Karett.

— Tout était prévu à bord d’Eon. Il y avait des réserves de scaphandres individuels aux principaux lieux de rassemblement et dans chaque cabine.

L’opération de revêtement dura trois ou quatre minutes. Déjà beaucoup de passagers avaient peine à respirer et certains s’effondraient sur le sol en syncope tandis que dans le noir les autres les piétinaient.

Il y eut assez de combinaisons isobares et Karett, Eva et l’équipage réussirent à ranimer les passagers évanouis.

Henri, Ursula, Set et Marianne, se cherchaient les uns les autres mais sous le casque ils ne pouvaient pas s’appeler.

Heureusement, Karett et Eva portaient en permanence sur elles, un émetteur pouvant entrer en contact avec tous les scaphandres du bord.

Dès que tout le monde eut bouclé son casque, Karett donna des instructions :

— Calmez-vous. Respirez le plus lentement possible i Retournez vous asseoir dans les fauteuils ! Ne bougez plus ! Vous consommerez ainsi le moins d’air possible. Je vais aller avec le médecin Eva au poste de commandement. Ne craignez rien.

Parvenues toutes deux dans la coursive, elles constatèrent que les transrouleurs ne fonctionnaient plus. Elles commencèrent à ramper le long des parois en direction du cercle de lumière du ciel vers le P.C. La gravitation artificielle d’Eon rendait cette reptation assez facile. Toute la production d’énergie n’était donc pas coupée sur l’astronef. Et puis, la dépression d’air les faisait nager pour ainsi dire en aval d’un flux porteur.

Karett criait à Eva :

— Dépêchons-nous de trouver le point de dépressurisation avant que l’air ne s’écoule totalement à l’extérieur.

Elles suivaient le courant d’air qui remontait dans la direction du P.C. Plusieurs portes de cabines étaient restées ouvertes. Un peu avant d’arriver à hauteur du P.C. sur leur droite, elles repérèrent dans une cabine, un trou gros comme la tête d’un homme. La paroi déchirée laissait s’échapper autant d’air qu’une turbine. Grâce à la dépression, elles refermèrent sans

peine la porte de la cabine qu'elles verrouillèrent. Le silence revint aussitôt sur Eon.

— Bon signe, dit Eva. Il n'y a pas d'autres fuites.

Elles continuèrent leur marche vers le P.C. Elles trouvèrent Vechera à son poste.

— Où est Chotorn ?

— Aussitôt que la panne est arrivée, il a foncé vers les générateurs. Ils ont disjoncté au moment du choc sur la coque.

— Pouvez-vous avoir le contact avec Osirium ?...

Tandis que Karett prononçait ces mots, elle regardait à travers l'énorme cockpit situé à l'avant d'Eon. Ce qu'elle vit la glaça d'épouvante.

A quelques encablures d'Eon, immobile, sans aucune lumière, n'émettant aucun son, une masse énorme de couleur verdâtre ressemblant à Déimos le deuxième satellite de Mars. Elle fit immédiatement les rapprochements avec l'avarie du vaisseau.

Se tournant vers Vechera :

— Vite ! Essayez à tout prix d'obtenir le Conseil d'Osirium !

A ce moment l'électricité revint. Chotorn avait remis en marche les générateurs.

— Coupez les lumières, Vechera ! Ils sont là ! Ordonnez à l'équipage de mettre les éclairages en veilleuse !

Chotorn revenait des soutes à l'instant.

— Peut-on envoyer des caméras-sondes sur cette montagne ? demandait-elle, en désignant le monstre verdâtre.

L'homme reprit son poste et actionna des commandes. Quatre tableaux s'allumèrent. Un pour chaque azimut.

Sur le premier on reconnaissait le monstre visible à l'œil nu à travers la coupole du P.C.

Le deuxième, au sud, présentait deux autres masses noires.

Le troisième repérait un vaisseau de dimensions analogues à celles d'Eon battant un pavillon que Karett reconnut aussitôt.

Pour le quatrième, également un monstre noirâtre.

Cinq objets immobiles encerclaient Eon. Karett avait compris.

— Préparez le dispositif de défense ! Mais ne tirez pas encore ! lança-t-il.

Eva dit :

— Les Herculaniens !

— Oui, ajouta Karett et le vaisseau bat pavillon de Marsiliou.

— C'est la coalition. Il doit aussi y avoir les Ouraniens.

Mais, déjà, sur l'écran de liaison avec Osirium, Epha arrivait. Il n'eut pas besoin d'explications.

— Nos caméras-sondes nous ont alertés. Vous êtes cernés par des engins d'Herculanum, d'Ouranie et de Marsiliou. Ils agissent donc comme des gens qui savent à qui ils ont affaire.

Rien ne bougeait. Pas de messages, ni des ennemis, ni d'Osirium. Pas de manœuvres des monstres :

Henri dit tout bas à Set :

— Ils ont l'air moins avancés que les Osiriens.

— Avancés comment ?

— Leurs vaisseaux sont grossiers en comparaison avec Eon.

Karett, assise devant l'écran de communication avec Osirium, se retourna, et dit :

— Ce que vous voyez devant vous est un satellite de la planète Herculanum. A l'origine il s'agissait d'un objet cosmique parfaitement naturel. Il faisait partie de la poussière d'astéroïdes qui flotte dans les intermondes et finit par être attirée par les planètes les plus grosses ou les plus denses. Plutôt que de construire complètement des vaisseaux, les Herculanien utilisent ces astéroïdes. Ils y creusent des cavernes qui servent d'habacles et de réserves de vivres. Pour obtenir leur déplacement dans l'espace ; ils ont bâti des tuyères géantes dotées de réacteurs à oxygène et à hydrocarbures.

— Pas atomiques ? demanda Ursula.

— Non. Fort heureusement, les Herculanien en sont encore aux formes anciennes d'énergie. Nous espérons bien qu'ils y resteront toujours car, comme vous allez pouvoir en juger, ce ne sont pas des gaillards faciles.

— D'où viennent-ils ?

— Ils appartiennent à la même galaxie que notre planète.

— Mais à tribord il y a aussi un véritable vaisseau comme Eon ?

— Oui. Ce sont les Marsiliens. Plus intelligents et plus courageux. Dans cette affaire ils dirigent certainement les Herculanien et les Ouraniens.

— Que veulent-ils ?

— Nous allons le savoir. Mais pour l'instant, ils nous font mijoter. C'est la manœuvre d'intimidation... Ils oublient que les Osiriens sont patients, très patients.

— Alors, ils vont nous attaquer ?

— Pas tout de suite. Ils ont lancé un coup de semonce qui a percé notre paroi à tribord. C'est sans doute le navire marsilien qui a tiré. La charge était faible. Seulement un petit trou gros comme ma tête. Ils veulent seulement montrer leur puissance. Ils essayent, car ils sont en train de se demander quelle va être notre riposte.

— Est-ce qu'Eon est armé ?

— Oui. Nous avons de quoi faire frire ces monstres comme de vulgaires pommes de terre !

Mais, sur l'écran d'Osirium, Epha paraît. Son visage est sombre :

— Nous venons de recevoir une communication de Marsiliou et un message identique d'Herculanum et des Ouraniens. Je vous le lis : *Contrairement aux accords signés par nos ancêtres vous venez de faire une opération concernant la Terre sans notre agrément. Sur la Terre, il y a trente mille ans, le Conseil Suprême de notre planète a signé avec votre gouvernement un accord de non-intervention dans les affaires des Terriens. A cette époque vous vous étiez permis, sans nous demander notre avis, de modifier la race humaine qui, jusqu'alors, était grande et forte. Vous en avez fait des nains à la tête bombée. Mais nous vous avons obligés à lâcher prise. Nous vous mettons en garde solennellement. Vous venez de pratiquer des mutations sur les Terriens que vous détenez actuellement sur votre navire. Vous devez nous les livrer pour qu'à notre tour nous les marquions de notre influence. Jamais nous ne laisserons Osirium agir seul sur la Terre. Après avoir consulté le Grand Conseil, voici ce que nous avons répondu : La volonté éternelle d'Osirium est et restera d'aider toutes les planètes sous-développées. Les Terriens d'aujourd'hui portent une partie de notre sang que nous sommes venus leur donner il y a trente mille ans. Grâce à nous, ils sont sortis de leur condition primitive et lamentable. Ils ont accédé à un niveau supérieur de connaissances. Ils cultivent le sol. Ils travaillent les métaux. Ils ont même découvert une partie de l'énergie de la matière. Aujourd'hui, grâce à nous, ils vont pouvoir aller encore plus loin. Nous vous ordonnons de vous retirer immédiatement et de permettre à notre vaisseau Eon de continuer son chemin vers notre planète.*

Ayant lu les deux messages, Epha releva la tête et ajouta :

— Terriens, nous avons considéré la responsabilité morale assumée par Osirium vis-à-vis de votre planète. Nous savons que nous sommes les seuls à pouvoir vous faire évoluer vers un avenir plein de promesses qu'aucun de

vos compatriotes n'a jamais osé envisager. Restez calmes. Suivez les consignes du Conseiller Karett, du médecin Eva, de tout l'équipage d'Eon. Ils sont là pour vous protéger. Sachez aussi que nous avons préparé, ici sur Osirium, les armes de riposte propres à faire reculer les irresponsables qui vous menacent. Courage ! Maintenant, je demande à Karett de mettre un casque d'écoute. J'ai des instructions à lui donner.

Tandis que l'Osirienne ajustait ses écouteurs, les Terriens échangeaient leurs impressions :

— Quelles mutations avons-nous subies ? Karett s'est bien gardée de nous en parler...

— Ça commence à sentir sérieusement le cobaye, dit un gros journaliste en se tâtant le milieu du front. Je me sens pousser un troisième oeil !

Un autre désignait les astéroïdes :

— Moi j'aimerais mieux l'avoir derrière le crâne. J'ai l'impression qu'on en aura besoin dans pas longtemps avec les tas de cailloux qui nous entourent. Oh ! Regardez ! Ils se rapprochent !

Le diamètre apparent du monstre faisant face à Eon commençait à grossir et les Terriens pouvaient déjà distinguer certains détails de sa surface. Sur les côtés, la tenaille se resserrait aussi.

Vechera cria soudain :

— Karett ! Karett ! J'ai les Marsiliens sur une longueur d'onde.

— Passez-les sur les haut-parleurs.

Et elle ajouta tout bas en regardant les Terriens :

— Autant qu'ils soient au courant !

Une voix d'homme, hachée, hésitante, donnait l'impression de lire un papier. Les Marsiliens ne devaient pas être familiers des langues terriennes. Ils avaient sans doute préparé leur communication avec des livres le mieux qu'ils avaient pu.

— Marsiliou parle à des Terriens ! Ignobles Osiriens ont enlevé à vous ! Vous prisonniers ! Vous torturés !

— Là il exagère, dit le gros journaliste en tâtant son ventre.

— Marsiliou Herculanum, Ouranie sont amis de vous ! Vous venir avec nous. Osirium doit laisser vous aller ; sinon, navire osirien écrasé par nous.

C'était fini.

On ne pouvait pas être plus clair.

Henri prit la parole :

— Dans la fable de La Fontaine du dormeur et de l'ours une mouche se trouve sur le crâne du dormeur. Pour le libérer de la mouche l'ours prend un pavé. Nous sommes les mouches !

Les Terriens, à travers les hublots, pouvaient voir que les masses noirâtres continuaient à se rapprocher. Ils commençaient maintenant à apercevoir la flamme bleue des réacteurs piqués à la surface des astéroïdes comme des aiguilles sur un potiron.

Karett avait remis son casque. On aurait entendu une mouche voler. Celle qui allait être écrasée. A moins que...

Mais Osirium avait-il gardé le contact avec Marsiliou ? Des tractations étaient-elles en cours ? Maintenant les masses monstrueuses avaient stoppé. Elles ne se trouvaient plus qu'à une encablure d'Eon. Elles assombrissaient l'intérieur du vaisseau. Les Terriens ne voyaient presque plus clair. Seules quelques loupottes de sécurité restaient allumées. Combien de temps se passa-t-il ?

Les Terriens se tenaient serrés les uns contre les autres comme un troupeau apeuré et les Osiriens devant leurs tableaux de bord à peine éclairés. Pour que les astéroïdes aient stoppé, il fallait certainement que des négociations eussent commencé entre Osirium et Marsiliou. Mais quoi ?

A quelle planète serait remis le troupeau des Terriens ? Car maintenant il ne pouvait plus en être autrement, Eon se trouvait encore trop loin d'Osirium pour qu'elle puisse le secourir.

Karett savait aussi que la coalition des trois planètes préférerait écraser le navire que de céder. Il fallait donc que les plus intelligents s'inclinent. Ce qu'Epha lui avait dit dans le secret de son casque d'écoute était bien simple : « carte blanche ! »

Karett, en retirant son casque, avait pensé :

« Blanche et bordée de noir, comme un faire-part de décès ! Le décès d'un beau rêve : l'opération Terre Future. Des Terriens plus évolués, plus intelligents, meilleurs, devenant les alliés privilégiés des Osiriens, pour un monde pacifique, beau et puissant... »

Elle sortit de ses pensées. Il fallait agir.

— Vechera. Passe-moi la longueur d'onde des Marsiliens.

CHAPITRE IX

Dans sa prime jeunesse, le brave Chotorn, en enfant obéissant, avait dû aller en pension chez les Marsiliens. C'était au temps où les relations avec Osirium passaient par un optimum. Il fallait en profiter, car ça ne durait jamais bien longtemps, à peine deux ou trois ans... Enfin, l'équivalence de mille ou douze cents ans pour nous, petits Terriens toujours très pressés pour qui le temps ne passe jamais assez vite !

Toujours est-il que Chotorn était bilingue et qu'il n'avait pas eu depuis longtemps l'occasion de déployer ses connaissances. Les Marsiliens avaient fait un effort pour rédiger leur message aux Terriens en français, anglais et espagnol, se montrant parfaitement au courant de nos usages internationaux. Mais le résultat n'était pas merveilleux. Leurs réponses parviendraient désormais en marsilien que Chotorn traduirait en osirien et Karett en français, anglais et espagnol.

Elle lui dictait maintenant un message pour les coalisés.

— Une opération scientifique ne peut être faite que pour le bien de tous. Nous sommes sûrs que vous ne prendrez pas, camarades marsiliens, la grave responsabilité d'interrompre celle que nous venons seulement de démarrer. Si vous acceptez intelligemment...

Chotorn s'arrêta et regarda Karett en lui disant :

— Tu exagères. Ils vont voir que tu te fous d'eux !

Karett fit une petite moue.

— Ne crois pas ça ! Tu vas voir. Ça va prendre comme la sardine à la pêche au thon. Je disais donc... intelligemment. Si vous acceptez intelligemment que tout continue, vous pourrez, avec nous, bénéficier des découvertes de la plus haute importance sur la biologie génétique terrienne. Sinon, tout va s'arrêter. Quelle est votre décision ? Terminé.

Pour plus de sûreté le texte fut aussitôt transmis sur plusieurs longueurs d'onde marsiliennes.

Un long laps de temps s'écoula.

La manœuvre avait dû porter juste. Les Marsiliens étaient-ils embarrassés ? Et puis, surtout s'ils commençaient à comprendre le parti qu'ils pouvaient tirer de la situation, il serait bien dur d'expliquer les choses scientifiques à ces lourdauds d'Herculanum et d'Ouranie qui se réjouissaient peut-être déjà d'écraser Eon pour entendre le bruit que ça ferait !

Karett, en attendant, expliquait aux Terriens :

— Vous voulez un portrait de ces joyeux compères que Marsiliou a pris pour alliés ? Alors, imaginez un peu les gosses les plus attardés que vous avez sur Terre. Divisez leur Q.I. par cent. Vous me suivez. Et puis, maintenant figurez-vous qu'au lieu de grandir gentiment jusqu'à la taille de papa et de maman, ils vous obligent chaque année à racheter un lit et à leur faire tailler des pantalons gigognes. Voilà. Dans les deux mètres trente à deux mètres cinquante avec une cervelle d'oiseau !

Un journaliste demanda :

— S'ils sont si bêtes comment ont-ils eu l'astuce d'utiliser les aérolithes pour les transformer en vaisseaux ?

— L'idée vient tout simplement des Marsiliens qui ont construit les réacteurs. Ils se sont dit que pendant que ces idiots joueraient avec ces gros cailloux, ils leur ficheraient la paix ! C'était juste. Herculanum et Ouranie ont mis des siècles à aménager ces rochers flottants. Maintenant ils en sont très fiers.

Mais Vechera faisait signe. Une réponse arrivait du navire marsilien. Très laconique mais très précise :

— Pour prouver votre bonne volonté, envoyez-nous à bord de notre astronef douze otages terriens. Terminé.

Karett qui venait de parcourir le texte, se tourna vers les voyageurs de l'espace et dit :

— Voici la réponse.

Et elle lut à haute voix :

Set, dans son traditionnel pessimisme, commença ses lamentations :

— Je vous l'avais dit que ça tournerait mal !

Désignant Karett :

— Vous êtes bien avancée maintenant ! Où sont Vos belles promesses ? Si vous aviez des ennuis, fallait le dire. Ce ne sont pas nos affaires !

Marianne le tirait par la manche et de sa petite voix tranquille :

— Calme-toi, trésor. Ça peut s'arranger. Après tout c'est peut-être de la frime. L'attaque de la diligence se fait maintenant régulièrement chaque samedi dans les voyages organisés au Texas !

Set se calma en se demandant si elle plaisantait.

Pendant ce temps une prise de conscience se faisait. Par groupe de deux ou trois on chuchotait, on soupesait, on conjecturait :

— Après tout, ils ont tous intérêt à nous avoir vivants, les Osiriens comme les autres !

— Oui et ils ne peuvent pas se mettre d'accord entre eux sur notre dos !

— Otages. Ça ne veut rien dire. De toute façon, ici, nous ne sommes pas tellement libres non plus !

— Qu'on nous prenne tous en bloc ou bien personne !

— Exactement, et vous pouvez être sûrs que Karett ne nous lâchera pas !

C'était Ursula et elle avait vu juste.

Henri, au nom du groupe, signifia au Conseiller osirien que les Terriens n'accepteraient pas d'être séparés. Elle jugea que ce répit lui donnait une chance de garder tous ses passagers. Et puis, pendant ce temps-là les heures passaient et Ephra allait peut-être quand même envoyer du secours. Même de si loin ?

La décision fut donc envoyée aux Marsiliens.

Et à nouveau un laps de temps, qui parut interminable. Les Terriens s'étaient assis par terre dans la coursive, à l'entrée du poste de

commandement. Ils regardaient à travers les hublots le spectacle écrasant des astéroïdes qui, pour l'instant, n'étaient éclairés d'aucune lumière. Les réacteurs ne fonctionnaient pas. Un journaliste remarqua :

— Tant que rien ne bouge sur cette montagne en forme de patate, il y a de l'espoir. Sur Terre on dirait : « Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir ». Ici le contraire seulement est vrai. Drôle de monde !

Mais cette fois la réponse de l'adversaire arriva plus vite, et elle démontrait bien les préoccupations à courte vue de la coalition des trois planètes. Les Marsiliens disaient :

— Il n'y aura pas d'otages. Puisque Osirium prétend qu'il s'agit d'un travail scientifique important, il doit être fait en commun. Que la moitié des Terriens viennent librement à bord de notre navire. Là ils seront traités exactement comme sur Eon. Ils n'ont donc rien à craindre ! Terminé.

Ce qu'ils voulaient était donc la garantie de ne pas se voir tenus à l'écart de l'opération Terre Future.

Ils prenaient une position bien logique :

« Puisque cette opération n'est pas dirigée contre nous, alors Osirium doit en donner la preuve. » La meilleure façon ne consiste-t-elle pas à se partager le travail ?

Cela n'arrangeait pas Karett. Elle comprit le danger et accentua la noirceur de la description des coalisés pour que les Terriens ne se laissent pas séduire :

— Je vous l'ai dit. Ce sont de grands enfants. Pire. Des enfants monstrueux. Imaginez que vous soyez dans leurs mains et qu'ils aient une de ces colères subites, dont nous les savons coutumiers, vous serez à la merci de n'importe lequel de leurs caprices. Vous représenterez des jouets énigmatiques qu'ils auront envie de demander de casser...

La chair de poule commençait à parcourir pas mal de peaux de Terriens. Déjà ils imaginaient précisément leurs peaux devenir de gentilles carpettes à la mode, vendues dans les supermarchés d'Herculanum ou d'Ouranie !

Il n'en fallait, d'ailleurs, pas tant pour que le groupe demeurât ferme sur sa décision de rester uni. Ils étaient sûrs que les Osiriens comme les Marsiliens préféraient les avoir vivants que morts. Mais devant cette assurance, il y avait quand même le danger de ces brutes des deux autres planètes qui voulaient les obtenir à tout prix, y compris en morceaux !

La décision des Terriens fut une fois de plus transmise à Marsiliou.

Mais pour le coup, la réaction d'Herculanum et d'Ouranie ne traîna pas.

A la surface des montagnes volantes, des points de feu venaient de s'éclairer.

— Les réacteurs !

Les monstres se mettaient lentement, mais sûrement en marche vers Eon.

A peine un quart d'heure s'était-il écoulé que les occupants du navire osirien pouvaient voir la surface des astéroïdes comme la tour Eiffel depuis le Trocadéro.

Et ils se rapprochaient toujours.

*

* *

Les Terriens, terrorisés, ne bougeaient plus, ne parlaient plus.

Karett, Eva, Vechera, Chotorn, restaient à leur poste.

Quand l'issue ne fit plus de doute, Karett esquissa un signe à Vechera.

— En phonie ! Directement !

Elle allait s'adresser une fois de plus au navire marsilien, mais avec sa propre voix. Elle se pencha vers Chotorn et lui demanda la traduction de ce qu'elle voulait dire :

— Arrêtez ! Osirium renonce à l'opération Terre Future. Les Terriens vont être rendus à leur planète dans le délai le plus rapide après leur reconditionnement à la respiration terrienne.

*

* *

CHAPITRE X

Les Marsiliens et leurs alliés répondirent au bout de quelques minutes :

— Notre navire contrôlera le retour des Terriens sur leur planète. Nous exigeons. Premièrement, que la liste des passagers nous soit immédiatement télévisée sur le registre de bord. Deuxièmement, que le passager correspondant à chaque nom soit présenté en même temps sur l'écran. Troisièmement, une caméra réglée sur notre longueur d'onde sera disposée à l'intérieur du navire terrien, le Boeing, que vous détenez sur Eon. Le départ vers la Terre de votre astronef doit se faire sans délai. Combien faut-il d'heures pour le reconditionnement aux conditions terriennes ?

Karett donna des ordres pour que chacun reprît place dans sa cabine. Elle fit téléviser vers les Marsiliens, par Vechera, le registre de bord où figurait la liste du charter, ainsi que la photographie de chaque voyageur. Eon vira de bord et reprit le chemin du système solaire. Les monstres de pierres s'étaient retirés et à courte distance le navire marsilien suivait les Osiriens à la trace.

Il s'agissait maintenant d'organiser le retour.

Le Boeing était resté à bord. Les Osiriens avaient donc prévu toute éventualité, même l'échec, de la mission. Quant aux Terriens, ils avaient vu juste. En restant unis, ils représentaient une valeur d'échange qu'aucun adversaire, osiriens et marsiliens, n'aurait voulu détruire. Les Marsiliens par dépit, les Osiriens par sagesse préféreraient rendre les cobayes (ou les prototypes) à leur astéroïde d'origine. Pendant ce temps, qu'était devenue la petite planète bleue ? Chez elle, près d'un siècle avait passé !

Karett avait reçu carte blanche d'Epha pour sortir Eon et sa cargaison humaine d'un très mauvais pas. Il fallait maintenant, pour la liquidation de l'opération, reprendre contact avec le grand Conseil d'Osirium.

Pendant que les Terriens étaient retenus dans leurs cabines et subissaient l'opération inverse de celle de leur arrivée sur Eon, Karett, Eva, Vechera, Chotorn et l'équipage se réunirent au poste de commandement sous la présidence télévisée de Epha.

Pour commencer, une question brûlait toutes les lèvres : Comment l'ennemi avait-il eu connaissance de l'expédition sur la Terre ? Y avait-il un espion à bord d'Eon ?

Chacun commençait à regarder son voisin.

Epha expliqua :

— Rassurez-vous. Aucun de vous n'a trahi. Mais il y a certainement, parmi vos voyageurs, quelqu'un ou quelques-uns qui intéressent les Herculanien ou les autres. Il est probablement venu de Marsiliou ou d'Ouranie ou d'Herculanum sur Terre il y a quelques années, de la même façon que Karett venait de chez nous. Depuis, il n'a cessé d'être en contact avec ses origines sans doute par des moyens psychiques.

« Ces contacts sont probablement inconscients. Vous savez également que si nous disposons là-bas d'une petite colonie d'Osiriens, nous avons tout lieu de penser que nos adversaires en ont autant.

« Tous ces Terriens ont oublié leurs origines, mais leur inconscient reste en communication avec elles. Chez nous cela s'opère d'une façon scientifique mais chez Marsiliou ce sont les sorciers qui ont cette responsabilité. Quand nous avons enlevé les Terriens, les sorciers l'ont vu et ils ont donné l'alerte. »

Chotorn demanda :

— Comment est-ce possible ?

Epha poursuivit :

— Quand vous avez capturé le Boeing, une certaine émotion s'est emparée des Terriens avant qu'ils ne s'évanouissent. Les sorciers marsiliens ont ressenti ce flux anormal. Le Conseil de Marsiliou alerté a lancé ses navires vers le système solaire et Eon a dû être repéré à ce moment. Mais, parlons maintenant de ce que vous allez faire. L'avion est-il en état d'être lâché au-dessus de la Terre ?

Chotorn fit un geste affirmatif. Karett intervint :

— Mais sur cette planète, depuis notre départ, les choses ont bien changé. Tout est bouleversé. Nous ne sommes pas sûrs de pouvoir repartir. Avec la vitesse de vieillissement que nous subissons là-bas nous y mourrons certainement. Est-ce la volonté du Grand Conseil ?

Epha leva les mains en signe amical.

— Non, Karett. J'ai réfléchi à ce problème. Eon se rapprochera de la Terre sur sa face nocturne ; il descendra à environ quarante mille pieds et lâchera le Boeing avec notre équipage et les passagers. L'avion à son tour descendra à trois mille pieds et vous larguerez les Terriens. Ensuite vous, les Osiriens, vous referez la manœuvre inverse pour revenir sur Eon avec l'avion et ce sera le retour sur Osirium. La caméra contrôlera le départ de chaque Terrien de la carlingue, Marsiliou aura donc satisfaction. Quant aux Terriens... ils verront bien où en est leur planète !

Il hésita.

— Je ne peux pas vous en dire plus. Nous sommes écoutés. Sachez seulement que la mission a quand même réussi. Bonne chance à tous ! Bonne chance !

L'écran une fois éteint et les micros coupés, les visages se tournèrent vers Karett pour lui demander :

— Qu'est-ce qu'Epha a voulu dire ?

Elle sourit et répondit :

— Il est trop tôt pour en parler. Attendons d'être sûrs que les voyageurs regagnent leur planète.

*

* *

C'est avec joie que les Terriens se réveillèrent dans le Boeing où ils avaient été transportés inconscients. Ils avaient repris leurs habits de touristes ordinaires. Le moral redevenait bon.

Quand Karett demanda d'attacher les ceintures, ce fut une franche rigolade. Ils en avaient vu d'autres.

— Y aura-t-il un supplément à payer au retour ? demanda Marianne.

Le bruit courait maintenant qu'il y avait des ex-Herculaniens à bord. Chacun regardait son voisin pour déceler une ressemblance avec le portrait de brutes qu'en avait fait Karett.

Beaucoup de gens se retournaient sur Settenberg qui commençait à froncer les sourcils.

Bien calé dans son fauteuil, Marianne à son côté, en fouillant dans la poche de son veston, il retrouva un magnifique cigare. Il l'alluma lentement, majestueusement, tira une longue bouffée. Au milieu de la fumée grise, tel un Jupiter au-dessus de son nuage, il tonna :

— Et après ? Qu'est-ce que vous dites, vous autres ? Oui. Je suis ouranien ou marsilien ou herculanien, et quoi encore ? Quand j'étais sur la Terre, je faisais mon boulot comme tout le monde. Je mangeais, je buvais, j'aimais comme vous...

Il désignait un militaire parmi d'autres.

— Ou comme vous. Vous me regardez maintenant, et pourtant je n'ai pas changé de visage. Qu'est-ce que ça veut dire être chinois, herculanien ou marsilien ? De toute façon, nous ne resterons pas ce que nous sommes. Quand nous faisons des enfants, ils arrivent sur Terre chaque fois un peu différents de nous. Il y a des enfants de Bretons qui ressemblent à des Hébreux. Alors figurez-vous que vos gosses aussi seront peut-être des Herculaniens ou des Osiriens, que cela vous fasse plaisir ou pas ! Dans ce voyage que nous venons de faire, j'espère que vous avez au moins appris ça !

— C'est vrai, reprit Henri. Il a raison. Par exemple, les enfants ne sont pas forcément du même type humain que leurs parents et souvent ils ne ressemblent ni à l'un, ni à l'autre.

Les conversations s'engagèrent sur les paroles de Set.

Il y avait les pour et les contre. Tout cela commençait à ressembler terriblement à la Terre.

Ursula les regardait tristement, puis elle dit à Henri :

— Dans quelques heures, nous allons redescendre sur la Terre et nous ne savons pas ce qui nous attend. Dans les derniers jours passés sur Eon les programmes retransmis par Moa nous ont été interdits. Pour quelle raison ? Ceux-là, pendant qu'ils discutent, ils n'y pensent pas ! Ils ont raison.

Elle prit la main d'Henri et murmura :

— Tu sais, chéri, moi je pense trop. Quand j'étais petite, l'oncle et la tante qui m'ont élevée disaient que je ferais une savante. J'étais contente parce que je ne savais pas ce que c'était. Aujourd'hui, nos compagnons de voyage sont heureux parce qu'ils ne savent pas ce qui va arriver. Pourtant, je suis heureuse aussi et moi, je sais ce qui va arriver...

Elle se mit à rire avec son compagnon. Henri posa doucement la main sur le ventre d'Ursula :

— Quand elle naîtra... quand il naîtra, rectifia-t-elle !

— Si tu veux, quand ils naîtront...

Et ils reprirent leur rire qui intrigua Set et Marianne, placés derrière eux. Quand Ursula en eut donné la raison, ils furent quatre à partager la même joie.

Marianne avait les mêmes espérances. Karett s'était approchée d'eux.

— Alors ? Heureuses ? Vous savez que je suis venue au monde de la même façon.

— Je m'en doute, dit Set ironique, avec une mère ?

—Non, Set, j'ai été engendrée sur Osinum et je suis née sur la terre... Et elle s'éloigna.

*

* *

Epha avait conclu :

— La mission a quand même réussi.

Mais les Marsiliens ne le savaient pas. Ils ne savaient pas que les enfants que portaient Ursula et Marianne faisaient déjà partie de la race future. Tout ce qui s'était passé à bord d'Eon avait été préparé par Moa. Le travail des Osiriens avait commencé.

Ursula et Marianne portaient un homme ou une femme *homo supersapiens*.

Une autre chose que les Terriens ignoraient tandis que les uns après les autres sous l'œil de la caméra de télévision ils sautaient en parachute.

Tout était en train de changer : la société, les techniques, les nations, les systèmes, les idéologies. On ne ferait plus de gratte-ciel, d'usines interminables, plus de pollution, une nouvelle énergie arrivait pour remplacer les anciennes.

Les voyageurs du charter avaient huit jours à prendre en partant pour le pays de la reine de Saba.

Ils avaient pris un siècle.

FIN

OceanofPDF.com

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 20 JUIN 1977 SUR LES
PRESSES DE L'IMPRIMERIE
BUSSIÈRE, SAINT-AMAND (CHER)

— N° d'impression : 697. —
Dépôt légal : 3^e trimestre 1977.

Imprimé en France

OceanofPDF.com

(1) Notamment en France aux Eyzies, au Cro-Magnon, d'où le nom qui leur a été donné par les préhistoriens.

(2) Des squelettes de cette race ont été retrouvés au Moustier, commune de Peyzac en Dordogne, d'où leur nom.

(3) Voir : *Incubation*, du même auteur, dans la même collection.

OceanofPDF.com